Revue d'Histoire Littéraire de la France

JUILLET-SEPTEMBRE 1954
54e ANNÉE - N° 3

POUR UNE NOUVELLE ÉDITION DE CERTAINES POÉSIES DE MALHERBE

I

La Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève possède, à la cote Y 8° 1018, un exemplaire du *Parnasse des plus excellents poètes de ce temps* (1607), qui contient, on le sait, un certain nombre de poésies de Malherbe, et notamment la pièce XLIV de l'édition Lavaud : *Victoire de la constance.*

Or, cette pièce comporte des corrections manuscrites du temps qui ne semblent pas sans intérêt. L'édition critique de M. Lavaud (Textes Français Modernes, t. II, p. 144 et suiv.), ne les donnant pas, voici tout d'abord cette pièce, telle qu'on peut la reconstituer. (Les corrections manuscrites sont imprimées en italique.)

VICTOIRE DE LA CONSTANCE.

Stances.

I En fin ceste beauté m'a la place renduë,
Que d'un siege si long elle avoit defenduë ;
Mes vainqueurs sont vaincus ; ceux qui m'ont fait la loy
La reçoivent de moy.

II J'honore tant la palme acquise en ceste guerre
Que si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois *tous ses* lauriers de ma gloire tesmoins
Je les priserois moins.

III Au repos où je suis tout ce qui me travaille,
C'est la doute que j'ay qu'un malheur ne m'assaille
Qui *m'oste sa présence*, et me face lascher
Un bien que j'ay si cher

IV Il n'est rien icy bas d'éternelle durée :
Une chose qui plaist n'est jamais asseurée ;
L'espine suit la rose, et ceux qui sont contens
Ne le sont pas long-temps.

V *Et puis, qui ne sait point que la mer amoureuse*
En la bonasse mesme est souvent dangereuse
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
20 *Incongnus aux nochers* ?

VI Des-ja de toutes parts tout le monde m'esclaire ;
Et la seule faveur d'un ange tutélaire
Non ma discrétion, peut abuser les yeux
24 *De tant de curieux*

VII Peuple *de qui la bouche et le cœur infidelle*
Fait à ce qui prospère une guerre mortelle
Censeur qui ne congnois ni vice ni vertu
28 *De qui* [sic] *t'offence tu* ? [1]

VIII *Voudrois-tu que ma dame estant si bien servie*
Refusast le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eust des rigueurs à qui mon amitié
32 Ne sçeust faire pitié ?

IX Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimeres,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des meres,
Estoient-ce impressions qui peussent aveugler
36 Un jugement si cler ?

X Non, non, elle a bien fait *de m'estre favorable*
Voiant mon feu si grand et ma foy si durable
Et j'ay bien fait aussy d'asservir ma raison
40 *A si belle prison.*

XI C'est peu d'experience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit
44 Pour éviter un bruit.

XII De moy, *puis qu'elle m'aime, et veut que je la serve*
A quelques accidents que le Ciel me réserve,
Rien que pour l'amour d'elle il me faille endurer
48 *Ne m'en peut séparer*

XIII Plus j'y voy de hazard, plus j'y trouve d'amorce ;
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce ;
En un sujet aisé moins de peine apportant,
52 Je ne brusle pas tant.

XIV *Un courage eslevé toute pene* [sic] *surmonte* :
Les timides conseils n'ont rien que de la honte,
Et le front d'un guerrier aux combats estonné
56 *Jamais n'est couronné.*

XV Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaist à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loüé, je ne veux un tombeau
60 Plus heureux ny plus beau.

MALHERBE [2].

Nous sommes donc ici en présence d'une série de variantes qui ne sont pas l'œuvre d'un amateur désireux de rivaliser avec notre poète Prenons le texte de 1627, donné par M. Lavaud, et nous verrons que les modifications qu'il apporte au texte du Parnasse (fourni par l'apparat critique), se retrouvent parfois dans notre édition (stances I, vers 2, V, VIII, X, XIV).

1. *Offence* sans *s* dans le texte.
2. La pièce est anonyme dans l'édition du *Parnasse*.

Est-il possible de dater la copie qui a fourni ces variantes ?

1° Elle n'a pas précédé l'édition du *Parnasse* de 1607, non plus que celle des *Délices* (1615-18-20 et 21).

Nous venons, en effet, de voir que là où le texte du *Parnasse* est modifié par celui des *Délices* ou du Recueil de 1627, ce changement se retrouve parfois dans notre copie. Il serait pour le moins surprenant que Malherbe, au moment de l'établissement de l'édition du *Parnasse*, eût abandonné ces variantes qui amélioraient son texte pour les reprendre ensuite avec une telle constance.

Les *Délices*, d'autre part, ne comportent pas ce qui deviendra, en 1627, et dans notre version, la stance V[1] (vers 16 à 20). Sans doute ne fait-elle que développer, à peu de choses près, l'idée de la stance précédente :

> Une chose qui plaist n'est jamais asseurée.

Mais, dans sa forme même, elle présente un thème très cher à Malherbe. Citons, par exemple, dans la *Plainte sur une absence* (pièce LXIII, stance XII) :

> Amour a cela de Neptune
> Que tousjours à quelque infortune
> Il se faut tenir préparé :
> Ses infidelles flots ne sont point sans orages ;
> Aux jours les plus serains on y fait des naufrages,
> Et mesme dans le port on est mal assuuré.

Il est donc probable que si notre copie avait précédé la quadruple édition des *Délices*, Malherbe n'aurait pas supprimé cette stance pour la faire reparaître en 1627.

2° Notre copie est-elle antérieure ou postérieure au *Recueil* de 1627 ?

Si elle est antérieure, il serait curieux que Malherbe eût pris la peine de modifier quatre fois un ou deux mots d'un texte remontant à 1615 (vers 2 et 40) ou même à l'édition de 1597 (vers 7 et 11), de changer presque entièrement certaines stances (VI, VII, et XII), pour ne tenir finalement aucun compte de toutes ces modifications.

Avons-nous donc affaire à une copie postérieure à la dernière édition publiée du vivant de Malherbe ?

Nous n'en avons apporté aucune preuve ; il n'existe que des présomptions. Le problème, en tout cas, valait d'être soulevé.

II

La *Consolation à Du Périer* de Malherbe est un texte bien connu. Chacun sait ou croit savoir qu'après la fameuse stance XIX :

> La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles
> On a beau la prier
> La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
> Et nous laisse crier.

Vient cette stance-ci :

1. L'édition Lavaud laisse supposer que le *Nouveau Recueil* de Du Bray (1609), contient cette stance (cf., p. 145, première variante). Il n'en est rien : ce recueil ne contient pas notre poésie.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos Rois.

Effectivement, dans le *Recueil des plus beaux vers de ce temps* (1627), qui présente le dernier état de la pensée de Malherbe, ces deux stances sont à la suite l'une de l'autre.

En était-il de même dans les éditions antérieures ? La seule édition « critique » moderne des poésies de Malherbe que nous possédions actuellement (Lavaud, *Textes Français Modernes*), fait état d'une feuille volante des environs de 1590, où la première des deux stances citées est remplacée par celle-ci :

La mort d'un coup fatal toutes choses moissonne
Et l'arrest souverain
Qui veut que sa rigueur ne connoisse personne
Est escrit en airain.

Entre 1590 et 1627, Lavaud ne signale aucune variante. Ouvrons cependant les *Délices de la Poésie Française* [1] : que ce soit l'édition de 1618-1620 ou 1621, le texte est le suivant :

[1] La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles
[*la suite de la stance comme plus haut*].
[2] *Sa main* d'un coup fatal toutes choses moissonne
[*la suite de la stance comme plus haut*].
[3] Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
[*la suite de la stance comme plus haut*].

Quel crédit dans ces conditions accorder à une édition dont le mérite à peu près unique était de donner les états successifs de la pensée de Malherbe ?

Mais peut-être n'est-ce qu'un oubli, regrettable sans doute ?

1° Comparons donc le texte donné par Lavaud à l'une des éditions antérieures au *Recueil* de 1627. J'ai choisi les *Délices* de 1621, car ce recueil nous livre dans presque tous les cas le texte sur lequel Malherbe a travaillé avant de donner ce qui est pour nous son édition définitive, le *Recueil* de 1627.

En cinquante-cinq passages où Lavaud n'indique aucune variante, le texte de 1621 sera différent de celui de 1627.

Citons [2], par exemple :

Pièce LV :	Toute la Court fait cas (vers 9) *Tout le monde* fait cas
Pièce LVIII :	[...] son trop chaste penser (vers 26) Son trop *riche* penser Aux désirs qui volent trop haut (vers 30) *A celui qui vole* trop haut.
Pièce LXIII :	De quoy m'osez-vous discourir ? De quoy *m'allez-vous* discourir ?
Pièce LXVI :	[...] qu'il abuse nos ans (vers 26) qu'il *abrège* nos ans.

Voici enfin le début du vers 31 de la pièce LXVII :

1. On sait que les poésies de Malherbe n'ont été réunies qu'après sa mort. Jusque là, elles parurent dans des recueils collectifs qui offraient aux esprits cultivés du temps la fleur de la poésie contemporaine.

2. Le texte de Lavaud qui reproduit, dans tous les exemples cités, le *Recueil* de 1627, sera cité en premier ; puis viendra la variante ignorée de Lavaud.

Loin de mon front [...]
Loin de mon *feu.*

2° Comparons maintenant les *Délices* de 1621, le *Recueil* de 1627, au texte donné par Lavaud. Il arrivera à cet éditeur de reproduire avec inexactitude un texte qui ne varie pas de 1621 à 1627.
Ainsi, pièce V, vers 29 :

La tienne, toujours ferme et toujours d'une sorte (1621-1627)
La *sienne* [le reste sans changement ; édition L.].

Aux vers 218-220 de la pièce XXVII, on lit en 1621-1627 :

Tesmoigné le mespris du sort
Que sçait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort.

Lavaud remplace « que » par « qui », ce qui change absolument le sens.
Si le texte varie de 1621 à 1627, Lavaud donnera parfois sa variante personnelle :
Même pièce, vers 53 :

Je veux un œuvre concevoir (1621)
Je veux mon œuvre concevoir (1627)
Je veux une œuvre concevoir (L.).

Bien des titres enfin sont modifiés sans que l'on en soit averti : Au total, quatorze nouvelles « variantes » sont créées par Lavaud.

3° Il peut arriver que l'on cherche en vain des variantes indiquées par Lavaud.

Pièce LIX, vers 7 :

Mes vœux donc ne servent de rien.

C'est le texte des *Délices* de 1620-1621, comme celui du *Recueil* de 1627. La variante des *Délices* indiquée par Lavaud :

Mes vœux ne me servent de rien

n'existe pas.

Le vers 33 de la même pièce a tourmenté notre éditeur :
On lit en 1627 :

Mais quoy ? ces loix dont la rigueur
Tiennent mes souhaits en langueur.

Lavaud, à juste titre, signale qu'il remplace « tiennent » par « tenoit » : la syntaxe est respectée. Mais où a-t-il pris la variante « tirent » (et Lavaud ajoute « sic »), qui n'existe dans aucune des deux éditions citées, ni en 1620, ni en 1621 ?
La pièce XV commence par le vers :

Mopse entre les devins l'Apollon de cet âge.

Variante alléguée des *Délices* de 1620-1621 : *de notre âge.*
Cette variante n'existe pas.
Enfin le vers 6 de la pièce V :

Sont des ouvrages de ses mains

admet comme variante selon Lavaud, en 1620-1621 :

Sont *les* ouvrages de ses mains.

On recherchera en vain cette variante [1].

***

Querelles de détail, dira-t-on.... Mais lorsqu'on publie dans une collection digne de confiance, une édition critique — surtout d'un auteur comme Malherbe, il faut jouer le jeu jusqu'au bout, ne pas négliger certaines variantes importantes alors qu'on mentionne un changement de genre ; ne pas modifier le texte de Malherbe sans donner ses raisons ; ne pas inventer de variantes. Bref, l'édition Lavaud, précieuse pour toutes les copies manuscrites du poète qu'elle signale, laisse encore du travail au chercheur qui voudra établir une édition critique correcte et complète des poésies de Malherbe.

J. Pineaux.

1. Le célèbre vers 83 de la *Prière pour le Roy allant en Limozin* :

La moisson de nos champs lassera les faucilles

où s'exprime si bien la plénitude des étés dorés et triomphants, a fait l'objet de variantes fautives dans les *Délices* de 1618 : « La moisson de nos champs laisseront, etc. » et 1620-1621 : « La moisson de nos champs lasseront, etc. ».

RACINE, LES MACHINES ET LES FÊTES

L'année 1660, où le jeune Racine apparaît dans l'histoire littéraire, fut une année faste de l'histoire de France, la première année de la paix retrouvée, marquée par le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse. Des défilés triomphaux et des feux de joie (nous dirions aujourd'hui des feux d'artifice) furent organisés partout. Mazarin, en bon italien, aimant les fêtes de toutes sortes, comptait y ajouter les séductions des spectacles en musique et avec machines ; il avait convoqué, en 1659, à Paris, pour y édifier une salle de théâtre aux Tuileries, les Vigarani de Modène [1]. Cette salle devait remplacer celle du Petit-Bourbon, aménagée par Torelli [2] et destinée à la destruction.

Depuis 1644, date de *La Finta Pazza*, les pièces dites à machines s'étaient multipliées. Rien n'était plus admiré que les transformations que subissait la scène, la beauté et l'inattendu de tels changements ; la poésie et surtout la musique, pourtant essentielles dans ces représentations, passaient au second plan.

Si Racine ne fut pas invité à collaborer à de tels spectacles, sa première œuvre, *La Nymphe de la Seine*, en porte cependant l'empreinte. Pour ce poème, il avait reçu l'approbation et les conseils de Chapelain et de Charles Perrault [3], alors auteurs fort officiels et étroitement mêlés — ils le seront de plus en plus d'ailleurs — à l'entreprise de glorifier le règne par les belles lettres, les monuments, les œuvres d'art, les fêtes. Le poème de Racine est mis dans la bouche de la *Nymphe de la Seine* qui, elle-même, rapporte un discours que lui fit l'Amour : il lui a annoncé le mariage du Roi. Ce genre de discours poétique tenus

1. G. Rouchès, *Inventaires des lettres et papiers manuscrits de Vigarani, conservés aux Archives d'état de Modène (1634-1684)*. Paris, 1913.

2. Sur Torelli, cf. H. Leclerc, *Les Origines italiennes de l'Architecture théâtrale moderne*. Paris, 1946, p. 173-175. On doit à Torelli, outre les décors de la *Finta Pazza* (1644), ceux de l'*Orphée* de Rossi et Buti (1647), de l'*Andromède* de Corneille (1650), des *Noces de Thétis et Pélée* (1655). Dans ce dernier opéra, les « entrées » du ballet royal, dues à Lulli et à Benserade, se mêlaient aux actes de l'opéra italien. Il en sera de même, en 1661, avec l'*Ercole Amante* et, en 1671, avec *Psyché*.

3. Voir lettres de Racine en date des 5 et 13 septembre 1660. Mesnard, VI, p. 376-384.

par deux personnages allégoriques est tout à fait dans le goût des prologues, des pièces à machines [1].

La reine Marie-Thérèse, en l'honneur de qui la *Nymphe de la Seine* a été composée, fit son entrée à Paris le 26 août 1660. Elle apparut à la suite d'un splendide cortège d'un luxe inouï, sur un char étonnant, tout à fait comparable aux chars de fêtes et de carrousels ou aux machines de théâtre sur lesquelles apparaissaient les déesses. Laissons parler un témoin oculaire [2].

Mais c'est ici où ma plume se perd, où les termes me manquent, où mes yeux sont véritablement éblouis. A la vue de ce char de vermeil doré, tiré par six chevaux couverts de housses d'orfèvrerie, bordées de diamants et de perles, fleurdelisés d'or dehors et dedans, couvert d'un pavillon royal porté sur quatre piliers d'argent et de broderie : je ne puis rien dire, sinon que ce fut le ramas de toutes les richesses imaginables de l'Europe, toutefois reprenons courage et disons que la Reyne plus belle que le jour, éclatait comme un nouvel astre et que toutes les princesses et Dames de la Cour qui la suivaient, semblaient autant d'étoiles qui accompagnent la Lune [3]...

Il n'était rien de plus pompeux et plus superbe ; son char à la romaine brillait de tous côtés et un valet de pied monté derrière, vestu magnifiquement de ses livrées, luy tenait un parasol riche et précieux...

La Reyne... était si richement vestue que c'estait une merveille quand on jetait les yeux sur elle... sa robe était d'un brocard d'or, entièrement recouverte de broderie en bosse d'or et d'argent..., elle était chamarrée de rubis, de perles et de pierres précieuses.

La Nymphe de Racine ne pouvait être insensible à un pareil spectacle, elle admirera le char de la Reine et exprimera, avec une élégante sobriété, la même idée que l'auteur de la narration ; la reine, plus belle encore que la splendeur qui l'entoure [4].

Qu'il vous faisait beau voir en ce superbe jour
Où sur un char conduit par la Paix et l'Amour
Votre illustre beauté triompha sur mes rives
Mais hélas, que d'âmes captives
Virent aussi leurs cœurs en triomphe menés ?
Tout l'or dont se vante le Tage
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors
Semblait être sur mon rivage
Qu'était-ce toutefois de ce grand appareil
Dès qu'on jetait les yeux sur l'éclat non pareil

1. Dans le prologue de l'*Orphée* de Rossi, se voyait « la Victoire chantant des vers en l'honneur des armes du Roi et de la sage conduite de sa mère » (R. Rolland, *Musiciens d'autrefois*. Paris, 1919, p. 91). Dans le prologue d'*Andromède*, le Soleil fait l'éloge de Louis XIV ; dans la *Toison d'or*, le prologue qui a aussi pour sujet le mariage du Roi, met en action la France, la Victoire, l'Hyménée, etc. — Quinault, en 1674, dans le prologue d'*Alceste* fera apparaître la Nymphe de la Seine, qu'on retrouve dans d'autres prologues d'opéras.

2. *Nouvelle relation contenant la royale entrée de leurs majestés dans leur bonne ville de Paris....* Paris, Loyson, 1660, p. 21-24.

3. Cette comparaison entre la reine et la lune est la conséquence du choix du soleil comme emblème du roi.

4. Il y a là beaucoup de flatterie. La reine était de petite taille et ne pouvait passer pour une beauté exceptionnelle.

Dont vos seules beautés vous avaient entourée.
Je sais bien que Junon parut moins belle aux Dieux
Et moins digne d'être adorée
Lorsqu'en nouvelle reine, elle entra dans les cieux [1].

Appréciée par Chapelain et Perrault, dont on sait la faveur chez Colbert, *La Nymphe de la Seine*, consacrée au mariage du roi, œuvre de Mazarin, parut digne de paraître dans un recueil que Colbert faisait éditer à la gloire du défunt cardinal auquel il devait son avancement dans les hautes charges, les *Elogia Julii Mazarinis*. Dans ce grand ouvrage sobrement illustré, mais magnifiquement imprimé, *La Nymphe de la Seine* prit place parmi un grand nombre de poèmes latins, italiens et français, à la gloire de Mazarin. Signalons, parmi les poèmes français, trois sonnets, œuvres de Voiture, la Mesnardière et Maynard, sur les pièces italiennes à machines, faits à la suite des fameuses représentations de 1645 et 1647 au Petit-Bourbon [2].

L'introduction des pièces à machines par Mazarin, apparaissait donc, peu de temps après la mort du Ministre, comme l'un de ses titres de gloire. La salle des Machines des Tuileries qu'il avait désirée, suscitait la curiosité générale [3], elle intéressait Racine qui la visita en février ou mars 1661. On trouve dans sa correspondance, une lettre qui a dû être écrite vers ce moment [4]:

Ainsi, je vous écris ce billet afin de vous faire souvenir de la proposition que M. l'Avocat vous fit hier d'aller aux Machines. Je vous prie de me mander le jour que vous irez. M. Vitart se laissera peut-être débaucher pour y aller avec nous.

Mesnard n'a pas eu de peine à reconnaître que ces machines ne pouvaient être que celles de la salle des Tuileries. On travaillait beau-

1. Dans sa lettre du 5 septembre 1660, à Le Vasseur, Racine citant ces vers dit : Je vous en veux toujours envoyer par avance une stance et demie. Ce n'est pas que je les croie les plus belles, mais c'est qu'elles sont les dernières ou au moins les pénultièmes et qu'elles sont sur l'entrée. »

Pour les variantes qu'ont subi ces vers dans les trois éditions de la *Nymphe* (1660-1666-1671), voir Mesnard, *Œuvres de Racine*, IV, notes des pages 61 et 62. — Notons que la strophe sur le char disparaîtra dans l'édition de 1671. Dans les *Médailles sur le règne de Louis le Grand*, ouvrage dans la préparation duquel Racine prit une part très importante, qui parut en 1702, une médaille, p. 58, est consacrée à l'entrée de la reine sur son char. « La Reine, dit le texte..., venait dans un char d'une magnificence extraordinaire, découvert, et suivi d'un grand nombre de carrosses. »

2. Ces sonnets sont p. 34-35 de l'*Elogia Julii Mazarinis* (1666). Le sonnet de Voiture est très connu : «Quelle docte Circé, quelle nouvelle Armide.... » Le sonnet de Maynard qui se trouve dans le recueil de 1646 (Éd. F. Gohin. Paris, 1927, p. 25) a été fait à la suite des représentations de la *Finta Pazza* en 1645.

3. Importante bibliographie sur la salle des Machines. — Outre les ouvrages de G. Rouchès et d'Hélène Leclerc cités plus haut, voir les descriptions anciennes dans l'abbé de Pure, *Idée des Spectacles* (1668) et les descriptions de Paris suivantes : Brice, 1752, I, p. 150 ; Piganiol, 1765, II, p. 374 ; Thierry, 1787, I, p. 391. — Voir aussi H. Babeau, « Le Théâtre des Tuileries sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI ». *Bulletin de la Société d'Histoire de Paris et d'Ile de France*, XXII, 1896, p. 130-189 ; L. Hautecœur, *Histoire de l'Architecture classique en France*, t. II ; *Le règne de Louis XIV*, p. 234-237.

4. Mesnard, VI, p. 388.

coup alors dans ce théâtre. La correspondance des Vigarani montre que le roi le visita le 25 mars 1661 [1]. Il n'y a donc aucune raison de croire que Racine ait fait allusion aux machines de *La Toison d'Or* qui se donnait au Marais depuis le 12 février 1661. Il n'avait pas à faire mention spéciale d'une visite à ce théâtre avec lequel il était en rapport suivi depuis l'année précédente.

En septembre 1660, en même temps qu'il terminait *La Nymphe de la Seine*, Racine préparait, en effet, pour le Marais, une pièce, *Amasie*, que les comédiens refusèrent. Nous ignorons tout de cette œuvre [2]. Cet échec ne découragea pas le jeune auteur, puisque au mois de juin 1661, nous le voyons travailler à une autre pièce dont Ovide était le héros, destinée cette fois à l'hôtel de Bourgogne.

On a rapproché ce projet avorté de Racine d'une pastorale héroïque du poète Gilbert, représentée en 1663, à l'hôtel de Bourgogne [3], *Les Amours d'Ovide*. Or, cette pièce, fine et délicate en certaines de ses parties, était accompagnée de musique et de machines. Gilbert, qui ne craignait pas de s'approprier les idées des autres [4], profitant de l'absence de Racine, aurait repris un sujet traité par le jeune auteur. Si l'hypothèse que nous formons ainsi est fondée, la pièce que Racine préparait, était prévue peut-être avec machines et musique.

Quoiqu'il en soit, il suffit de lire les lettres de Racine pour constater qu'en 1660-1661, au temps de ses débuts à Paris, il est très proche, par ses goûts, des milieux tout imprégnés d'italianisme où s'élaboraient les pièces à machines. On le voit citer l'Arioste et le Tasse [5], sources de tant de pièces à grand spectacle, de carrousels et d'opéras [6].

1. Rouchès, *loc. cit.*, p. 55.

2. Amasie était le nom d'une ville du Pont, ainsi que le rappelle Mesnard, VI, p. 377. A tout hasard, signalons que Boyer, dans une comédie pastorale héroïque en vers, *La Fête de Vénus*, représentée le 15 février 1669, au Marais, met en scène une nymphe Amasie.

3. Knight, *Racine et la Grèce*. Paris, 1950, p. 245-246. Mr. Knight dit à tort que la pièce de Gilbert est restée inédite. Elle fut publiée en 1663, in-12, chez Guillaume de Luynes. Une analyse détaillée avec longues citations s'en trouve dans Parfaict, *Histoire du Théâtre français*, IX, p. 204-210.

4. Il a plagié la *Rodogune* de Corneille, en 1644 (cf. *Rodogune*, éditée par J. Scherer. Paris, 1945, p. 117-131). Si l'on en croit Mr. Knight (*loc. cit.*, p. 246), Racine aurait rendu son procédé à Gilbert, en reprenant le sujet de Théagène qu'il alla porter, en 1663, à Molière, avant la *Thébaïde*. Car Gilbert avait fait représenter un *Théagène* à l'hôtel de Bourgogne, le 14 juillet 1662. Cette pièce étant restée indubitablement inédite et Racine se trouvant à Uzès en juillet 1662, l'hypothèse de Mr. Knight se heurte à quelques difficultés, d'autant plus que le poète n'avait pas besoin de Gilbert pour s'intéresser au roman d'*Héliodore*. Jean-Baptiste et Louis Racine affirment, en y ajoutant des détails assez peu vraisemblables, que leur père le lisait déjà au temps de Port-Royal. Peut-être le titre de la pièce de Gilbert, la seule chose que Racine en pouvait connaître, l'a-t-il remis sur un sujet qui lui était déjà familier et auquel il avait pensé à Uzès, puisque Héliodore est cité quatre fois dans les *Remarques sur l'Odyssée* (Grimarest, *La Vie de M. de Molière*, éd. Liseux, p. 32 ; Mesnard, I, p. 212 ; VIII, p. 584 et 585).

5. Une citation du Tasse et une de l'Arioste dans la lettre du 26 janvier 1661, trois de l'Arioste dans la lettre du 27 mai 1661.

6. Nous ne pouvons rappeler ici toutes les pièces inspirées en musique et à machines, en France et en Italie, par l'Arioste et le Tasse. Pour nous rapprocher du

Il cite également l'abbé Buti dans une lettre de juin 1661, et admire son épitaphe de la « bella Monbason » [1]. Or, Buti, protégé par Barberini, vient en France en 1645, et fut l'auteur du livret de l'*Orphée* (1647) représenté, avec les fameuses machines de Torelli, au Petit-Bourbon. Il composera les paroles de l'*Ercole Amante* avec lequel fut inaugurée, le 7 février 1662, la salle des Machines des Tuileries. Racine n'assista pas à ce spectacle. Il était alors, depuis novembre 1661, à Uzès ; ce séjour dans le Midi lui fit manquer plusieurs réjouissances : les fêtes pour la naissance du Dauphin, entre autres ; l'on en retrouve pourtant l'écho dans ses lettres. En novembre 1661 (Mesnard, VI, p. 542), il désire être tenu au courant « de ce qui se passe de beau dans Paris, et moi je prendrai le soin de vous mander ce qui se passera de beau dans le Languedoc. Nous savons la naissance du Dauphin.... » Nous ignorons si l'abbé Le Vasseur, destinataire de ces lignes, répondit à cette invitation et s'il décrivit à Racine le feu d'artifice qui fut tiré à Paris, devant l'Hôtel de Ville : la décoration de ce feu consistait en quatre figures élevées sur l'estrade d'un arc de triomphe ; elles représentaient les Vertus Cardinales. « Une grosse nuée paraissait au-dessus de leurs têtes, laquelle venant à s'ouvrir... un Dauphin parut dans son sein si lumineux et si éclatant, qu'on eut dit que le Ciel même s'ouvrait... [2] ».

Racine, en tous cas, eut à cœur de tenir ses correspondants au courant de ce qui « se passait de beau dans le Languedoc », c'est-à-dire des feux d'artifice tirés en l'honneur de la naissance du Dauphin. Dans sa lettre du 24 novembre 1661 à l'abbé Le Vasseur, où il continue de citer l'Arioste, il nous raconte un voyage qu'il fit à Nîmes : « J'y allais pour voir le feu de joie qu'un homme de ma connaissance avait entrepris. Il en a coûté deux mille francs à la ville. Il était fort beau sans doute. Les Jésuites avaient fourni les devises qui ne valaient rien du tout. Otez cela, tout allait bien. » Ces quelques lignes sont sans doute les moindres de cette lettre dont les historiens de Racine retiennent surtout les passages sur les beaux visages et sur les arènes. Elles valent la peine d'être citées cependant. Elles montrent dans leur concision comment le jeune poète jugeait certaines devises. Elles prouvent surtout l'intérêt qu'il portait aux feux d'artifices.

Or, au XVII[e] siècle, les feux d'artifice qui se déroulaient sur de véritables scènes, ornées de décors d'une grande richesse, de machines de toutes sortes, de devises peintes, étaient considérés comme un spectacle égal pour l'intérêt aux pièces de théâtre ou aux ballets de cour [3].

temps de Racine, contentons-nous de citer la *Comédie sans Comédie* de Quinault (1665), les *Amours d'Angélique et de Médor* de Gilbert (1664), les *Plaisirs de l'Ile enchantée* (1664), qui se greffent sur l'Arioste. — Quinault, en 1685 et 1686, reviendra avec *Roland* et *Armide* à l'Arioste et au Tasse.

1. Mesnard, VI, p. 403.
2. Frézier, *Traité des Feux d'artifices*. Paris, 1706, p. 353.
3. Dans sa *Pratique du Théâtre* (1657), que Racine a annotée (Mesnard, VI,

Comme ces festivités étaient relativement plus faciles à organiser que des spectacles ou des ballets à machines qui exigeaient des salles particulièrement équipées, la province ne s'en privait pas, et l'on comprend aisément que Racine, éloigné des beautés de la vie parisienne, se soit occupé de ces feux. Un « petit mémoire » qu'il envoya fin 1661 à la *Gazette de France*, a pour sujet le feu d'artifice qui eut lieu le 18 décembre, à Uzès, pour la naissance du Dauphin [1].

> Nos consuls... firent allumer un feu dont le succès répondit du mieux à la beauté du dessein. Après que la Renommée, qui était élevée sur un piédestal eut fait sonner trois fois un cor chargé de pétards qu'elle avait en sa main, une colombe partit d'un autre côté toute en feu, qui, tenant en son bec un rameau d'olive, vint allumer l'artifice. En même temps, on ouit un grand bruit de bombes et de pétards, et l'air se couvrit d'une épaisse fumée, à laquelle succéda une grande clarté qui découvrit un rocher fort élevé, vomissant des flammes de toute part, au sommet duquel paraissait la Paix, avec une corne d'abondance en l'une de ses mains, et s'appuyant de l'autre sur un Dauphin, ayant à ses pieds les Vertus Cardinales qui jetaient quantité de fusées, comme elle en épanchait grand nombre qui allaient semer en l'air une infinité d'étoiles, tellement que cette machine parut des plus industrieusement inventées.

Ce texte, un peu embarrassé, dont le style n'a pas la vivacité de celui des lettres, n'en est pas moins curieux : en soi, d'abord par ce qu'il nous apprend sur le feu d'artifice d'Uzès. On est surpris par son importance ; l'idée générale est très proche de ce que l'on avait fait devant l'Hôtel de Ville de Paris pour la même circonstance. On voit combien sur ce point la province imitait Paris. A Paris, comme à Uzès, les Vertus Cardinales servaient de soubassement au théâtre, une fumée ou une nuée s'ouvrait pour laisser voir soit un Dauphin, soit la Paix appuyé sur un Dauphin. Les descriptions de la colombe qui allume l'artifice, ou de la renommée lançant des pétards, ne doivent pas surprendre. Frézier, dans son traité des feux d'artifice (1706), nous apprend [2] comment l'on peut « faire voler et élever en l'air des oiseaux », et que l'on s'en sert habituellement comme on le fit à Uzès « pour porter le feu au théâtre des artifices ». Le même auteur indique aussi que les statues peuvent s'animer grâce à des procédés variés qu'il explique.

La dernière phrase du petit mémoire envoyé par Racine à la *Gazette*, montre qu'il fut sensible à l'ingéniosité du feu d'artifice. C'était un vrai spectacle, où le poète se retrouvait dans le monde d'allégories qui lui était familier : la Paix et sa colombe, la Renommée, les Vertus Cardinales. Tout cela, éclatant et animé grâce aux fusées, aux pots à feu et aux étoiles. On comprend aisément que le feu de joie lui ait

p. 351), l'abbé d'Aubignac met sur le même pied les feux d'artifices et les ballets « qui ne sont déchus en rien de leur première magnificence » (*Pratique du Théâtre*, éd. Martino. Paris, 1927, p. 16).

1. Mesnard (VI, p. 430), qui a inséré le premier ce mémoire dans les œuvres de Racine, suppose que la *Gazette* l'a peut-être abrégé. Ce serait après la *Nymphe de la Seine*, le second texte publié par le poète.

2. P. 309 ,311 et 372.

paru digne d'être décrit pour les Parisiens ; notons qu'il apprécie ici ces machines dont il ne voudra pas pour ses tragédies.

Racine fut heureux de voir paraître son texte dans la *Gazette*. Le 17 janvier 1662, il écrivit à M. Vitart : « Je vous remercie pour la peine que vous avez prise pour notre feu de joie. Messieurs d'Uzès en sont fort glorieux et vous en remercient en corps. »

L'envoi à la *Gazette* fut le seul moyen pour Racine de participer aux écrits et aux fêtes suscités par la naissance du Dauphin. Comme le mariage du Roi ou l'entrée de la Reine, c'était là une occasion merveilleuse et rémunératrice pour les poètes d'attirer l'attention de Chapelain, de Colbert et du roi. Racine, en novembre 1661 (Mesnard, VI, 427), exprima à l'abbé Le Vasseur, son correspondant, son désir de connaître « celui qui aura le mieux réussi de tous les chantres du Parnasse ». Il regrette de ne pouvoir être l'un de ceux-ci. « J'aurais peut-être chanté quelque chose de nouveau sur cette matière si j'eusse été à Paris.... »

Le Vasseur estima sans doute que le poème le mieux réussi était celui de Charles Perrault. Dans sa lettre du 28 mars 1662, Racine fit de cette ode une critique perspicace et très sévère. Il eut l'occasion d'y rappeler un entretien avec Perrault : « Je lui dis une fois qu'il mettait trop la Bible en jeu dans ses poésies, mais il me dit qu'il la lisait fort.... » Cet entretien curieux entre les futurs auteurs d'*Esther* et de *Peau d'Ane*, montre Racine assez libre dès l'époque de *La Nymphe de la Seine* avec ce personnage.

Non seulement Racine perdait l'occasion, par son séjour à Uzès, de prendre rang parmi « les chantres du Parnasse », mais il manquait aussi, on l'a vu, de participer à de nombreuses fêtes. Des ballets de Cours avaient lieu, dont la musique était de Lully et les vers de Benserade. On sait que le ballet était une véritable action dramatique mêlée de machines et de métamorphoses allégoriques [1]. Racine écrit, le 3 février 1662, qu'il a « déjà vu les vers du Ballet des Saisons » qui avait été représenté le 26 juillet 1661. Dans une lettre de mars 1662, il fait allusion à un ballet où a dansé M^me^ de Luynes. Mesnard [2] a fort bien montré que ce ballet ne pouvait être que celui d'Hercule, amoureux, dansé le 7 février 1662, à Paris ; il formait avec l'opéra de Buti et Cavalli, *Ercole Amante*, le spectacle d'inauguration de cette fameuse salle des machines, que Mazarin n'avait pu voir terminée de son vivant et pour laquelle il avait fait venir les Vigarani de Modène. Racine,

1. Menestrier, *Des Ballets anciens et modernes* (Paris, 1682), parle d'un grand nombre de ces ballets. — L'abbé de Pure, dans son *Idée des Spectacles anciens et modernes* (1668), met sur le même pied le ballet et la tragédie : « La tragédie et le ballet sont deux sortes de peinture où l'on met en vue ce que le monde ou l'histoire a de plus illustre, où l'on déterre et où l'on étale les plus fins et les plus profonds mystères de la nature et de la morale. » — Cf. Despois, *Le Théâtre français sous Louis XIV*, 1882, p. 332.

2. VI, p. 451, n° 6. Mesnard suppose avec beaucoup de vraisemblance que Racine avait dû lire le récit de la *Gazette* sur ce ballet, en date du 11 février 1662.

à Uzès, n'ignorait donc pas les fastes du spectacle qui s'était déroulé dans le théâtre qu'il avait visité un an auparavant. Les machines y avaient fait la plus vive impression ; on y voyait entre autres, dans le tableau de l'Enfer, un fleuve de feu avec des crapauds et des monstres volants [1]

Racine ne put assister au fameux carrousel de 1662 qui étonna par sa magnificenee. Il dut se contenter, dans sa retraite, d'étudier dans Homère qu'il annotait et traduisait, les joutes et les danses des Phéaciens. Il a senti et exprimé de la façon la plus heureuse, la simplicité et le charme de l'*Odyssée* et rapproche avec beaucoup d'à propos les divertissements et les jeux qui y sont décrits, de ceux de son époque : les frères de Nausicaa « sont bien aises, quand ils vont au bal d'avoir des habits honnêtes ». Quant aux compagnes de la jeune fille : « Elles jouent à la balle, c'est comme aujourd'hui à la raquette. » Le poème d'Homère évoque pour lui le Tasse et l'Arioste, sources avec leurs magiciennes de tant de ballets et de pièces à machines [2]. Racine note que le Tasse a voulu imiter dans le palais d'Armide, les jardins d'Alcinoüs. Quant à l'Arioste, « il est en son genre un caractère tel que celui d'Homère » [3].

La seule fête que Racine semble avoir organisée à Uzès est un « festin à quatre services y compris le dessert » qu'il raconte avec esprit dans sa lettre du 30 mai 1662.

Le poète devait être de retour à Paris au plus tard fin 1662 ou début 1663. Il rentrait à temps pour prendre place parmi les « chantres du Parnasse », qui allaient maintenant être pensionnés par le Roi, à condition toutefois de chanter ses grandes actions et d'accepter la férule de Chapelain. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la fondation de la petite Académie, fin 1662. La correspondance de Chapelain, les mémoires de Perrault donnent à ce sujet quantité de précisions : la petite Académie devait s'occuper des inscriptions pour les monuments, de devises pour les médailles, mais aussi « des divertissements dignes du prince, de fêtes, de mascarades, de carrousels, et d'autres divertissements semblables [4] ». Perrault ajoute qu'elle devait également « travailler à revoir et à corriger les ouvrages, soit de prose, soit de vers, qui se composaient à la louange du roi, pour les mettre en état d'être imprimés à l'imprimerie du Louvre ».

La correspondance de Chapelain montre que celui-ci cherchait à obtenir des écrivains français et étrangers que gratifiait le roi des poèmes à la gloire des grandes actions du monarque ; ces poèmes devaient être rassemblés en un recueil semblable à l'*Elogia Julii Mazarinis.*

La rougeole du roi et sa guérison (28 mai, 6 juin 1663) parut être

1. Rouchès, *loc. cit.*, p. 65 et 71.
2. Rousset, *La Littérature de l'âge baroque en France.* Paris, 1953, p. 16-18.
3. Mesnard, VI, p. 103 et 123.
4. *Mémoires* de Perrault, édition Bonnefon, 1909, p. 35.

un événement digne de commémoration [1]. Racine donna sur ce sujet une ode lourde et froide, moins réussie que *La Nymphe de la Seine*. Il est intéressant cependant d'y voir le poète invoquer à deux reprises les « Amours, Jeux, Ris, Grâces, Plaisirs ». On sait la suite. Racine devint « gratifié ; en novembre 1663, il composa, ainsi qu'il y était moralement obligé, un second poème à la gloire du roi, *La Renommée aux Muses*. Comme dans *La Nymphe de la Seine*, un agréable discours en occupe la plus grande partie ; on y retrouve des héros antiques familiers, tels Achille ou Orphée.

Le grand recueil où ces deux poèmes auraient dû être imprimés ne parut jamais, bien que Chapelain écrivît encore le 29 avril 1664 : « je pense que la publication n'en sera plus guère différée ». Mais Racine avait publié à part ces deux œuvres de circonstance. Il les avait répandues à la Cour, où il était maintenant introduit. Dans une lettre de novembre 1663, il écrit qu'il a montré *La Renommée aux Muses* à M. le comte de Saint-Aignan qui « l'a trouvée fort belle ». Dans cette même lettre, ainsi que dans une lettre suivante, on lit qu'il était en rapport avec Molière.

Le rapprochement entre Saint-Aignan et Molière est significatif. Le premier était alors l'ordonnateur des fêtes de Louis XIV, le second allait, pendant plusieurs années, être chargé d'écrire les comédies qui figuraient dans ces fêtes. Six mois environ après la lettre de Racine, ce sont *Les Plaisirs de l'Isle enchantée* où Saint-Aignan et Molière ont joué des rôles essentiels [2]. Mais Racine ne semble pas avoir pris part à la préparation de ces fêtes. Saint-Aignan reçut de lui, en 1664, la dédicace de sa tragédie *La Thébaïde* que Molière joua. Racine était lancé dans la carrière tragique qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. La brouille avec Molière, intervenue fin 1665, devait l'éloigner encore davantage des divertissements et des fêtes du roi.

Les tragédies de Racine, de *La Thébaïde* à *Phèdre*, furent souvent représentées devant la Cour. Mais *Iphigénie* mise à part, rien ou presque rien dans leur texte ne fait allusion au somptueux décor où elles se déroulaient alors. Nous avons le récit d'une représentation de *Mithridate* à Saint-Cloud, le 4 mai 1673, « dans un salon extraordinairement éclairé et paré d'une merveilleuse profusion de fleurs dans des vases et des cuvettes d'argent ». La tragédie pouvait s'accommoder aussi bien de ces vases d'argent que du « palais à volonté » où on la représentait à l'hôtel de Bourgogne [3].

On trouvera un souvenir des magnifiques décors des représen-

1. On crut les jours du roi en danger. (Voir *Journal de la santé du Roi*, éd. Le Roi, 1865, p. 82-85.)

2. A. Marie, « *Les Plaisirs de l'Isle enchantée* », *Bulletin de la Société d'histoire de l'Art français*, 1941-1944, p. 118-125.

3. *Gazette* du 6 mai 1673. — Mesnard, III, p. 7. — Carrington-Lancaster, *Le Mémoire de Mahelot, Laurent et autres décorateurs de l'hôtel de Bourgogne*. Paris, 1920, p. 113.

tations de cours dans *Bérénice*. Les premiers vers, après avoir évoqué la « pompe de ces lieux », nous introduisent dans un « cabinet superbe ». Vers la fin de la tragédie, Bérénice elle-même donne quelques détails sur les ornements de ce cabinet.

> Ces chiffres, où nos noms enlacés l'un dans l'autre
> A mes tristes regards viennent partout s'offrir... [1]

On voit assez bien ce que pouvaient être ces chiffres enlacés souvent utilisés dans l'art du XVII[e] siècle, tant dans la décoration architecturale que dans l'illustration de livres. Pour en avoir une idée, on se reportera au *Recueil d'emblèmes* de Verrien, paru en 1696, qui montre plus de « deux mille chiffres fleuronnés simples, doubles ou triples, d'une manière nouvelle et fort curieuse pour tous les noms inimaginables ». Ces combinaisons de chiffres sont à la fois harmonieuses, amples et décoratives [2].

Les vers de *Bérénice* ne suffiraient pas à prouver qu'au temps de ses plus fameuses tragédies, Racine ait gardé quelque intérêt pour les riches décors et les représentations fastueuses, bien que, dans la même pièce, évoquant l'Apothéose nocturne de Vespasien, il se souvienne certainement des « feux de joie ». Mais il y a, par ailleurs, des témoignages qu'il convient maintenant d'étudier.

L'abbé d'Olivet, en 1729, nous apprend que Racine « voulait rétablir les prologues et les chœurs. C'est sur ce plan qu'il travaillait à une *Alceste*, d'après Euripide, lorsque son mariage, les remontrances de la Mère Agnès, et l'honneur d'être nommé historiographe du roi, l'engagèrent à renoncer pour toujours au théâtre » [3].

Dans un récent ouvrage, un savant racinisant [4] se déclare incrédule devant l'intention prêtée à Racine d'écrire en 1677, une tragédie avec chœurs. En effet, dit-il, il se serait heurté au privilège de Lulli, défendant depuis 1674, l'emploi de plus de six violons et de deux chanteurs pour toute scène autre que la sienne. L'objection ainsi formulée, tombe, si l'on sait, comme Lagrange-Chancel nous l'affirme et comme nous croyons l'avoir déjà démontré [5], que Racine s'intéressait, avant 1674,

1. Ce vers fut modifié dans l'édition de 1697 :

> Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre.

Cette variante est à la fois plus harmonieuse et plus exacte ; les chiffres étant la représentation des noms, donc la même chose que ceux-ci, ils ne pouvaient y être enlacés. Par contre, ces chiffres, ces noms, pouvaient se trouver dans un motif architectural (festons).

Dans le *Mémoire* de Mahelot, Laurent... (*loc. cit.*), il est fait allusion à ces chiffres que n'oubliait pas la mise en scène de l'hôtel de Bourgogne. « Le théâtre est un petit cabinet royal où il y a des chiffres, un fauteuil et deux lettres. »

2. Les deux lettres T et B enlacées se trouvent dans ce recueil à la p. 5 de la deuxième partie.

3. D'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, éd. Livet. Paris, 1852, t. II, p. 343-344.

4. Knight, *Racine et la Grèce*, 1951, p. 378.

5. J. Vanuxem, « Sur Racine et Boileau librettistes », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1951, p. 79.

à Alceste et qu'il s'en préoccupait dès le temps d'*Andromaque*. D'Olivet ne nous parle d'ailleurs pas d'un opéra, mais d'une pièce avec prologue et chants. N'est-ce point là la forme des pièces à machines de Corneille ? *Alceste* avec ses chœurs devait être prévue, non pour l'hôtel de Bourgogne, mais, peut-être, pour la salle des machines.

Un autre fait rapporté également par Lagrange-Chancel dans la préface de son *Orphée* [1], laisserait croire que Racine avait pu s'intéresser de nouveau à cette salle des Tuileries. Certes, le témoignage de Lagrange-Chancel est sujet à discussion ; c'est un auteur vaniteux qui écrit longtemps après les événements. Dans la préface de *Jugurtha*, où il raconte en détail les rapports qu'il aurait eus avec Racine, il est confus et mélange les faits et les dates. En revanche, ce qu'il dit dans les préfaces d'*Oreste et Pylade* et d'*Alceste*, sur les projets de tragédies faits par Racine, est confirmé par ailleurs et semble parfaitement exact.

Si la mémoire d'un auteur peut confondre entre elles des dates, elle ne peut guère inventer, semble-t-il, des faits aussi précis que ceux qui sont rappelés dans cette préface d'*Orphée*.

> Le Feu Roi ayant résolu de donner à toute sa cour une de ces grandes fêtes dans lesquelles il aimait à se délasser de ses travaux, voulut prendre les avis de Racine, Quinault et de Molière, que parmi les grands génies de son siècle, il regardait comme les plus capables de contribuer, par leurs talents, à la magnificence de ses plaisirs.
>
> Pour cet effet, il leur demanda un sujet où put entrer une excellente décoration qui représentait les enfers, et qui était soigneusement conservée dans ses garde-meubles. Racine proposa le sujet d'Orphée, Quinault l'enlèvement de Proserpine, dont il fit dans la suite un de ses plus beaux opéras, et Molière, avec l'aide du grand Corneille, tint pour le sujet de Psyché qui eut la préférence sur les deux autres.
>
> J'ai souvent entendu dire au fameux Racine, que le sujet d'Orphée était le plus susceptible de tous les ornements qui peuvent former un grand spectacle.

Donc, en 1671, entre *Bérénice* et *Bajazet*, Racine a, non seulement accepté de travailler à une pièce à machines, mais aurait de lui-même proposé au Roi le sujet d'Orphée.

Lagrange-Chancel met en avant quatre faits : le désir du roi de donner une fête, l'utilisation pour cette fête d'un décor déjà existant des Enfers, une sorte de concours entre Molière, Quinault et Racine, et l'intérêt de ce dernier pour le sujet d'Orphée. Or, ces quatre faits apparaissent sinon certains, du moins très vraisemblables.

Depuis 1662, la salle des Tuileries, après les représentations de l'*Ercole Amante* qui l'avait inaugurée avec éclat, n'avait plus reçu de spectacle de même importance ; le roi résidait de moins en moins à Paris ; les fêtes avaient lieu à Versailles, à Saint-Germain ou à Chambord. Mais la salle des machines n'était pas oubliée et les poètes souhai-

1. *Œuvres* de Lagrange-Chancel, éd. 1758, t. IV, p. 63.

taient travailler pour ce vaste cadre. Corneille, entre autres, disait dans un remerciement au roi, après avoir rappelé ses pièces à machines :

> Ouvre moi donc, grand roi, ce prodige des arts
> Que n'égala jamais la pompe des Césars
> Ce merveilleux salon où ta magnificence
> Fait briller un rayon de ta toute puissance.

Dans le recueil des *Tapisseries du roi*, œuvre collective de l'Académie des inscriptions (1668), la salle des machines (pl. XXXI) est rappelée comme une glorieuse création de Louis XIV ; des vers de Cassagne montrent cette salle comme un « auguste miracle » surpassant la nature. Il n'est pas étonnant que, revenant à Paris pour un séjour relativement long, le Roi ait voulu encore l'utiliser.

Que Molière n'ait pas été chargé tout de suite du spectacle est également vraisemblable. La brouille entre Lulli et lui, qui devait être consommée moins de deux ans plus tard, couvait peut-être déjà. Si Molière n'était plus chargé du divertissement, il est tout à fait normal qu'on ait fait appel à Racine et Quinault. En dehors de Corneille et Benserade, survivants du passé, ils étaient avec Molière les seuls auteurs dramatiques à être alors « gratifiés » par le roi [1].

L'histoire du décor de l'enfer est parfaitement exacte. Après les représentations d'*Ercole Amante*, les Vigarani s'applaudirent de l'effet produit par ce décor. Loret le cite dans son compte rendu du ballet d'*Hercule amoureux*, qui accompagnait l'opéra italien [2]. Louis XIV devait avoir gardé un souvenir d'autant plus précis de ce décor, qu'il y avait dansé le rôle de Pluton [3].

L'intérêt que Racine aurait porté au mythe d'Orphée, est confirmé par le fait que l' « amant d'Eurydice » figure dans *La Renommée aux Muses*. En outre, lorsqu'en 1686, Longepierre dédia une idylle à Racine, non seulement il le plaça au-dessus « d'Amphion, d'Orphée et d'Arion », mais il rappela toute la légende du musicien mythologique, en vers assez heureux [4]. Or, Longepierre, bon helléniste comme Racine,

1. *Comptes des Bâtiments du Roi*, éd. Guiffrey, t. I, col. 564. Racine, en 1671, reçut 1 500 livres, Quinault 800, Molière 1 000, et Corneille 2 000.

2. Mélèse, *Le Théâtre et le Public à Paris sous Louis XIV*, Paris, 1934, p. 378. Il est fort possible que nous possédions un dessin de ce décor de l'Enfer ; en effet, les Vigarani disent dans une lettre du 3 mars 1662 (Rouchès, *loc. cit.*, p. 69) que le Roi a ordonné à Gissey de dessiner les machines et les décors, puis de les faire graver. En fait, ils ne furent jamais gravés, mais il y a aux Archives Nationales un dessin qu'on a de bonnes raisons d'attribuer à Gissey et qui représente l'Enfer (O^1 3239, pl. 2). Ce dessin est reproduit dans Decugis et Reymond, *Le Décor de théâtre en France* (Paris, 1953), chap. IV, fig. 31. Il y figure à tort comme une œuvre de Bérain alors qu'il ne peut être de cet artiste.

3. *Œuvres* de Benserade. Paris, 1697, t. II, p. 265. — Monval, éd. de *Psyché* de Molière, Introduction, p. VII.

4. Portalis, *Le Baron de Longepierre*. Paris, 1905, p. 21-23. Dans l'idylle X adressée à Racine, Longepierre raconte la légende d'Orphée. D'après l'édition d'Amsterdam, 1688, 2e partie, p. 77, nous citerons la conclusion de cet épisode :

> Lui sans rien voir, du sort accusant l'injustice
> Sans cesse soupirait le beau nom d'Eurydice

connaissait ses goûts et ses préférences, et n'a pas choisi au hasard ce sujet pour l'offrir à l'écrivain qui était pour lui un modèle.

Le récit de Lagrange-Chancel est donc vraisemblable en montrant Racine sollicité d'écrire une pièce à grand spectacle et choisissant *Orphée*. Sa seule lacune est de ne pas avoir expliqué pourquoi le projet de Molière, *Psyché*, fut en définitive, préféré à *Orphée* et à *Proserpine*.

Lors des fameuses fêtes de 1674, au cours desquelles *Iphigénie* fut représentée pour la première fois, Molière était mort. Peut-être était-ce lui qui avait contribué à éloigner Racine des divertissements royaux en général et de celui de 1671 en particulier. Depuis 1665, il ne pouvait avoir, à juste titre, que de l'hostilité pour l'auteur d'*Alexandre*.

Nous n'avons pas à raconter ici la série de fêtes des mois de juillet et août 1674 à Versailles. Félibien en a donné un récit d'une grande précision [1]. Le faste de ces fêtes est resté célèbre. Nous pouvons d'autant mieux l'évoquer que, six belles planches gravées en 1675 et 1676 [2] en illustrent les principaux épisodes. Deux seulement de ces six planches sont consacrées à des représentations théâtrales : celle de la première journée (*Alceste*) et celle de la troisième journée (*Le Malade Imaginaire*). Il n'y en a pas représentant les deux autres spectacles de théâtre : *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus* [3] et *Iphigénie*.

Aussi, pour la tragédie, sommes-nous réduits à en imaginer le décor d'après Félibien. Mais il y a lieu de commenter cette description à l'aide d'un document important conservé aux Archives nationales et dont il ne semble pas qu'on ait tiré parti jusqu'ici pour l'étude de la mise en scène de l'œuvre de Racine. Il s'agit d'un « État de la dépense qui a été faite pour quatre théâtres qui ont été construits à Versailles, sçavoir : l'un dans la cour de Marbre du château pour l'opéra d'Alceste, les autres dans le parc ou devant la grotte pour le Malade Imaginaire, l'autre dans l'allée pour le château d'eau pour l'opéra des Fêtes de l'Amour et de Bacchus et l'autre à la porte de l'Orangerie, pour la comédie d'Iphigénie » [4]. Pour saisir ce que cet « état de dépenses »

> Eurydice, Eurydice, ô mon unique amour
> Eurydice, ah ! douleur, je t'ai ravi le jour,
> Eurydice, Eurydice, ô ma chère Eurydice.
> Les échos répondaient : Eurydice, Eurydice.

1. *Divertissements de Versailles, donnés par le roi à toute la cour au retour de la conquête de la Franche-Comté, en l'année 1674*, reproduit dans Félibien, *Recueil de descriptions de peintures et d'ouvrages faits pour le Roy*. Paris, 1689.

2. Les six planches sont les suivantes : première journée, *Alceste*, tragédie en musique, gravée par Jean le Pautre, 1676 ; deuxième journée, Concert sous une feuillée à Trianon, gravée par Chauveau, 1675 ; troisième journée, *Le Malade Imaginaire* devant la grotte ; quatrième journée, Festin dans la cour de marbre ; cinquième journée, Feu d'artifice sur le canal ; sixième journée, Illumination autour du Grand Canal. Ces quatre dernières pièces gravées par Jean le Pautre (Chalcographie du Louvre, nos 3932 à 3937 ; *Comptes des Bâtiments du Roi*, I, col. 928).

3. Pour *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, il existe une planche gravée en 1678, qui les représentent. Elle se rapporte non pas à la fête de 1674, mais à celle de 1668 où ces fêtes figurèrent comme divertissement final de *George Dandin*.

4. Archives Nationales, O^1 2934. — R. A. Weigert, dans son ouvrage sur Bérain

ajoute à la description de Félibien, il convient de la rappeler :

La scène était donc dressée au bout de l'allée qui va à l'orangerie [1]. La décoration représentait une longue allée de verdure, où, de part et d'autre, il y avait des bassins de fontaines et, d'espace en espace, des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très délicatement. Sur leur entablement régnait une balustrade où étaient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs ; les bassins des fontaines étaient de marbre blanc, soutenus par des tritons dorés et, dans ces bassins, on en voyait d'autres plus élevés qui portaient de grandes statues d'or. Cette allée se terminait dans le fond du théâtre par des tentes qui avaient rapport avec celles qui couvraient l'orchestre, et, au-delà, paraissait une longue allée, qui était l'allée même de l'orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers et de grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre, il y avait de grands candélabres et des guéridons d'or et d'argent qui portaient des girandoles de cristal allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissait par un portique de marbre ; les pilastres qui en soutenaient la corniche étaient de lapis et la porte paraissait toute d'orfèvrerie. Sur ce théâtre, orné de la manière que je viens de dire, la troupe des comédiens du Roi représenta la tragédie d'*Iphigénie*, dernier ouvrage du sieur Racine, qui reçut de toute la Cour l'estime qu'ont toujours eu les pièces de cet auteur.

Ce texte célèbre qui se trouve dans la description de la cinquième journée des fêtes (18 août 1674), nous donne des précisions tout à fait intéressantes sur le décor de la première représentation d'*Iphigénie*. Il y a lieu de rechercher les éléments de cette éblouissante décoration dans l' « état des dépenses ». La tâche n'est pas aisée, car si les dépenses concernant *Alceste* sont mises à part, celles d'*Iphigénie* sont confondues avec celles des *Fêtes de Bacchus* et du *Malade Imaginaire*.

On peut toutefois y trouver diverses précisions. Ces comptes donnent le détail des travaux de menuiserie et de charpente, des « louages » de toiles ou de chevaux. Il n'y a pas à insister sur ces points de détail. Il est aussi confirmé que Vigarani a dirigé la construction des trois théâtres :

La somme de cent quatre vingt dix-huict livres, scavoir cent livres pour les voitures et voyages extraordinaires faits par Mr. de Vigarany et quatre vingt dix-huit pour menues dépenses faites tant à Paris qu'à Versailles pour les théâtres.... Au sieur Bouvet, la somme de cent livres pour toute la peinture par lui faite pour la comédie d'*Iphigénie* suivant son mémoire....

Suivent d'autres mentions concernant le *Malade Imaginaire* et les *Fêtes de Bacchus*. Puis deux articles qui sont en rapport avec *Iphigénie*, bien que la pièce ne soit pas citée.

... la somme de trente sept livres dix sols pour cinquante guéridons pour mettre les caisses de l'orangerie, à raison de quinze sols pièce....

(*J. I. Bérain*. Paris, 1937, t. I, p. 29 et 30), a cité ce qui concerne la collaboration de Bérain à ces fêtes.

1. Les modifications considérables que subirent les jardins de Versailles dans les années qui suivirent ne permettent plus de situer exactement l'emplacement où fut jouée *Iphigénie*.

... la somme de vingt deux livres pour avoir remis la décoration et les avoir replacés dans la salle des machines, et quelques menus frais.

Enfin, après avoir mentionné que le sieur Bérain recevait 150 livres pour la peine d'avoir servi à l'opéra d'*Alceste*, à Trianon et aux *Fêtes de l'Amour*, on lit ce qui suit :

Au sieur Clinchamp qui a eu soin de faire travailler au théâtre de l'orangerie et de faire faire ce qui a esté nécessaire pour la représentation d'*Iphigénie*, le tout pendant dix jours, à raison de 10 livres par jour, la somme de cent livres.

La sécheresse de ces mentions ne nous laisse guère retrouver les éléments de la décoration décrite par Félibien : les caisses d'orangers seulement, qui se voient aussi sur les théâtres d'*Alceste* et du *Malade Imaginaire*, mais pour le reste, où sont les tritons et les statues d'or, les grottes, les fontaines de marbre ? Tout cela était assurément, en grande partie, peint sur toile, mais il est exclu que ce puisse être pour ces travaux que 100 livres ont été données au sieur Bouvet. Ce peintre devait être non un artiste, mais un entrepreneur chargé de peindre la menuiserie et la charpente. Pour avoir peint l'architecture et les ornements du *Malade Imaginaire*, le sieur Barrois avait reçu 780 livres. La peinture des fontaines, grottes, rocailles et statues d'or aurait dû entraîner un paiement du même ordre.

Les éléments du décor d'*Iphigénie* existaient avant les fêtes, puisqu'on ne les retrouve pas dans les comptes ; ils faisaient partie de la décoration qu'on voit replacée à la salle des machines et qui devait en provenir. Ceci est confirmé par la mention de Clinchamp qui « a fait faire ce qui a esté nécessaire » pour *Iphigénie*. Pierre Clinchamp [1], depuis 1661, était gardien de la salle des machines des Tuileries, avec Henri Gissey, dessinateur du cabinet du roi. Gissey mourut le 5 février 1673 et Clinchamp garda seul cette charge. Où donc aurait-il pris la décoration d'*Iphigénie* qu'il fit élever en dix jours, sinon dans la salle dont il avait la garde ?

Il ressort donc de ce texte qu'*Iphigénie* fut représentée pour la première fois dans les jardins de Versailles, sur un théâtre élevé par Clinchamp, sous la direction de Vigarani, avec des décors venant de la salle des machines, et œuvres, eux aussi, de Vigarani. La tragédie de Racine fut donc représentée dans un ensemble dû à un génial italien à l'imagination surabondante et tourmentée.

1. Sur Clinchamp, voir R. A. Weigert. *Jean I. Bérain*, t. I, p. 24-28, et *Comptes des Bâtiments du Roi*, publiés par Guiffrey, *passim*. — Chaque année, les comptes font mention des paiements à Gissey et à Clinchamp, puis à Clinchamp seul. Prenons en exemple l'année 1671 (*Comptes*, I, col. 578) :

A Gissey et à Clinchamp, gardes du palais des Tuileries, pour leurs gages de la présente année, 300 livres.

A eux comme concierges de la grande salle nouvellement construite au palais des Tuileries pour danser les ballets et représenter les grandes comédies et machines, pour leurs appointements de la présente année à cause de ladite charge, à condition d'entretenir deux valets pour tenir nette la dite salle et ouvrir et fermer les portes et fenêtres et d'avoir l'œil à la décoration d'icelle, 2 000 livres.

Malgré l'absence de gravures et de dessins, il est assez facile de reconstituer la décoration d'*Iphigénie* en comparant la description de Félibien avec ce que nous pouvons connaître des décors du même genre faits pour les pièces à machines ou les opéras, par Gissey, par Vigarani ou par son disciple Bérain. Ainsi, il y avait dans la dernière pièce représentée à la salle des machines, dans *Psyché* au troisième acte, un décor avec statues d'or. Un dessin de décor avec tritons se voit aux Archives nationales dans un des recueils provenant de l'administration des Menus Plaisirs : il est probablement l'œuvre de Bérain [1].

Dans les mêmes recueils se trouvent plusieurs dessins de décors de camps, avec tentes, armes et chars, qui conviendraient admirablement à *Iphigénie*. Il est impossible toutefois de faire un rapprochement assuré : certains opéras représentés plus tard se passaient aussi dans des camps [2].

L'examen de ces dessins explique un détail de la description d'*Iphigénie* : comment les tentes qui se trouvaient dans le fond de l'allée ne barraient point la perspective. En fait, les draperies qui les fermaient, étaient relevées et accrochées aux arbres ; ces tentes ressemblaient ainsi à d'élégants baldaquins qui n'empêchaient pas la vue d'aller au-delà où « paraissait l'allée même de l'Orangerie », finissant par un portique de marbre.

Ces tentes « avaient un rapport avec celles qui couvraient l'orchestre ». Félibien nous rappelle ainsi qu'au cours de la tragédie, un orchestre jouait quelques airs. Il n'y avait rien là d'exceptionnel ; d'Aubignac, dans *La Pratique du théâtre*, dit : « Que les intervalles des actes soient meublés par deux méchants violons ou par une excellente musique..., toutes ces choses sont à mon avis, et dépendent de la représentation [3] ». On peut être assuré que l'orchestre qui jouait en 1674, n'étant pas, devant le roi, limité en nombre par le privilège de Lulli, donnait de l'excellente musique.

Nous pouvons noter brièvement combien *Iphigénie* a gardé de traces de sa première représentation dans un vaste et somptueux décor permettant l'évolution de nombreux personnages. Sans compter les gardes, la pièce est jouée par dix acteurs, plus que dans les autres pièces profanes de Racine [4]. Ces gardes ont un rôle important ; au cours du cinquième acte, en particulier, en « se jettant en foule » au devant de Clytemnestre, ils l'empêchent de rejoindre Iphigénie. Autres traces : Arcas

1. O¹ 3238, fol. 8. Les dessins qui figurent dans ces recueils sont malheureusement rangés sans aucun ordre chronologique et avec peu d'indications, ce qui rend leur utilisation difficile.

2. *Achille et Polyxène*, 1687 ; *Marthésie*, 1699 ; *Tancrède*, 1702. — Les dessins de camps les plus remarquables nous paraissent être dans O¹ 3242-3243 et 3244. Voir aussi dans Decugis et Reymond, *loc. cit.*, chap. IV, fig. 27 et 39.

3. *Pratique du Théâtre*, éd. Martino, p. 44. Lulli avait composé, en 1664, la musique des entr'actes de l'*Œdipe* de Corneille (La Laurencie, *Lulli*, Paris, 1911, p. 16).

4. Scherer, *Dramaturgie classique en France*. Paris, 1950, p. 441.

ne pensait pas seulement aux vaisseaux de l'armée grecque, lorsqu'il s'écriait :

> Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
> Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent.

Clytemnestre elle-même ne devait pas voir seulement le camp des Grecs lorsqu'elle s'exclamait :

> Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
> Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur.

On reconnaîtra que « spectacle pompeux » ou « plein de splendeur » convient particulièrement à la description de Félibien. Cet ensemble « superbe », avait donc été construit avec des éléments venant de la salle des Machines. Il est assez piquant de retrouver ici cette salle, puisque dans la préface de sa tragédie, Racine se félicite d'avoir pu en dénouer l'intrigue sans « le secours d'une déesse et d'une machine ». Sans doute pensait-il alors à son prédécesseur Rotrou qui, à la fin de sa pièce sur le même sujet, indique qu' « Iphigénie est enlevée au ciel..., le ciel s'ouvre, Diane apparaît dans un nuage... [1] ».

Ayant reçu la charge d'écrire avec Boileau l'histoire du Roi, le poète sera désormais mêlé plus étroitement à la vie de cours et aux fêtes qui s'y multipliaient. Nous avons rappelé ailleurs les rapports que Racine eut avec les Opéras [2]. Ceux-ci, qui reprenaient les traditions des pièces à machines étaient donnés régulièrement chaque année. Mais il y eut comme autrefois, en dehors d'eux, des fêtes avec ballets à multiples entrées [3], en particulier depuis l'arrivée de la Dauphine, en 1680. Cette princesse aimait la danse et la musique qu'elle avait pu voir cultivées à la cour de Bavière.

Quinault fut chargé d'écrire les paroles d'un des plus importants de ces ballets : *Le Triomphe de l'Amour*, qui fut représenté le 21 janvier 1681, à Saint-Germain, dans un magnifique décor de Vigarani [4]. Des Allégories de toutes sortes, tous les Dieux de l'Olympe et les peuples de la terre y paraissaient ; parmi ceux-ci, des « Indiens et Indiennes » qui entouraient Bacchus et Ariane.

Pendant la même année 1681, il y eut à l'automne, à Fontainebleau, un autre ballet à quatre entrées, dans lequel, à une pastorale, se mê-

1. Indiquons que dans *Iphigénie*, Achille joue un rôle de premier plan ; Racine a dépeint en termes très forts son amitié pour Patrocle (v. 268-269). Si l'on rapproche ce fait des projets d'*Alceste* et d'*Orphée* que nous rapportent d'Olivet et Lagrange-Chancel, on constatera qu'on a là les trois exemples pris par Phèdre dans le discours sur l'Amour du *Banquet* de Platon que Racine devait traduire pour Mme de Fontevrault en 1679.

2. « Sur Racine et Boileau librettistes ». *RHLF*, 1951, p. 78-81.

3. On sait que Boileau (lettre à de Losme, 1707), et Louis Racine ont prétendu que Louis XIV avait cessé de prendre part aux ballets de cour, à cause de certains vers de *Britannicus*. Effectivement, on vit moins de ballets à la cour après 1670 et le roi n'y dansait plus.

4. Sur *Le Triomphe de l'Amour*, cf. E. Gros, *Philippe Quinault*. Paris, 1926, p. 135 et 638.

laient des intermèdes comiques et une dispute plaisante sur l'opéra[1].

Racine prit certainement part à la préparation de fêtes de ce genre. Bien que son activité à la Cour soit assez mal connue surtout pour la période qui précède 1685, on a relevé une mention qui apprend qu' « en mars 1683, MM. Racine et Despréaux ont eu dix mille livres chacun pour un petit opéra qu'ils ont fait en trois jours et qui a été un des divertissements de la Cour pendant le Carnaval »[2].

Si l'on se reporte au *Mercure Galant*, seule sourcé qui nous renseigne sur les divertissements de la Cour pendant le Carnaval de 1683, on peut difficilement retrouver où le divertissement composé par les deux poètes a été représenté[3] ; en éliminant toutes les mascarades et les fêtes où seuls les changements de costumes, la musique, la danse prenaient place, on ne voit qu'un seul jour de fête où, au milieu des entrées, pouvaient figurer, comme dans le *Triomphe de l'Amour*, des scènes chantées. C'est lors de la fête donnée par M. le Duc, dans son appartement de Versailles. Le duc de Bourbon, fils du Grand Condé, était en rapport avec Racine et Boileau qu'il avait protégés quand des difficultés suivirent les représentations de *Phèdre*. Ses relations avec Racine, comme on le verra par la suite, devaient se poursuivre après 1683.

On est surpris de constater que le *Mercure Galant* ne fait pas mention expresse de la collaboration des poètes à cette fête. Mais ce périodique ne leur était guère favorable. Le rédacteur laisse entendre que dans le récit de la fête, il n'a pas dit ni tout ce qui s'y était passé, ni tous ceux qui ont pris part à sa préparation : « Les divers plaisirs qui composèrent la fête se suivaient en si grand nombre, qu'il est impossible que je n'en aye oublié beaucoup. »

Et il ajoute :

> ... Quand Mr. le Duc donne une fête, il invente tout lui-même..., il prend soin de l'exécution, il ordonne et fait presque tout faire en sa présence. Il emploie les plus habiles hommes de chaque art, et la reconnaissance qu'ils reçoivent de leur peine, va mesme au-delà de leur souhait.

A cette fête à laquelle prirent part Lulli pour la musique, Bérain pour les costumes[4], Racine et Boileau auraient donc été en bonne compagnie, et vraiment le *Mercure* n'aurait pas eu tort lorsqu'il parle « des plus habiles hommes de chaque art ».

Le Roi, entouré de la Cour, fut introduit par le duc dans un salon somptueux, décoré de velours où étaient brodées, d'espace en espace, des colonnes de fils d'or, composant comme un ordre d'architecture.

1. *Mercure Galant*, septembre 1681, p. 373.
2. J. Orcibal, « *Racine et Boileau librettistes* », *RHLF*, 1949, p. 251-252.
3. *Mercure Galant*, mars 1683, p. 331 et suiv.
4. R. A. Weigert, *J. I. Bérain*, t. I, p. 77-81 ; t. II, p. 158-159. Bérain a gravé une vue de la salle de l'appartement du Duc de Bourbon où a eu lieu la fête de 1683, pour le *Mercure Galant*. Elle est reproduite dans l'ouvrage de Mr. Weigert, t. I, pl. VIII, fig. 19.

Une sorte d'amphithéâtre était dressé dans ce salon pour que l'on vit plus commodément le spectacle qui allait se dérouler.

La princesse de Conti était habillée en reine d'Égypte, entourée d'esclaves maures, Lulli et ses violonistes étaient en Égyptiens. Il y eut quatre entrées de ballets faits par des Biscaïens et Biscaïennes, et par « une véritable Bohémienne », puis par la princesse de Conti, reine d'Égypte, et par les plus fameux danseurs (Pécourt, Létang). Puis suivit une entrée de Monseigneur déguisé en médecin, et une collation servie par des Maures ; enfin, une entrée faite par Bacchus qui se querellait avec Silène, termina le spectacle.

Ces indications ne nous permettent pas de déterminer où auraient pu prendre place des vers écrits par Racine et Boileau ; elles sont toutefois assez nettes pour qu'on puisse imaginer un petit ballet analogue à ce qu'avait été, en plus étendu, *Le Triomphe de l'Amour*, ou à ce que seront, fin 1685, *Le Temple de la Paix* de Quinault, et, en janvier 1686, le ballet de *La Jeunesse* de Dancourt. Dans ce dernier ballet, on voit, après une petite scène entre berger et bergère, des danses et des chants faits par des hommes et femmes Maures, qui précèdent l'arrivée de l'Amour et de l'hymen ; le ballet du duc de Bourbon, en 1683, pouvait être quelque chose du même genre[1].

Si nous n'avons pas les paroles de Racine qui ont été chantées en 1683, nous sommes plus heureux pour la fête de juillet 1685, à Sceaux [2], chez Seignelay. Le « petit opéra » de Racine fut publié à plusieurs reprises du vivant de l'auteur sous le titre d' « Idylle sur la paix » et fut, par la suite, joué à l'Opéra. A Sceaux, comme à Versailles, Racine avait collaboré avec Lulli et Bérain.

Une troisième occasion aurait été donnée au poète de participer avec ces deux fameux artistes à la préparation d'une autre fête. En effet, on trouve dans un curieux passage des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, œuvre du P. Niceron, parue en 1734, ce qui suit, à propos du poète Campistron [3] :

> La réputation qu'il acquit alors par ses pièces de théâtre ne le rendait pas plus riche et il demeura dans un état peu aisé, jusqu'à ce qu'il fut assez heureux pour avoir accès auprès de M. le Duc de Vendôme ; ce fut M. Racine, avec qui Campistron était lié particulièrement, qui le produisit auprès de lui.
>
> Ce prince avait prié Racine de se charger des vers qu'il voulait mêler dans la fête qu'il faisait préparer en 1686, à Anet, pour M. le Dauphin, mais Racine

1. Par contre il est certain que lors du même Carnaval de 1683, Racine et Boileau ont participé à la composition d'une comédie représentée chez Madame de Thianges. Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet.

2. Sur la fête de Sceaux, voir Mesnard, IV, p. 79-89 ; Sourches, I, p. 269 ; Weigert, *J. I. Bérain*, II, p. 117. — L'abbé Nadal, dans ses *Observations sur les tragédies* (*Œuvres*, 1738, II, p. 186), assure que « Racine eut de la peine à trouver un musicien qui osât travailler sur les paroles de son Idylle ». Nous ignorons où Nadal a trouvé ce détail qui surprend un peu.

3. T. XXV, 1734, p. 163.

s'en étant excusé, lui offrit Campistron, comme l'homme le plus capable de répondre à ses intentions. Le succès répondit aux espérances que Racine avait fait concevoir de lui et l'opéra d'*Acis et Galathée* qu'il composa pour cette fête en fit le principal ornement.

Cet intéressant récit, qui nous montre Racine sollicité pour une troisième fête et, proposant le poète qui le remplacera, a été reproduit dans l'*Histoire du Théâtre* des frères Parfaict, en des termes si proches de ceux employés par Niceron, qu'on peut être assuré qu'ils se sont inspirés de celui-ci [1].

Dans tout ce qu'ont écrit Racine et Boileau, on ne voit pas cité une seule fois le nom de Campistron. Ce silence permet de croire au moins que les deux poètes le voyaient d'un œil plus favorable que Boyer ou Pradon. Louis Racine, bien entendu, ne parle ni de la fête d'Anet, ni de Campistron. Mais ce qui est singulier, Campistron, au contraire de Lagrange-Chancel, ne dit rien dans ses préfaces, à vrai dire souvent courtes, des rapports si flatteurs pour lui, qu'il aurait eus avec Racine. Ce qui est plus étrange encore, c'est que les éditeurs de Campistron, en 1750, qui ne craignent pas de faire l'apologie de l'écrivain qu'ils présentent, ne font nulle allusion à des relations directes entre Racine et Campistron, alors qu'ils connaissaient certainement ce qu'avaient écrit Niceron et Parfaict, qui sont cités comme entachés d'erreurs, sans que celles-ci soient précisées.

Les éditeurs de 1750 reproduisent, en outre, les pièces d'une polémique surgie en 1730-1731 au sujet de Campistron (mort en 1723). Voltaire, dans le *Discours sur la Tragédie*, qui précède *Brutus*, déclarait l'*Alcibiade* de Campistron (1685), une « pièce faiblement écrite et ainsi peu estimée » et jugeait « mauvais » des vers, à vrai dire charmants, de cette tragédie. Une énergique défense parut dans *Le Nouvelliste du Parnasse* : Campistron y est présenté comme étant le poète tragique qui, « à la retraite de Racine..., eut en quelque manière, la gloire de consoler la Cour et Paris d'une aussi grande perte ». Que n'ajoutait-on, comme Niceron devait le faire savoir trois ans après, qu'en une circonstance précise, Racine avait désigné le poète toulousain comme pouvant le remplacer ? Combien l'argument était-il fort envers Voltaire qui admirait Racine à l'extrême, dont il se croyait l'authentique successeur sur la scène tragique ?

En juin 1731, Voltaire répondit en une longue et spirituelle lettre au *Nouvelliste du Parnasse*, où il analyse la faiblesse du style de Campistron et esquisse un parallèle avec Racine. « C'est la diction seule qui abaisse M. de Campistron au-dessous de M. Racine, j'ai toujours soutenu que les pièces de M. de Campistron étaient pour le moins aussi régulièrement conduites que toutes celles de l'illustre Racine.... » Mais pas la moindre allusion qui eût été de mise ici, aux rapports personnels qui auraient existé entre les deux auteurs.

1. Parfaict, *Histoire du Théâtre français*, 1748, t. XIII, p. 230-231.

Nous devons donc nous borner à dire, comme nous l'avons fait pour le récit de Lagrange-Chancel sur *Orphée*, que Niceron et Parfaict ont donné à propos de la fête d'Anet, un récit parfaitement vraisemblable. Il est, en effet, vraisemblable que Racine qui, l'année précédente, avait fourni des paroles pour être chantées à la fête de Sceaux, ait été sollicité, en 1686, par M. de Vendôme, pour la fête d'Anet. Il est vraisemblable que Racine ait indiqué Campistron pour le remplacer, car l'intérêt qu'il lui portait ne peut faire de doute. Nous pouvons être assuré de cet intérêt par les réminiscences de Campistron qui apparaissent dans *Esther* et dans *Athalie* qui ont été écrites après *Arminius* (1684), *Andronic* (1685), *Acis et Galathée*, l'opéra qui fut fait précisément pour la fête d'Anet (1686) et *Achille et Polyxène* (1687). En voici quelques exemples :

Arminius (acte II, sc. VII) :
De Ségeste est-ce là le langage ?...
Athalie (acte II, sc. V) :
D'un prêtre est-ce là le langage [1].
Andronic (acte I, sc. VI) :
(Léonce, à part) :
Fais si bien, juste ciel, que ma plainte le touche.
A l'empereur :
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche.
Athalie (acte II, sc. VII) :
Athalie :
Laisse-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.
Josabeth (tout bas) :
Daigne mettre, Grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.
Andronic (acte III, sc. IX) :
Je vois ce que prétend le zèle officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux [2].
Athalie (acte I, sc. I) :
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Acis et Galathée (acte II, sc. I) :
Quoi, vous avez promis d'assister à la fête
Que Polyphème vous apprête ?
Esther (acte I, sc. V) :
Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.
Achille et Polyxène (acte III, sc. VII) :
... De toute sa gloire
Il ne restera rien qu'une triste mémoire.
Esther (acte I, sc. II) :
... De cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

1. Ce rapprochement a déjà été fait par Dejob (*Études sur la tragédie*. Paris, s. d., p. 59-60), d'après l'édition des *Œuvres* de Campistron par Lepan (1819).
2. Campistron imitait lui-même le *Solyman* de la Thuillerie (ou Abeille), 1680 :

Acte II, sc. 2 : Je dois beaucoup sans doute au zèle officieux
Qui vous fait contre un père éclater à mes yeux.

On pourrait multiplier de tels rapprochements qui prouvent que Racine connaissait Campistron et lisait ses œuvres : un passage d'*Adrien* (1689) sur les miracles de l'Ancien Testament (acte V, sc. IV) est peut-être à l'origine des vers fameux de la première scène d'*Athalie* :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles.

Enfin, on a noté [1] que les pièces de Campistron montraient très fréquemment le désir de faire la leçon aux rois, en les mettant en garde contre les flatteurs, et en excitant en eux des sentiments de pitié pour le malheur des peuples. C'est là le thème du principal passage d'*Athalie* : « O mon fils, de ce nom j'ose encore vous nommer », et de plusieurs couplets d'*Esther*. Certes, Racine pouvait se retrancher derrière des passages de la Bible [2], mais il n'aurait sans doute pas osé insister sur ce thème s'il n'avait eu devant lui l'exemple de Campistron.

Il ressort de ces remarques que la recommandation de Campistron au duc de Vendôme est vraisemblable, que le récit de Niceron peut être admis et que, volontairement, Racine déclina une nouvelle occasion de travailler avec Lulli et avec Bérain, qui firent l'un la musique, l'autre les costumes d'*Acis et Galathée*.

Pour Lulli, cette occasion ne devait plus se retrouver, puisque l'illustre musicien mourut en 1687, sans pouvoir achever les paroles d'*Achille et Polyxène*, que Campistron, successeur de Quinault, avait écrites. Par contre, Bérain, cet élève de Vigarani, cet ordonnateur de toutes les fêtes de la Cour, devait donner ses soins aux décors et aux costumes d'une nouvelle œuvre de Racine : *Esther* [3]. Sa part fut importante dans une pièce où de nombreuses actrices évoluaient dans trois décors différents : le décor du III^e^ acte, qui représentait « les jardins d'Esther et un des côtés du salon où se fait le festin », devait être particulièrement remarquable, puisque, ouvrant l'acte, Zarés s'écriait :

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.

Dans *Bérénice* et dans *Iphigénie*, les personnages qui, par exception, évoquaient les décors, les trouvaient aussi « pompeux » et « superbes ». On conviendra que ces deux adjectifs conviennent particulièrement bien à l'art de Vigarani et de Bérain, en tant que décorateurs de théâtre.

Athalie n'eut pas, du vivant de Racine, les honneurs d'une représentation, mais si la tragédie respecte l'unité de lieu, « quand, sur le double appel de la reine aux soldats et de Joad aux lévites, le fond du théâtre s'ouvre, n'est-ce pas là aussi, pour ne citer que cet exemple,

1. Dejob, *loc. cit.*, p. 70-74 ; J. Orcibal, *La Genèse d' « Esther » et d' « Athalie »* (Paris, 1950), p. 118-119.

2. J. Vanuxem, « Manuscrits enluminés pour Versailles », dans *Médecine de France*, 1953, n° 40, p. 31.

3. R. A. Weigert, *Jean I. Bérain*, t. I, p. 76. Cf. Mesnard, III, p. 409, qui parle à tort de Borin (*sic*).

un emprunt à la machinerie de la tragédie lyrique ? [1] » On retrouve ainsi trace jusque dans sa dernière œuvre théâtrale de l'intérêt que Racine portait aux machines de théâtre et à la richesse de la mise en scène.

A-t-il collaboré à d'autres fêtes ? Nous n'en savons rien, mais la chose n'est pas impossible. Racine était considéré, dit Spanheim, comme le savant de la Cour [2], et il était sollicité pour donner des renseignements sur tous sujets. Le sculpteur Girardon, ami de Boileau, lui avait demandé, en 1687, une inscription pour le médaillon de Louis XIV en marbre, qu'il voulait offrir à sa ville natale de Troyes, et qu'on peut encore admirer. Racine donna aussi « la première idée des accompagnements ». Ceux-ci sont extrêmement riches : le médaillon est entouré d'une draperie, d'armes, de palmes, d'étendards, et, bien entendu, de médailles avec devises, que Racine, devenu depuis 1684 membre de la petite Académie, préparait en grand nombre. L'ensemble montre la perfection de l'art de Girardon et le goût « pompeux et superbe » de Racine [3].

Nous retrouverions sans doute le même faste dans la ménagerie de Chantilly, pour laquelle, vers la même époque, il fut aussi sollicité de donner des conseils, si cette ménagerie existait encore, et si même, ce dont on n'a pas la certitude, elle a jamais été exécutée.

A une date qui peut se situer vers 1690, Racine remit au duc de Bourbon, devenu depuis la mort du grand Condé, M. le Prince, un curieux petit mémoire [4]. Le prince souhaitait faire décorer sa ménagerie avec des scènes inspirées par l'ancienne mythologie d'Égypte, Isis et le bœuf Apis, montrant par là un goût permanent pour les choses égyptiennes, puisque dans la fête de 1683, qu'il avait donnée à Versailles, la princesse de Conti y avait paru en reine de ce pays, entourée de ses habitants.

Racine conseilla au duc de retenir le bœuf Apis. Il parle de la recherche de ce bœuf par les prêtres de Memphis. Quand il était trouvé, « on allait en grande cérémonie au devant de ce nouveau dieu et c'est cette espèce de procession qui pourrait fournir un sujet à un assez beau tableau ».

Puis sont décrites avec complaisance les fêtes de l'arrivée d'Apis à Memphis :

> Cent prêtres habillés de robes de lin, ayant tous la tête rase et étant couronnés de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un encensoir, les autres un sistre : c'était une espèce de tambour de basque. Il y avait aussi une troupe de jeunes enfants habillés de lin, qui dansaient et chantaient des cantiques ; grand nombre de joueurs de flûte, et de gens qui portaient à manger pour Apis dans des corbeilles.

1. J. Pommier, « Le Silence de Racine », *Revue de Paris*, novembre 1946, p. 129.
2. Spanheim, *Relation sur la Cour de France en 1690*. Paris, 1882, p. 403. — Primi Visconti, plus sévère, le voyait très pédant.
3. Francastel, *Girardon*. Paris, 1928, p. 52 et fig. 1.
4. Mesnard, VII, p. 307-309.

Quel cortège triomphal où se mêlent curieusement deux éléments ! les prêtres et les enfants habillés de lin et chantant des cantiques évoquent *Athalie*, mais les tambours de basques, les chapeaux de fleurs, les joueurs de flûte, les porteurs de corbeilles, ramènent l'esprit vers les défilés superbes, tel l'entrée de la Reine, surtout vers les fêtes de la Cour, quand les danseurs des entrées jouaient avec des tambours, ou quand, comme en 1683, pour la fête de ce même duc de Bourbon, des « esclaves maures » portaient dans des corbeilles les mets de la collation.

La description du cortège d'Apis semble être dans les œuvres de Racine, la dernière marque de l'intérêt qu'il portait aux fêtes. L'importante correspondance qui nous reste des dix dernières années de sa vie ne laisse aucun doute à ce sujet : Racine est tout à l'histoire du roi, aux médailles de la petite Académie, à sa famille, à sa tante et au monastère dont elle est supérieure, à la piété. Le théâtre profane, les fêtes ne sont plus l'objet de son intérêt. Et après *Athalie*, il abandonna même le théâtre sacré. Dans la préface de *Gabinie* (1699), pièce chrétienne, Bruys le déplore :

> Je souhaiterais pour la satisfaction du public qu'un si beau sujet ait été traité par celui de nos poètes tragiques qui a abandonné le théâtre pour une occupation plus digne de lui et dont les écrits m'ont souvent fait tomber la plume de la main lorsque je les lisais pour tâcher de les imiter.

On consultait cependant encore Racine pour des pièces de théâtre, et la consultation la plus inattendue est certainement celle qu'il a donnée en 1696, sur un point de versification, à un jésuite auteur de pièces et de ballets allégoriques pour le collège de la Trinité, à Lyon, le Père de Colonia, futur auteur de la « Bibliothèque janséniste »[1].

Nous croyons toucher ainsi à la fin de notre enquête. L'œuvre de Racine dépasse son temps, mais son auteur n'en a pas moins été sensible au goût de son époque, et s'est intéressé, en véritable homme de théâtre, aux fêtes, aux machines, aux décors. Il était, croyons-nous intéressant de relever, dans sa vie et son œuvre, ce qui pouvait manifester cet intérêt. Mais dans l'année qui précède sa mort, Racine est tout à fait détaché de ces choses frivoles, et rien n'est plus significatif que le récit volontairement sec qu'il fait à son fils Jean-Baptiste, de sa rencontre avec Destouches, l'un des meilleurs parmi les musiciens

1. Le P. de Colonia a publié, en 1696, une tragédie, *Jovien*. Dans la préface, on lit ceci: « Les noms de Jovien, de Julien, de Varronien étant par nécessité fort répandus dans cette pièce..., j'ai pris le parti de faire la terminaison *ien* d'une seule syllabe..., j'ai pour moi l'autorité de l'illustre M. Racine et, parmi les auteurs qui ont réduit en art la versification française, voici comme parle celui qui a le plus de réputation :

> J'ai sur cet article de la terminaison *ien* consulté M*** de l'Académie Française. Il m'a dit qu'autant qu'il était possible on ne devait faire qu'une syllabe de ces trois lettres *ien* à cause que la prononciation était plus douce et plus naturelle. Je serais volontiers de cet avis, la raison le favorise... quiconque a un peu d'oreille sent cela. »

Ces quelques lignes, extraites d'une lettre perdue, n'ont jamais été à notre connaissance recueillies par un éditeur de Racine.

auteurs de ballets et d'opéras qui continuaient Lulli et annonçaient Rameau[1].

M. de Termes y vint aussi et y amena le nouveau musicien, M. des Touches, qui fait encore un autre opéra pour Fontainebleau. Après le dîner, il chante plusieurs endroits de cet opéra.... Le musicien fut fort étonné que je n'eusse point entendu son dernier opéra. M. Despréaux lui en voulut dire les raisons, qui l'étonnèrent encore davantage et peut-être ne le satisfirent pas beaucoup.

Nous comprenons l'étonnement et la déception de Destouches ! Il ne pouvait oublier, pas plus que nous-mêmes, que l'illustre poète qui voulait méconnaître son œuvre, avait travaillé avec Lulli son modèle, avec Bérain qui faisait encore les costumes de ses opéras, et n'avait nullement méprisé dans le passé les séductions du théâtre et des machines, de la musique et des fêtes royales.

JACQUES VANUXEM.

1. Lettre du 23 juin 1698. Mesnard, VII, p. 253-254.

DIDEROT ET LE XVIII[e] SIÈCLE FRANÇAIS EN U. R. S. S.

L'attention des chercheurs s'intéressant à Diderot et, généralement, au XVIII[e] siècle français, avait été attirée, en 1951, par le compte rendu donné par M. Jean Fabre d'un article de Pierre-C. Oustinoff [1], intitulé *Notes on Diderot's fortunes in Russia*, et inséré dans les *Diderot's studies* publiées par Otis E. Fellows et Norman L. Torrey [2]. L'article de Pierre C. Oustinoff rendait lui-même compte du dixième tome d'une édition des œuvres de Diderot parue en U. R. S. S. en plusieurs livraisons de 1935 à 1947, et en soulignait l'intérêt capital, au moins pour tout ce qui concernait les écrits de Diderot ayant trait à la Russie et à son séjour à Saint-Pétersbourg.

De son côté, *La Pensée* publiait dans son numéro 41, de mars-avril 1952, p. 87-96, la traduction d'un article de V. I. Tchoutchmariev, intitulé : *Les Encyclopédistes français du XVIII[e] siècle et les progrès de la culture russe*, et paru dans la revue soviétique, *Questions de Philosophie*, 1951, n° 6. Cet article ouvrait des perspectives insoupçonnées pour l'étude des rapports entre les Encyclopédistes, et notamment Diderot, et les savants, les écrivains, les artistes russes de leur temps ; il se terminait par une hypothèse séduisante : Diderot aurait commencé à apprendre le russe et aurait pu accéder directement à certains textes. Cette hypothèse se fondait sur la découverte par M. le Conservateur J. Porcher, alors bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale à Paris, d'un « état » établi par Diderot lui-même, des manuels de russe et des ouvrages achetés par lui à Saint-Pétersbourg, et vendus ensuite à la Bibliothèque du Roi [3].

Il ne semble pas qu'en France on ait eu jusqu'ici la possibilité d'en

1. J. Fabre. C. R. des « *Diderot's studies* ». *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1951, p. 500-503.

2. Otis E. Fellows et Norman L. Torrey, *Diderot's studies*. Syracuse University press, 1949.

3. Jean Porcher, « Les livres russes de Diderot à Paris » (en russe). — *Obchestvo druzei Rousskoï knigi, Vremennik*, Paris, 1932, II, p. 122-138.

savoir davantage sur ces travaux, qui n'ont jamais été traduits [1].

La présente étude ne prétend en aucune façon donner un tableau de la critique soviétique consacrée au XVIIIe siècle. Elle ne s'appuie que sur des dépouillements limités. Le travail qui reste à faire est immense, même si l'on tient compte des seules publications qui sont parvenues en France [2]. Mais s'il faut en passer par ces exigences « encyclopédiques » pour se tenir au courant des travaux américains, — notamment de M. H. Dieckmann, — russes, etc., sur Diderot, c'est un encouragement de se dire que Diderot lui-même n'a pas reculé devant elles : sachant dès l'enfance le latin et le grec, il entrait dans la carrière des Lettres en traduisant des ouvrages anglais, pouvait à l'occasion parler, ou pour le moins comprendre l'italien ou l'allemand, et, à soixante ans passés, se mettait gaillardement au russe pour lire Soumarokov dans le texte.

L'importance des travaux soviétiques sur le XVIIIe siècle français tient à deux raisons essentielles. La première, c'est que bon nombre de documents originaux concernant cette période se trouvent en U. R. S. S., qu'il s'agisse de la bibliothèque de Diderot et d'une partie de ses manuscrits, de la bibliothèque de Voltaire, ou de certaines lettres de Rousseau [3]. On sait comment ces documents sont passés en Russie après des fortunes diverses, à une époque où le courant des échanges culturels était intense entre les deux pays. On sait aussi qu'ils sont restés ensevelis dans la poussière des archives pendant tout le XIXe siècle, les Tsars ne tenant pas à voir se répandre des idées qu'ils jugeaient à bon droit subversives. Comme le souligne Pierre C. Oustinoff dans l'étude déjà citée (p. 124) : « Un vif renouveau de l'intérêt pour Diderot se produisit en 1917. Il est bien connu que Marx et Engels admiraient Diderot comme écrivain et comme penseur, et le considéraient sans doute comme un précurseur de la doctrine du matérialisme dialectique. C'est très certainement ce qui a stimulé la recherche soviétique. »

1. L'édition étudiée par Oustinoff est une traduction russe du texte de Diderot. Il en est de même pour les éditions de Voltaire, de Rousseau, etc., que nous énumérons en annexe.

2. On trouve des ouvrages et des collections de périodiques soviétiques à la Bibliothèque Nationale, à l'Institut d'Études slaves, à la Bibliothèque de la Sorbonne, à la Bibliothèque des Langues Orientales, au Centre culturel de l'Association France-U. R. S. S., etc. Dans la plupart des cas, ces fonds sont en cours de réorganisation, et les ouvrages et les collections ne figurent pas tous dans les catalogues mis à la disposition du public.

3. Citons le fonds Voltaire et le fonds Diderot de la Bibliothèque Saltykov-Chtchédrine à Leningrad ; la collection des tableaux de Jean Hubert représentant Voltaire dans toutes les attitudes de la vie quotidienne, au Musée de l'Ermitage ; des lettres de Rousseau au Musée d'Histoire de Moscou, voire même dans les archives de la R. S. S. d'Ouzbekistan, à Tachkent. Ces documents ont été inventoriés, classés, photocopiés, en partie édités, en français ou en traduction russe, et sont largement accessibles au public. Tout récemment encore, pour le deux cent quarantième anniversaire de la naissance de Diderot, une exposition présentait au public de la ville de Zverdlov, dans l'Oural, des photocopies de manuscrits et des livres du philosophe.

La deuxième raison de notre intérêt pour les travaux soviétiques tient justement au fait que cette extraordinaire mine de documents a, depuis 1917, été exploitée par les chercheurs russes avec une sympathie toute particulière. Si l'amour est bien le premier pas vers la connaissance, les fervents français de Diderot, notamment, doivent être touchés de cette piété éclairée.

***

Nous donnons en annexe un aperçu bibliographique des travaux d'édition et de critique concernant le XVIII[e] siècle français, et parus en U. R. S. S. depuis 1917, nous bornant ici à l'apport de quelques précisions nouvelles, à la suite du compte rendu de Pierre C. Oustinoff et de l'article de Tchoutchmariev que nous citions plus haut.

L'étude de Pierre C. Oustinoff ne précise pas si les neuf volumes qui ont précédé celui qu'il commente, sont parvenus aux U. S. A. Elle ne dit en tout cas rien de leur contenu. Rappelons les caractéristiques de cette édition. Le titre russe en est *Sobranie Sotchineniï*, ce qui ne signifie pas « œuvres complètes », mais représente beaucoup plus que ce que nous désignons habituellement par « œuvres choisies ». Elle a paru en dix volumes, les neuf premiers de 1935 à la guerre, le dixième en 1947. Ce dernier volume avait un double intérêt : d'une part, il confrontait avec les manuscrits de Leningrad des textes connus jusqu'ici par l'édition Assézat-Tourneux, ou par le *Diderot et Catherine II* de Tourneux, et montrait les erreurs faites dans ces deux éditions ; d'autre part, il révélait que l'influence de Diderot sur l'œuvre législatrice de Catherine avait été plus grande qu'on ne le supposait généralement. Dès lors, il était naturel de se demander si les autres volumes n'apportaient pas aussi du nouveau. Malheureusement, l'édition est depuis longtemps épuisée en U. R. S. S. et, à notre connaissance, seuls les deux premiers volumes, qui ont été acquis vers 1936 par la Bibliothèque Nationale, se trouvent actuellement en France. Ces deux tomes contiennent les principales œuvres philosophiques de Diderot, et ont été édités en 1935 sous la direction de I. K. Luppol, dont on connaissait déjà en France le *Diderot*, traduit et édité aux Éditions Sociales Internationales en 1936. Le premier tome a 501 pages (in-8°), et contient une introduction de Luppol (Denis Diderot, son milieu, sa vie, ses idées, p. 9-88), les *Pensées philosophiques*, l'*Addition aux Pensées philosophiques*, la *Lettre sur les Aveugles*, la lettre à Voltaire du 11 juin 1749, les *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, les *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*, l'*Entretien*, *le Rêve* et la *Suite de l'Entretien*. Le deuxième tome a 580 pages, et comprend une introduction de Luppol (Les principaux problèmes de la philosophie de Diderot : Dieu, la Nature, l'Homme, p. 7-31), le *Supplément au voyage de Bougainville*, le *Dis-*

cours d'un Philosophe à un Roi, l'*Entretien d'un Philosophe avec la Maréchale de* ***, les *Réflexions sur le livre de l'Esprit par M. Helvétius*, la *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'* « *Homme* », les *Éléments de physiologie*. Chaque texte est accompagné d'une introduction et de notes. L'ensemble de l'édition devait avoir l'économie suivante : aux tomes I et II, les ouvrages philosophiques ; aux tomes III et IV, les romans, contes et récits ; au tome V, les œuvres dramatiques et les écrits sur le Théâtre ; au tome VI, les Salons et les écrits sur l'Art ; au tome VII, des articles de l'Encyclopédie ; au tome VIII, des lettres à Sophie Volland ; au tome IX, des lettres aux contemporains ; et au tome X, les ouvrages relatifs à la Russie.

Que nous apprennent introductions et notes ? Peu de choses à vrai dire. Celles qui concernent la pensée de Diderot ne contiennent rien de plus que le livre de Luppol paru à la même époque. Plus intéressantes sont les conclusions que l'on peut tirer de la confrontation entre certains textes et les manuscrits de Leningrad. Cette confrontation a été faite avec le plus grand soin toutes les fois que le manuscrit existait, et, au moins pour ces deux tomes-là, elle n'apporte rien qui ne soit déjà connu, notamment en ce qui concerne le *Supplément au voyage de Bougainville* et l'*Entretien d'un Philosophe avec la Maréchale de* ***[1].

La deuxième illustration que cette étude voudrait donner de l'importance des travaux soviétiques sur Diderot est plus probante que la première. Il s'agit d'une étude de V. I. Tchoutchmariev récemment parue dans la revue *Questions de Philosophie*, n° 4, juillet-août 1953, p. 192-206, et qui fait suite à celle que nous évoquions plus haut [2].

Cette étude confirme, par des faits et par des textes, l'hypothèse avancée précédemment par Tchoutchmariev, et selon laquelle Diderot aurait appris le russe. Dans une première partie de son article, Tchoutchmariev énumère, d'après l' « état » signalé par J. Porcher en 1932, les manuels d'usage courant et les traités de linguistique plus poussés dont Diderot fit usage pendant son séjour à Saint-Pétersbourg pour s'initier à la langue russe, et qu'il rapporta en France [3]. Ils vont de l'abécédaire et des planches gravées présentant des modèles d'écriture cyrillique [4] aux travaux du grand encyclopédiste russe, M. V. Lomonossov, tels que Diderot pouvait les découvrir dans sa *Rhétorique* (parue en 1748) et sa *Grammaire russe* (1755), ou dans une adaptation comme celle de Charpentier, éditée par l'Aca-

1. J. V. Johannson, *Études sur Denis Diderot*. Paris, Champion, 1928, p. 162 et suiv. Cet article était déjà rédigé quand fut annoncée l'arrivée au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale d'une quinzaine de microfilms représentant à peu près la moitié du fonds Diderot de Leningrad, tel que l'avait recensé Tourneux. Il est souhaitable qu'un nouvel échange permette d'obtenir le reste du lot.

2. La traduction de cet article a paru dans *La Pensée*, janvier-février 1954, sous le titre *Diderot et l'étude de la langue russe*.

3. Ils sont toujours à la Réserve de la Bibliothèque Nationale.

4. Recueil de planches composé par Makaiev, et paru sans nom d'auteur en 1751.

démie des Sciences de Saint-Pétersbourg en 1768, sous le titre : *Elemens de la langue russe ou methode courte et facile pour apprendre cette langue conformement à l'usage*[1].

La collection comprend aussi des ouvrages purement littéraires d'auteurs comme Lomonossov[2], Novikov, Soumarokov. Elle comprend même une bible et un catéchisme en slavon, qui montrent à quel point Diderot s'intéressait à tous les aspects de la langue russe, au moment où précisément Lomonossov soulignait l'importance des liens l'unissant au slavon.

La transcription faite par Diderot de certains mots ukrainiens montre qu'en ce domaine, comme dans tous les autres, ses vues étaient très larges. Or, il faut le souligner, la langue parlée par les aristocrates que fréquentait Diderot à Saint-Petersbourg était le français, et la haute société n'avait que mépris pour la langue russe, parlée par le peuple.

La partie la plus intéressante de l'étude de Tchoutchmariev est celle où il étudie les traductions faites par Diderot de certains textes russes. Il n'est pas venu à Paris examiner les livres ayant appartenu à Diderot, et il a travaillé sur des photocopies ; son article en reproduit quelques-unes.

Les traductions laissées par Diderot se présentent sous deux formes. Le philosophe a lui-même traduit et recopié de sa main le titre d'un certain nombre des livres qu'il avait achetés[3]. Cette traduction est libre et ne donne qu'un sens approché du texte russe. Elle comprend des inexactitudes de détail, mais certaines transpositions sont heureuses et montrent que Diderot savait saisir le sens vivant de telle ou telle expression.

Nous avons, en outre, dans les marges et dans les interlignes de deux livres de Soumarokov (*Khorev*, tragédie en vers, et *Iadovityi*, comédie en prose), des fragments d'une traduction mot par mot, écrite en partie de la main de Diderot. Une autre partie de ces annotations est due à une autre main, ce qui tendrait à prouver que Diderot avait un précepteur, que lui avaient peut-être donné les frères Narychkine chez qui il séjournait à Saint-Pétersbourg.

Ces fragments de traduction, que Tchoutchmariev présente en photocopie et dont il établit le texte en annexe, sont évidemment malhabiles, mais l'érudit soviétique montre, par une étude de détail, à quel niveau de connaissance de la langue était arrivé Diderot. Son examen lui permet d'affirmer que Diderot *avait, pour un débutant, su acquérir une sérieuse connaissance du lexique et de la grammaire, lui permettant de s'orienter d'une façon élémentaire dans le contenu d'un*

1. Voir plus loin mon étude sur « La Grammaire russe de Diderot ».

2. Notamment son *Panégyrigue de Pierre le Grand* (1755), ses *Œuvres choisies en vers et en prose* (1768), et sa *Métallurgie* (1763).

3. L'annexe I à l'article de Tchoutmariev donne les titres russes de seize de ces livres, avec la traduction qu'en a donnée Diderot.

texte russe. Si l'on tient compte du fait que Diderot passa quelques mois seulement à Saint-Pétersbourg, et qu'il y eut comme toujours une activité débordante, ce n'est pas là, pour un homme de soixante ans, un mince résultat. Il faudra, en tout cas, compter désormais avec ce fait nouveau pour juger des rapports entre Diderot et la Russie, et de l'accès qu'il pouvait avoir aux œuvres de ses écrivains éclairés.

Signalons, pour terminer, que Tchoutchmariev n'a pas pu déchiffrer les notes marginales et les annotations portées à la fin de la grammaire de Charpentier, utilisée par Diderot dans son étude. Sur ce point, le travail de Tchoutchmariev reste à compléter sur place.

JACQUES PROUST.

ANNEXE

Lorsque la référence que nous donnons ne comporte pas d'indication de lieu, ou de date, ou même d'auteur, c'est que nous n'avons pas eu l'ouvrage ou l'article entre les mains et que nous n'avons pu retrouver ces indications.

I. TRAVAUX INTÉRESSANT LE XVIIIe SIÈCLE EN GÉNÉRAL :

DGIVILEGOV (A.) et BOIADGEV (G.). — *Histoire du théâtre de l'Europe Occidentale depuis ses origines jusqu'en 1789*. 1941.

KAMINER (L. V.). — *Le retentissement d'un ouvrage de M. V. Lomonossov dans la presse française du XVIIIe siècle. — Le Messager de l'Académie des Sciences*, no 12, 1951, p. 93-99.

PLEKHANOV (G. V.). — *La Littérature dramatique et l'Art français*. — Moscou, 1928.

VOLGUINE (V. P.). — *Les Idées sociales et politiques en France avant la Révolution (1748-1789)*. — Moscou-Leningrad, 1940.

— *Histoire de la Littérature française*, T. I [des origines à 1789], Académie des Sciences, Institut de Littérature, M. L., 1946. (C. R. dans le *Messager de l'Université de Leningrad*, no 4, p. 170.)

— *Manuscrits occidentaux à la Bibliothèque publique de Leningrad. — La Science soviétique*, no 9, 1940, p. 96-107.

— *Le Réalisme en Occident au XVIIIe siècle*. — 1936 [recueil d'articles et de documents].

II. RAPPORTS FRANCE-RUSSIE AU XVIIIe SIÈCLE :

ANISSIMOV (J.). — *La Littérature française en U. R. S. S. — L'Héritage littéraire*, 29/30, Moscou, 1937.

BERKOV (P.). — *L'étude de la Littérature russe par les étrangers au XVIIIe siècle. — Langue et Littérature*, V, 1930.

GAUTIER (U.). — *La Correspondance littéraire de Blin de Sainmore. — L'Héritage littéraire*, 29/30, M., 1937, p. 200-258 [1].

GOLITSYNE (N.). — *Chouvalov et ses correspondants étrangers. — L'Héritage littéraire*, 29/30, M., 1937, p. 259-342 [2].

MAKACHINE (S.). — *Les Relations littéraires entre la Russie et la France au XVIIIe et au XIXe siècles. — L'Héritage littéraire*, 29/30, p. V-LXXXII.

1. Cette *Correspondance* contient notamment, à la date du 4 décembre 1784, un *Éloge de M. Diderot, Bibliothécaire de S. M. I. de Russie.*

2. Lettres du Cardinal de Bernis, de Buffon, Voltaire, l'abbé Galiani, Helvétius, d'Alembert, Mme du Deffand, Mme Geoffrin, Necker, Mme Necker, etc.

Polianskaïa (L.) et Aizenstok (J.). — *Les Écrivains français et la Censure tsariste.* — *L'Héritage littéraire*, 33/34[1].

Tchoutchmariev (V. I.). — *Les Encyclopédistes français du XVIII^e siècle et les Progrès de la culture russe.* — *Questions de Philosophie*, n° 6, 1951.

III. Diderot :

A. *Éditions* :

D. — *Œuvres choisies.* — Biblioteka materialisma, 1923.
D. — *Sur l'Art.* — M. L., 1936, 2 vol. in-8° [2].
D. — *La Religieuse.* — Leningrad, 1938, in-16.
D. — *Œuvres philosophiques choisies.* — Moscou, 1941.
D. — *Œuvres* [3].
D. — *Recueil des Œuvres.* — M. L., 1935-1947, 10 vol. in-8°.
D. — *Œuvres choisies.* — M. L., 1951.

B. *Études* :

Dementiev (E. G.). — *Le réalisme de Diderot dans ses contes et romans philosophiques.* — Thèse de l'Institut pédagogique d'État. A. I. Herzen.

Tchoutchmariev. — *Diderot et l'Étude de la langue russe.* — *Questions de Philosophie*, n° 4, 1953, p. 192-206.

IV. Helvétius :

A. *Éditions* :

H. — *Le Bonheur, Poème.* — Moscou, 1936.
H. — *De l'Esprit.* — Moscou, 1938.
H. — *De l'Homme.* — Moscou, 1938.

B. *Étude* :

Kh. N. Momdjian. — *La Philosophie d'Helvétius.* — Thèse de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., Erevan, 1951.

V. D'Holbach :

H. — *Le Christianisme dévoilé...* — Moscou, 1924.
H. — *Le Bon Sens, ou Idées naturelles opposées aux Idées surnaturelles.* — Moscou, 1934.
H. — *La Contagion sacrée.* — Moscou, 1936.
H. — *Théologie portative.* — Moscou, 1940.

VI. Rousseau :

A. *Éditions* :

R. — *Autographes de Rousseau récemment découverts.* — P. p. Izmaïlskoï, *L'Héritage littéraire*, 33/34, p. 619-638 [4].

R. — *Les Confessions. Les Rêveries d'un Promeneur solitaire.* — Moscou, 1949.

R. — *L'Emile.* — Tbilissi, 1949 [en géorgien, avec une introduction du pédagogue géorgien E. Gorginava, « J.-J. Rousseau et ses conceptions pédagogiques »].

R. — *Œuvres choisies* en un volume.

1. Il s'agit essentiellement de Voltaire, Rousseau, Diderot.

2. Le tome I contient l'*Essai sur la Peinture* et les *Pensées sur l'Art* ; le tome II, des extraits des *Salons*.

3. Il s'agit d'un second recueil d'œuvres, en dix volumes, différent de celui de 1935-1947, semble-t-il. Un texte de la *Réfutation de l'Homme* est cité par Makogonenko (*Novikov et le Siècle russe des Lumières*, M. L., 1951, p. 71, n. 1) d'après le tome II (Moscou, 1946) d'une édition de Diderot qui pourrait bien être celle-là.

4. Lettres autographes à Thérèse, à M^me^ Roguin, à Léonard, etc., conservées à la Bibliothèque publique de Leningrad. L'article contient plusieurs fac-similés, notamment d'une lettre du 6 avril 1764 à M^me^ Roguin, d'une lettre à Léonard du 27 décembre 1764, d'une lettre de Thérèse à Catherine II de 1790, etc.

B. *Études* :

BERNADINER (B.). — *La Philosophie sociale et politique de J.-J. Rousseau.* — Éd. de l'Université d'État de Voronèje.

LEJOIEV (O.). — *Les Romans de J.-J. Rousseau.*

PIOTROVSKI (R). — *La Langue de Rousseau dans ses « Confessions »*. — Thèse de licence ès sciences philologiques, Leningrad, 1947.

VII. VOLTAIRE :

A. *Éditions* :

V. — *Deux lettres inédites.* — P. p. N. Platonova, *Les Annales*, n° 2, 1922.

V. — *Mémoires et Pamphlets. Politique, Religion, Morale.* — Éd. du Semeur, Leningrad, 1924.

V. — *Romans et Récits philosophiques. Mémoires et Pamphlets.* — Ed. Academia, M. L., 1931, 2 vol.

V. — *Un autographe de Voltaire dans les papiers de Pouchkine.* — *Pouchkine, Vremennik Pouchkinskoï comissii*, Institut de Littérature de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., II, Leningrad, 1936, p. 257-265.

V. — *Lettres inédites.* — *L'Héritage littéraire*, 29/30, Moscou, 1937, p. 3-200.

V. — *Œuvres choisies* en un volume. — Moscou, 1938.

V. — *Lettres inédites*, p. p. V. S. Lioublinski, *L'Étoile*, n^os 7-8, 1944.

V. — *Lettres de Voltaire à Pictet, au début de ses relations avec Catherine II*, — *Recueil Voltaire, Articles et Documents*, Université d'État de Leningrad. L., 1947.

V. — *Œuvres choisies.* — Moscou, 1947.

B. *Études* :

ALEXEIEV (M. P.). — *Voltaire et la Culture russe du XVIII^e siècle.* — *Rec. Volt., Art. et Doc.*, p. p. l'Université d'État de Leningrad, L., 1947, p. 19-20.

BERKOVA (K. N.). — *Voltaire.* — Moscou, 1931.

DEBORINE (A. M.). — *François-Marie Voltaire.* — *Le Messager de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.*, n^os 11-12, 1944.

DERJAVINE (K. N.). — *Voltaire, lecteur de l'« Émile » de Rousseau.* — *Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.*, 7^e série, Section des Sciences sociales, n° 4, 1932, p. 317-339.

DERJAVINE (K. N.). — *Les contes philosophiques de Voltaire.* — *L'Étoile*, n^os 7-8, 1944.

DERJAVINE (K. N.). — *Voltaire.* — *La Science et la Vie*, n° 1, 1945.

DERJAVINE (K. N.). — *Voltaire.* — Éd. par l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., Moscou, 1946, p. 481, in-8° [contient une bibliographie abondante et ordonnée]. (C. R. par B. Reizov. — *Un nouveau livre sur Voltaire.* — *Bulletin de l'Académie des Sciences*, série *Langue et Littérature*, VI, n° 4, 1947, p. 351-354.)

DERJAVINE (K. N.). — *Une partie de la Bibliographie russe de Voltaire.* — *Rec. Volt., Art. et Doc.*, p. p. l'Université d'État de Leningrad, L., 1947.

DYNNIK (M. A.). — *Les Idées philosophiques de Voltaire.* — Dans VOLGUINE, *Recueil Voltaire, Art. et Doc.*, Moscou, 1948, p. 185-213. (C. R. par A. I. Molok, dans *Le Messager de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.*, n° 11, 1948, p. 110-116 [1].)

IDELSON (N. I.). — *Voltaire et Newton.* — In VOLGUINE, p. 217-239.

KAGAN (L.). — *Les Romans philosophiques de Voltaire.* — Dans le recueil déjà cité, « Le Réalisme en Occident au XVIII^e siècle ».

KNIAZIEV (G. A.). — *Voltaire membre d'honneur de l'Académie des Sciences de Pétersbourg.* — In VOLGUINE, p. 307-313.

(Un article identique du même auteur dans le *Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.*, t. III, n° 2, série *Histoire et Philosophie.*)

1. Nous désignerons dorénavant ce recueil d'articles et de documents par le seul nom de Volguine.

KOMAROV (V. N.). — *Un apôtre de la Raison. — La Science et la Vie*, n° 1, 1945.

KOSMINSKI (E. A.). — *Voltaire et la Science historique. — Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.*, série *Histoire et Philosophie*, II, 1945, n° 1, p. 14-26.

KOSMINSKI (E. A.). — *Voltaire historien.* — In VOLGUINE, p. 153-182.

LIOUBLINSKI (V. S.). — *L'héritage de Voltaire en U. R. S. S. — L'Héritage littéraire*, 29/30, Moscou, 1937, p. 2-200 [1].

LIOUBLINSKI (V. S.). — *Voltaire et les Recueils de documents soviétiques.* — In VOLGUINE, p. 317-337.

LIOUBLINSKI (V. S.). — *Correspondance voltairienne.* — In VOLGUINE, p. 341-498 [2].

NETCHKINA (M. V.). — *Voltaire et la Société russe. — Le Bolchevik*, n° 22, novembre 1944.

(Le même auteur a fait paraître un article identique, au moins pour le titre, dans VOLGUINE, p. 59-93.)

PLATONOVOÏ (N.). — *Voltaire et la préparation de l'Histoire de la Russie sous Pierre le Grand. — L'Héritage littéraire*, 33/34, p. 1-24 [3].

POLIANSKI (N. N.). — *Voltaire, champion de la Justice et de la Réforme du Droit. — Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.*, II, n° 1, 1945.

(Le même auteur a fait paraître un article au titre identique dans VOLGUINE, p. 245-283.)

SIMON (K. R.). — *Voltaire et l'Encyclopédie.* — In VOLGUINE, p. 287-303.

SMIRNOV (A. A.). — *L'Œuvre littéraire de Voltaire.* — In VOLGUINE, p. 97-150.

VOLGUINE (V. P.). — *Les Idées politiques de Voltaire. — Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.*, II, n° 1, 1945, p. 1-13 (série *Histoire et Philosophie*).

VOLGUINE (V. P.). — *Voltaire historien. — Revue historique*, n° 4, 1945.

VOLGUINE (V. P.). — *Importance historique de Voltaire.* — In VOLGUINE, p. 7-55.

IAKOUBOVITCH (D. P.). — *Pouchkine dans la bibliothèque de Voltaire. — L'Héritage littéraire*, 16/18, Moscou, 1934, p. 905-922.

1. Cette étude comprend :

a. La publication d'une ébauche de tragédie, *Don Pedro*, et de la dédicace d'une tragédie d'*Olympie* à Chouvalov, d'après les manuscrits du fonds Voltaire de Leningrad, avec plusieurs fac-similés, établissement du texte français, et traduction.

b. La publication de lettres de Voltaire tirées des Archives des Vorontsov. Plusieurs fac-similés : lettres à M. et M^me^ d'Argental du 8 février 1747, du 1^er^ février 1748, du 22 janvier 1736, etc. Cette partie de l'étude se termine par un tableau donnant un « aperçu de la composition du recueil de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., avec l'indication de l'année, de la lettre et du numéro qui lui correspond dans l'édition Moland. »

c. Voltaire inédit.

d. Documents sur Voltaire dans les recueils de documents soviétiques. Cf., en particulier, p. 167, le fac-similé de deux pages du catalogue de la Bibliothèque de Ferney (en partie autographe) ; p. 183, le fac-similé de notes autographes sur la religion ; p. 195, le fac-similé d'une lettre à Soumarokov du 26 février 1769. Ces pages sont illustrées de nombreuses reproductions des tableaux de Jean Hubert conservés au Musée de l'Ermitage.

2. Lettres adressées à Voltaire, lettres de Voltaire à Vernet. Établissement du texte, notes critiques, traduction en russe. Les lettres sont tirées des manuscrits de la Bibliothèque de Voltaire.

3. Une première partie de l'article contient les questions posées par Voltaire et les réponses reçues par lui de Russie. La deuxième partie rassemble des lettres de Chouvalov à Voltaire.

LA GRAMMAIRE RUSSE DE DIDEROT

L'existence de ce manuel ayant appartenu à Diderot a été, pour la première fois, signalée par M. J. Porcher [1]. C'est le numéro 6 de la liste des livres vendus par Diderot à la Bibliothèque du Roi en 1775. Son titre exact est : *Elemens de la langue russe ou methode courte et facile pour apprendre cette langue conformement à l'usage*, Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, 1768, in-8°, XII-368 p. La préface est signée de Charpentier. L'ouvrage est une adaptation de la *Grammaire russe* de Lomonossov. M. Porcher indiquait à la suite du titre : « Notes marginales au crayon et à l'encre, principalement à la fin du livre, où se trouvent des modèles de conversation. » Ce manuel est encore indiqué par M. V. I. Tchoutchmariev dans les deux articles de la revue soviétique *Voprosy Philosophii* qui ont récemment rappelé l'existence à Paris de cette collection de livres, et qui ont révélé l'existence de traductions du russe en français de la main même de Diderot.

M. Tchoutchmariev n'a pas pu consulter l'ouvrage [2].

A la Bibliothèque Nationale, la cote exacte de ce volume était X. 16435. Sous la même couverture sont reliés la *Grammaire* de Charpentier et plusieurs textes groupés sous le numéro 19 de l'inventaire de M. Porcher. Sur mon intervention, la *Grammaire* de Charpentier, et tous les livres russes de Diderot portant des annotations ou des marques manuscrites viennent de passer à la Réserve de la Bibliothèque Nationale, où ils vont faire l'objet d'un nouveau classement.

Le livre porte moins des « notes » que des marques, à l'encre ou au crayon. Certaines de ces marques sont involontaires (taches d'encre), mais sont cependant révélatrices d'un long usage. D'autres sont volontaires (traits de crayon ou de plume soulignant des mots ou des expressions, barres de séparation entre des syllables, accents ; une fois même Diderot corrige la transcription phonétique d'un mot [3]). Enfin, un certain nombre de pages ont été cornées, séparément ou ensemble, souvent à plusieurs reprises (on distingue jusqu'à trois traits de pliure) soit en haut, soit en bas. Dans certains cas, on peut se demander si la page a été cornée accidentellement, mais le plus souvent, et notamment lorsqu'on trouve au même endroit plusieurs traces de pliure, il n'est pas douteux que la page a été cornée délibérément.

La préface. — Deux phrases de la préface ont attiré l'attention de Diderot. Dans l'une, il souligne au crayon un mot : « Le premier pas à faire entre deux hommes qui parlent une langue différente, et qui

1. *Les Livres russes de Diderot à Paris* [en russe], izd. Obchestva Druzei Russkoi Knigi, Paris, 1932.
2. Cf. *Voprosy Philosophii*, n° 4, 1953, p. 197, n. 2.
3. On trouve des traces du crayon de Diderot jusque sur la page de titre. Il a ponctué de virgules le titre de l'ouvrage, la citation latine qui l'accompagne, et jusqu'à la date de l'édition.

veulent se communiquer leurs idées, est de convenir ensemble d'un signe commun, par le moyen duquel ces *idées* puissent se donner et se recevoir. » Plus loin, Charpentier, parlant de la langue française en Russie, indique qu' « elle y fait partie de l'éducation », mais qu'un précepteur français en Russie doit savoir le russe. Ici Diderot entoure de petits traits de crayon le mot « éducation ».

Alphabet, prononciation, syllabes (Ch. I, II, III).

Diderot s'est intéressé d'une façon toute particulière à la prononciation des mots russes, et à ce qu'il y a de plus « mouvant » pour un français, dans la prononciation de certaines lettres. Ce fait illustre assez bien l'idée que soulignait Charpentier dans sa préface, et que Diderot faisait sienne : une langue est un vivant instrument d'échange. Diderot n'apprenait pas le russe pour en faire un usage purement livresque, mais aussi pour le parler et pour le comprendre.

Déclinaison des noms et des adjectifs (Ch. IV et V).

Diderot a étudié attentivement, et à loisir, les déclinaisons russes. Soucieux, ici encore, de saisir les mots russes dans leur réalité vivante, il a mis un soin particulier à les accentuer lorsque Charpentier avait omis de le faire. Il avait bien compris ce que souligne, par exemple, M. A. Mazon dans sa *Grammaire de la langue russe*[1] : « Chaque mot a son accent propre et, pour ainsi dire, personnel... L'accent contribue... à déterminer l'aspect auditif du mot... La notation [de l'accent] est indispensable à l'étude de la langue. Pour qui poursuit cette étude, un mot russe ne doit jamais être enregistré qu'accompagné de son accent. »

Dans ce travail qu'il a mené à bien presque sans erreur, Diderot a sans aucun doute été aidé par un précepteur, lui indiquant dans chaque cas la prononciation exacte. Ceci confirme l'hypothèse de M. Tchoutchmariev[2], selon laquelle les frères Narychkyne auraient mis une personne compétente à la disposition de Diderot pour son étude du russe.

Verbes (Ch. X et XI).

Les pages cornées sont très nombreuses, et il semble que Diderot soit revenu plusieurs fois sur ce chapitre. Le verbe formant la partie la plus originale et la plus difficile de la morphologie russe, il tient légitimement la place la plus importante dans l'ouvrage de Charpentier, et il est normal que Diderot ait étudié avec une particulière attention ces pages-là.

On s'aperçoit que dans ce chapitre touffu Diderot s'est attaché à l'essentiel, et notamment aux verbes présentant des formes dites « irrégulières ». On note aussi qu'il s'est intéressé occasionnellement à l'histoire de la langue, par exemple, à propos des formes slavonnes.

Syntaxe (Ch. XVIII).

C'est la partie de la grammaire qui présente le moins de difficulté

1. Paris, Institut d'études slaves, 3e édition, 1949, p. 7.
2. *Voprosy Philosophi* 1953, nº 4, p. 197, n. 2.

pour un français, surtout lorsqu'il est rompu comme l'était Diderot au latin et au grec. Aussi Diderot est-il allé très vite.

Exercices [1], *conversation*, *proverbes*.

La traduction juxtalinéaire de Quinte Curce ne semble pas avoir intéressé Diderot.

Dans les exemples de conversation, il n'a noté que ce qui pouvait présenter pour lui un intérêt pratique immédiat, d'un trait de plume en marge de la phrase à retenir. Voici ces phrases : « Avec le plus grand plaisir. » « Ne pourriés vous pas me dire où demeure Monsieur N... ? — Il ne demeure pas loin d'ici ; c'est tout près. » « Fort bien Madame. » « Adieu Monsieur. » « Bonjour, mon ami, votre maître est-il à la maison ? — Oui, Monsieur. — Dites-lui que je suis ici. » S'égarer et avoir à demander sa route, dire quelques mots au portier d'un hôtel, c'étaient bien là les seules occasions de parler le russe qu'avait à Pétersbourg un français reçu dans la « bonne » société. Il n'est pas invraisemblable que Diderot ait appris les quelques phrases indiquées par lui dans son livre. Les autres phrases ne présentaient en tout cas aucun intérêt. Une seule page est cornée (317-318) : il y a à cet endroit un modèle de conversation entre un aristocrate et son hôte avant un dîner.

Enfin trois proverbes sont indiqués d'un ou de deux traits de plume : « Le pain est cher quand l'argent manque. » « L'été recueille, l'hiver le mange. » « On ne joue pas avec ce qui fait mourir. ».

J. Proust.

1. Charpentier donne ici des fragments étendus d'une traduction russe de Quinte Curce. Il en donne une traduction française juxtalinéaire, et, en regard, présente la traduction de Quinte Curce qu'avait faite Vaugelas.

LA GENÈSE D' « ADOLPHE »

Le problème de la genèse d'*Adolphe* est à la fois inévitable et difficile. Nous savons depuis longtemps que l'œuvre est passée par des états successifs, fort différents apparemment de celui que nous connaissons ; mais nous n'avons sur ces états que des lumières faibles et indirectes. Aucun brouillon ne nous est parvenu ; le texte manuscrit de 1810 et les textes imprimés à partir de 1816 ne présentent, les uns par rapport aux autres, que des variantes de peu d'importance [1]. Mais divers témoignages irrécusables nous obligent à attribuer à ce texte définitif une préhistoire complexe. D'autre part, nos renseignements sur les liaisons de l'auteur et sur les diverses influences féminines qu'il a subies nous amènent nécessairement à nous interroger sur la signification autobiographique du roman, et compliquent d'un problème de clefs et d'histoire sentimentale le problème de la genèse d'*Adolphe*. En somme, nous en savons trop pour nous dispenser d'être curieux, pas assez pour que notre curiosité puisse être tout à fait satisfaite. Les textes récemment édités de Benjamin Constant, à savoir *Cécile* et les *Journaux intimes* dans leur teneur intégrale [2], apportent cependant des lumières nouvelles. Les *Journaux* nous donnent quelques indications précises sur l'élaboration première

1. On s'en rendra aisément compte en consultant l'édition critique de Gustave Rudler (Manchester, Imprimerie de l'Université, 1919), qui donne toutes les variantes connues. Le texte du manuscrit (non autographe) de 1810 (voir éd. Rudler, p. LXIX) a été préféré et reproduit par M. Baldensperger dans son édition d'*Adolphe* (Paris, Droz, 1946). L'édition Rudler adopte comme base le texte de l'édition originale de Londres (1816) ; l'édition Mistler (*Journal intime*, précédé du *Cahier rouge* et d'*Adolphe*, Monaco, 1945) reproduit le texte de la 3e édition, Paris, 1824. Cependant, il existe (Mistler, Introd., p. XXV) un autre manuscrit d'*Adolphe*, en grande partie autographe celui-là, que le baron de Constant-Rebecque a déposé à la bibliothèque de Genève, mais qui n'est pas accessible au public ; un seul feuillet en a été reproduit en fac-similé pour une exposition (voir les variantes, peu importantes, de cette page dans Mistler, p. 140); nous ne savons, ni si ce manuscrit est daté, ni si son texte est sérieusement différent des autres.

2. *Cécile*, édition Alfred Roulin, Paris, Gallimard, 1951 ; — *Journaux intimes*, édition intégrale des manuscrits autographes, par les soins d'Alfred Roulin et Charles Roth, Paris, Gallimard, 1952.

d'*Adolphe*, que l'édition de 1887 [1] avait arbitrairement sacrifiées. Les mêmes *Journaux*, en renouvelant notre connaissance de la vie de Benjamin Constant dans la période où il a conçu son roman, nous permettent de mieux apprécier la relation d'*Adolphe* à la réalité. On peut en dire autant de *Cécile*, narration non déguisée des embarras sentimentaux de l'auteur pendant les mêmes années. En outre, *Cécile* se présente à nous comme une œuvre sœur d'*Adolphe* par le contenu, comme un second *Adolphe*, dont la pensée a pu être mêlée à la genèse du premier. Toutes ces données imprévues obligent aujourd'hui à revoir l'ensemble de la question d'*Adolphe*, sinon pour la résoudre avec certitude, du moins pour la mettre à jour.

Le premier « Adolphe ».

Dans l'ancienne édition du *Journal*, la première mention d'*Adolphe* est faite dans les termes suivants : « Je vais commencer un roman qui sera mon histoire. [2] » Cette phrase, qui établissait sans ambiguïté la valeur autobiographique du roman, a été tournée en tous sens par les critiques. Les uns font observer que Benjamin Constant ne peut guère appeler « mon histoire » que le récit de sa longue liaison avec Mme de Staël, et tirent argument de cette expression en faveur de l'identification staëlienne d'Ellénore ; ceux qui croient qu'*Adolphe* raconte la liaison de Benjamin Constant avec Anna Lindsay préfèrent interpréter « mon histoire » dans un sens général : Benjamin Constant se dispose à retracer les lois de sa vie passionnelle en même temps qu'un épisode particulier [3]. Le texte authentique rend également impossibles les deux interprétations ; le Journal dit : « Écrit à Charlotte. Commencé un roman qui sera notre histoire. » Ce texte est du 30 octobre 1806. Il se rattache à tout un ensemble sentimental, que l'ancienne édition du Journal a presque complètement éliminé, et qui tient une place importante dans le texte des manuscrits autographes. Il s'agit des relations de Benjamin Constant avec Charlotte de Hardenberg, qu'il avait connue et aimée à Brunswick, en 1793-1794, perdue de vue dix ans et retrouvée à Paris en décembre 1804, à l'époque du voyage de Mme de Staël en Italie. Au printemps de 1805, il avait convenu avec Charlotte de l'épouser quand elle se serait libérée de son mari ; mais ils s'étaient séparés à nouveau vers le milieu de 1805 et ne s'étaient revus qu'en octobre 1806 : Benjamin Constant était

1. Cette édition, due à Adrien de Constant, avait paru par les soins de sa fille dans *La Revue Internationale* de Florence (janvier-mars 1887) ; Dora Mélégari l'avait publiée ensuite en volume, Paris, 1895. Sur l'infidélité de cette édition, qu'il conviendra désormais d'oublier, voir notre compte rendu de l'édition Roulin dans *Critique*, n° 67, décembre 1952.

2. P. 244 de l'édition Mistler, qui suit pour toute cette partie l'édition ancienne.

3. Voir notamment André Monglond, appendice aux *Clés d'Adolphe*, dans *Vies préromantiques*, Paris, 1925, p. 282.

alors à Rouen, puis à Acosta avec Mme de Staël, dont il s'efforçait d'arranger les affaires en venant à Paris. Le 19 octobre, Charlotte était enfin devenue sa maîtresse. Les jours qui suivent, son Journal témoigne d'un entraînement croissant vers Charlotte, qu'il souhaite épouser. La première idée d'*Adolphe* est née de cette exaltation ; le livre devait être l'histoire de cet amour commencé jadis, repris après un si long oubli, plusieurs fois traversé, toujours retenu, heureux enfin. Le texte du 30 octobre ne permet plus aucun doute : le roman que Benjamin Constant écrit est le récit de ses amours avec Charlotte de Hardenberg, qui à cette époque précise l'occupe plus que toute autre femme. Ces amours nous étaient connues [1], mais nous ignorions qu'elles fussent pour quelque chose dans la naissance d'*Adolphe*. L'ancienne édition du *Journal*, bouleversant tout, rejetait après la rédaction du roman quelques maigres allusions aux amours avec Charlotte [2]. L'édition actuelle rétablit les choses et clôt la discussion.

Du fait, désormais acquis, que Charlotte fut, à l'origine, l'héroïne du roman, on ne peut tirer pourtant aucune conclusion touchant la signification de l'*Adolphe* actuel. Il faut suivre, dans le Journal même, l'histoire de la rédaction du roman. Le 31 octobre, Benjamin Constant note : « Avancé beaucoup ce roman qui me retrace de doux souvenirs. » Le 1er novembre : « Travaillé toujours à ce roman. Je n'aurai pas de peine à y peindre un ange. » Le 2 novembre : « Avancé beaucoup mon roman. L'idée de Charlotte me rend ce travail bien doux. » Le 5 : « Continué le roman qui me permet de m'occuper d'elle. » Jusque là, Charlotte et le roman ne font qu'un. Mais le 10 novembre, il y a du nouveau : « Avancé mon épisode d'Ellénore. » Cet épisode est donc déjà en train depuis les jours précédents, et il a déjà supplanté le roman proprement dit : « Je doute fort, ajoute-t-il, en effet, que j'aie assez de persistance pour finir le roman. » [3] Le 13, l'idée s'est fait jour, que d'ailleurs il ne veut pas retenir, de publier l'épisode à part : « Avancé beaucoup dans mon épisode. Il y a quelques raisons pour ne pas la publier isolée du roman. » Le 14, il écrit : « Mon épisode presque finie. » Il continue cependant à y travailler jusqu'à la fin de décembre : car il semble bien que le « roman » dont il parle à nouveau à partir du 15 novembre ne soit plus autre chose que cet épisode. Ainsi nous lisons, au 21 décembre : « Travaillé encore à mon roman. Quand j'en aurai fait encore les deux chapitres qui rejoignent l'histoire et la mort

1. Pour la période de 1793-1794, par les lettres de B. C. à Mme de Charrière (utilisées notamment par G. Rudler dans sa *Jeunesse de B. C.*) ; pour l'ensemble, par les lettres de Charlotte (éditées en partie dans la *Revue des Deux Mondes* de mai-juin 1934 par la baronne de Constant-Rebecque, utilisées plus abondamment par Dorette Berthoud, *La seconde Mme B. C.*, Lausanne, 1943 ; ces lettres vont jusqu'au mariage de Charlotte avec B. C. et au delà ; il n'y a pas d'édition complète.

2. L'ensemble était placé arbitrairement, par Mme Mélégari, sous la date de 1807. Mais on savait par une lettre de Mme de Staël à Bonstetten, du 15 novembre 1806 (voir plus loin), qu'*Adolphe* avait été commencé plus tôt.

3. Indication analogue le 12 novembre.

d'Ellénore, je le laisserai là. »[1] Le 28 décembre, il est question d'Ellénore dans la critique qu'il fait de son roman, à propos d'une lecture à M. de Boufflers ; de même, les 24 février et 28 mai 1807, le roman qu'il lit à Mme de Coigny et à Fauriel, et dont le héros produit mauvaise impression, est très vraisemblablement l'*Adolphe* que nous connaissons. Ce que le Journal nous apprend, c'est que cet *Adolphe* a d'abord été « l'épisode d'Ellénore » au sein d'un récit plus vaste, d'un roman des amours de Benjamin et Charlotte. Puis il est devenu lui-même le roman, et le reste a été abandonné [2].

Le manuscrit du Journal dissipe la légende d'*Adolphe* écrit en deux semaines. La fameuse phrase de l'ancienne édition : « Fini mon roman en quinze jours [3] » est apocryphe. L'éditeur a sans doute calculé qu'il y avait quinze jours entre le 30 octobre, date du début de la rédaction, et le 14 novembre, où l'épisode est « presque finie », — sans prendre garde que le travail avait continué après cette date, ni surtout que, dans les quinze jours en question, Benjamin Constant avait commencé par écrire toute autre chose que notre *Adolphe*. Sous quelle influence a-t-il changé de projet ? La lecture attentive du Journal de fin octobre et de novembre 1806 nous le fait entrevoir. Les journées qui précèdent et suivent, dans le Journal, le début de la rédaction, sont des journées de pur enthousiasme amoureux, où Benjamin revit avec exaltation le projet, plusieurs fois formé jadis, et l'année précédente, d'épouser Charlotte. Le 25 octobre : « 12. 12. 12 [4]. C'est mon seul vœu, mon unique espoir. » Le 28 : « 12 coûte que coûte. Ce n'est plus une question, c'est un devoir sacré. » Aussi le roman que Benjamin entreprend d'écrire alors est-il le roman de Charlotte, le roman de la félicité retrouvée. Mais cette ferveur ne s'est pas maintenue longtemps. Elle supposait l'oubli de la réalité, c'est-à-dire de Mme de Staël. Le 7 novembre, Mme de Staël rentra en scène. Le Journal, à cette date, nous raconte un épisode violent, que confirme *Cécile* [5] : Benjamin fut surpris écrivant à Charlotte, brûla la lettre pour ne pas la laisser lire, avoua tout, dut subir une « terrible journée », en sortit brisé, et déjà incertain dans ses vœux : « O mon Dieu, écrit-il le jour même, donne-moi Charlotte ou la force de m'enfuir et de vivre seul. » Les jours suivants, il s'avoue influencé par Mme de Staël. Le 8 : « Je ne fais pour personne ce que je devrais. Journée gênée. Conversations pénibles. Je sais bien les inconvénients ostensibles du parti que je

1. Voir également, au 31 novembre : « Travaillé à mon roman. La maladie est amenée trop brusquement. » Il s'agit bien, sous le nom de roman, de l'histoire d'Ellénore.

2. M. Alf. Roulin, dans sa récente édition d'*Adolphe*, Le Club français du Livre, 1952, souligne bien, d'après les *Journaux*, le glissement de Charlotte à Ellénore dans la rédaction du roman (voir notamment Introduction, p. 19-21).

3. Édition Mistler, p. 244.

4. Cette partie du Journal est chiffrée. 12 indique, selon la clef donnée par B. C. lui-même (p. 246-247 des *Journaux*), l'amour pour Mme Dutertre (Charlotte), mais il l'emploie le plus souvent pour désigner le mariage avec elle.

5. Pages 101-102.

prends... » Mme de Staël invoquait contre Charlotte le scandale que produirait un mariage avec une femme deux fois divorcée. Le 9, Benjamin Constant écrit : « Conversations toujours tristes. J'ai presque été ébranlé » ; et le 11 : « Le fantôme de l'opinion se réveille quelquefois en moi. Au fond, je me jette dans une situation pour sortir d'une autre. » Il est tout à fait significatif que ce soit au cours de ces journées décisives que le roman ait pris une direction nouvelle. La scène du 7 marque le tournant. Le 5, nous l'avons vu, Benjamin n'écrivait encore que pour avoir le bonheur de s'occuper de Charlotte ; le 10, l'épisode d'Ellénore est en train. Les dates sont éloquentes : cette intense semaine a rétabli dans sa perspective véritable la vie de Benjamin Constant, rendant à Mme de Staël sa place, ouvrant une délibération pénible. Tout se passe comme si ce retour à la réalité avait condamné le projet de roman primitif, et bouleversé l'œuvre commencée.

Il est probable que Benjamin Constant, se proposant de raconter ses amours avec Charlotte, a songé dès le début à consacrer un épisode à sa liaison avec Mme de Staël, qui avait succédé à ces amours en 1794 et qui les contrariait encore en 1806. Mais quand il en vint à écrire cet épisode, l'ensemble du projet chancelait déjà. Son cœur allant plus vite que sa rédaction, il avait cessé, en quelques jours, de croire absolument à la vertu de son amour de jeunesse ressuscité. Ébranlé dans ses résolutions [1], voyant, comme il le dit lui-même, tout son avenir dans les ténèbres [2], il renonça au roman de Charlotte, c'est-à-dire au roman du bonheur, pour se concentrer sur un roman du malheur, dont Mme de Staël était l'héroïne. Cependant, Charlotte ne put disparaître aisément de son projet. La rivalité des deux femmes a failli avoir place, comme il était naturel, dans l'histoire d'Ellénore. C'est ce qui ressort des réflexions qu'inspire à Benjamin Constant, le 28 décembre 1806, la lecture de son roman à M. de Boufflers : « Cette lecture m'a prouvé que je ne pouvais rien faire de cet ouvrage en y mêlant un autre épisode de femme. Ellénore cesserait d'intéresser, et si le héros contractait des devoirs envers une autre et ne les remplissait pas, sa faiblesse deviendrait odieuse. » Benjamin Constant a donc bien pensé à faire figurer dans *Adolphe* une rivale d'Ellénore. Et la façon dont il représente ici la situation de cette rivale est très révélatrice : « Si le héros contractait des devoirs envers une autre et ne les remplissait pas. » Il y a loin de cette femme frustrée à la Charlotte en l'honneur de qui, deux mois plus tôt, Benjamin Constant avait commencé son roman. C'est qu'entre temps la situation avait changé ; le mariage promis était devenu incertain. Mais, dès lors, Charlotte ne pouvant apparaître, elle aussi, que comme une femme trahie, Benjamin Constant pensa que, dans cet ordre d'idées, c'était assez

1. Voir notamment *Journaux*, 30 novembre, 5 décembre, 18 décembre 1806, 6 janvier 1807. Dans l'ensemble, il maintient son projet d'épouser Charlotte, mais l'accent n'est plus le même.

2. *Journaux*, 28 décembre 1806.

d'Ellénore, et que son héros, parjure à une seule femme, était déjà suffisamment mal jugé : de là l'exclusion de Charlotte. Notre *Adolphe* est né de l'échec du projet primitif, sous la pression d'une situation réelle ; mais il n'a pas osé reproduire cette situation tout entière. Les réflexions du Journal sur la lecture à Boufflers tracent, de façon définitive, les limites du nouveau roman.

Il y a donc, dans ce qu'on appelle le premier *Adolphe*, deux moments successifs : celui où Charlotte joue le rôle principal dans un récit finalement heureux, et celui où elle aurait figuré en second dans une histoire affligeante. Une autre indication sur ce deuxième projet, qui ne fut, semble-t-il, qu'une velléité, nous est fournie par une note que M. Rudler a retrouvée jadis dans les archives d'Estournelles de Constant. Dans cette note, fort elliptique, on voit esquissée l'idée d'un manège d'Adolphe entre Ellénore et une coquette : « Amour d'Adolphe. Il lui persuade que le sacrifice d'Ellénore lui sera utile. Maladie d'Ellénore. La coquette rompt avec lui. Mort d'Ellénore. Lettre de la coquette pour renouer. Réponse injurieuse d'Adolphe. » Le texte n'est pas trop clair ; voici comme on peut l'entendre : Adolphe tombe amoureux d'une autre femme, et cet amour lui persuade qu'il est de l'intérêt d'Ellénore elle-même qu'il la sacrifie ; survient la maladie d'Ellénore, et il se voit obligé de la ménager ; la coquette rompt alors avec lui ; Ellénore morte, elle essaie de renouer, mais Adolphe dégoûté la repousse [1]. Le caractère de la coquette ne convient guère à Charlotte. C'est qu'il ne s'agit plus d'elle, à proprement parler, ni d'aucune autre femme réelle [2] : cette variante a sans doute pour objet de rendre supportable la situation que le Journal jugeait impossible ; pour qu'Adolphe puisse, sans être odieux, s'engager avec une autre femme et ne pas tenir cet engagement, il faut que cette femme se soit rendue odieuse elle-même : le caractère et la conduite d'une coquette réalisent cette condition. Cette esquisse fugitive est restée sans lendemain : pour résoudre une difficulté de convenance morale, elle altérait la vérité jusqu'à l'absurde.

Sur la place à faire à Charlotte de Hardenberg dans la genèse d'*Adolphe*, on ne pouvait avoir jusqu'ici que de vagues soupçons. M. Rudler voyait bien que la seconde héroïne à laquelle Benjamin Constant songeait pouvait être Charlotte. Dans son édition critique, il s'en remet à une future édition, enfin correcte, du Journal, pour savoir « si Charlotte influa sur ce premier *Adolphe* directement par sa présence, ou de plus loin par son souvenir » [3]. Les engagements pris par Adolphe envers une autre qu'Ellénore, et non tenus, faisaient

1. Le texte de la note est dans l'édition Rudler, p. XVII ; ce que nous citons est suivi d'un court alinéa, fort obscur, qui est sans doute le résumé de la « lettre injurieuse » d'Adolphe à la coquette.

2. M. Rudler, p. XVIII de son édition, songe assez arbitrairement à Mme Récamier ; dans son livre sur *Adolphe de B. Constant*, Collection des Grands événements littéraires, Paris, 1935, chap. X, il renonce à toute identification.

3. Édition critique, p. XVIII.

penser évidemment à Charlotte. Mais on était embarrassé par les dates : Benjamin Constant n'a épousé Charlotte de Hardenberg qu'en 1808 ; on ne croyait pas qu'il se fût engagé envers elle avant cette date ; il fallait lui attribuer une lucidité anticipée, un « instinct sûr de l'avenir, fondé sur la connaissance profonde de son caractère et la méditation prolongée des possibles » [1]. Nous savons aujourd'hui que, dès 1805, il y eut entre Benjamin Constant et Charlotte un projet de mariage [2] ; en automne 1806, ce projet est longuement repris, et conduit à diverses négociations avec le mari de Charlotte, M. Dutertre [3]. Tout ceci est confirmé par *Cécile* [4]. On était jadis induit en erreur par le silence à peu près complet de la première édition du Journal sur Charlotte en 1804, 1805 et 1806. L'édition actuelle apporte toute la clarté souhaitée : ce que Benjamin Constant nous dit de sa seconde héroïne convient parfaitement à Charlotte. Aussi bien, nous savons que Charlotte a été la première héroïne du roman, et que l'histoire d'*Adolphe* doit se faire à partir d'elle.

En somme, un grand roman des amours de Benjamin Constant avec Charlotte de Hardenberg a été rapidement supplanté par un épisode, inspiré par la liaison avec Mme de Staël, qui a seul survécu, et qui est notre *Adolphe*. Mais qu'est devenu ce roman de Charlotte, dont nous sommes certains par le Journal qu'il a été au moins commencé ? Ces brouillons se retrouveront-ils jamais ? L'histoire des manuscrits de Benjamin Constant a été si accidentée jusqu'ici, et les dépôts qui les contiennent si fertiles en surprises, qu'on n'ose pas désespérer.

Le premier « Adolphe » et « Cécile ».

Voici autre chose : ce que nous entrevoyons du premier *Adolphe* et ce que les contemporains nous disent de *Cécile* coïncide parfois curieusement. On rapporte d'ordinaire au premier *Adolphe* le témoignage suivant de Rosalie de Constant : « D'après ce qu'il m'avait dit de son roman, je croyais que c'était un homme aimé de deux femmes dont les caractères se faisaient opposition, tourmenté par l'une, les aimant toutes deux et se jetant du côté de la moins violente [5] ». Il faut bien préciser que ce texte ne peut faire allusion au même projet que les lignes du Journal sur la lecture à Boufflers ou la note des archives d'Estournelles de Constant. Il s'agit ici, non d'un

1. Rudler, édition critique, p. xxii ; observation analogue dans Rudler, *Adolphe de B. C.*, p. 32, n. 2, bien que la publication des lettres de Charlotte eût déjà éclairci la suite des faits.
2. *Journaux*, 4 mai 1805 et jours suivants ; jusque-là, B. est indécis, semble-t-il.
3. *Journaux*, notamment 17 novembre 1806.
4. Pages 90 et 103.
5. Lettre du 10 mai 1816 à son frère Charles, citée par Rudler, édition critique d'*Adolphe*, p. xvi.

roman tragique à deux héroïnes, mais d'une œuvre dont le héros, hésitant entre deux femmes, trouve le bonheur avec l'une d'elles, sans qu'il soit question de la mort de l'autre. Ce schéma est celui du tout premier *Adolphe*, avec la douce Charlotte au premier plan, Ellénore-Staël comme personnage épisodique, et le bonheur comme dénouement. Le témoignage de Sismondi va dans le même sens : « On m'avait dit que Benjamin Constant avait peint dans sa nouvelle la manière dont deux femmes se disputaient son cœur, et j'avais vu quelque chose de cette dispute entre sa femme actuelle et Mme de Staël [1] ». Ces deux textes de 1816 font état d'informations sans aucun doute très antérieures à cette date, mais qu'il est impossible de faire remonter jusqu'en 1806, c'est-à-dire jusqu'au temps du premier *Adolphe*. Benjamin Constant n'a pas pu parler d'*Adolphe* à sa cousine Rosalie avant l'été de 1807, époque de son premier séjour en Suisse après la composition du roman. Quant à Sismondi, la tradition qu'il rapporte, et qui lui vient très probablement d'une source suisse, ne saurait remonter non plus au delà de cette date ; d'ailleurs, il n'a pu être témoin de la situation de Benjamin Constant entre Charlotte de Hardenberg et Mme de Staël avant le moment où cette situation a été connue, c'est-à-dire avant ce même été 1807 [2], et bien plutôt en 1808 ou 1809. Or, en 1807, nous l'avons vu, Benjamin Constant a déjà abandonné son projet de roman heureux. Si les témoignages de Rosalie et de Sismondi sont dignes de foi, il faut qu'il ait repris ce projet après avoir écrit l'épisode d'Ellénore, c'est-à-dire notre *Adolphe*, plusieurs fois lu en public à la fin de 1806 et dans la première moitié de 1807, ainsi que l'attestent les *Journaux*. Rosalie de Constant et Sismondi nous parlent donc très probablement, non pas du roman primitif, mais d'un nouvel *Adolphe*.

Or, c'est bien un nouvel *Adolphe* qu'invoquent également les témoignages relatifs à *Cécile*. Plus exactement, *Cécile* y apparaît comme un achèvement heureux de l'*Adolphe* que nous connaissons. J.-P. Pagès écrit, en 1835, dans une notice remarquable sur Benjamin Constant, qu'il avait bien connu sous la Restauration : « La douce et longue paix qu'il dut à son mariage avec Mme de Hardenberg lui inspira le roman de *Cécile*, épisode d'*Adolphe*, qui le terminait, comme le calme après l'orage, et qu'il en sépara cependant, en cédant à regret aux conseils de Lady Holland, pour ne pas diviser l'intérêt [3] ». Un propos de Mme Récamier, recueilli en 1834-1835 par Sainte-Beuve, va dans le même sens : « Benjamin Constant a laissé un roman qui fait suite à *Adolphe ;* mais cela devient de plus en plus clairement son histoire.

1. Texte partiel dans *Lettres inédites de Sismondi... à Mme la Ctesse d'Albani*, édition Saint-René Taillandier, Paris, 1863, lettre du 19 septembre 1816 ; texte complété d'après le manuscrit dans Rudler, édition critique, p. XVI.

2. Voir *Journaux*, 30 juillet 1807 et jours suivants.

3. *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, Paris, Belin-Mandar, t. XVI, 1835, article Constant de Rebecque.

L'héroïne du nouveau roman est Charlotte, sa femme [1] ». Comme Pagès est nommé ensuite (Mme Récamier le croit chargé de publier *Cécile*), on peut penser que le bruit recueilli par Mme Récamier venait de lui ou de son entourage. En tous cas, Coulmann, autre ami de Benjamin Constant dans la dernière partie de sa vie, a bien répété Pagès, en le délayant, quand il a écrit : « Dans *Cécile*, il s'était appliqué à représenter l'amour heureux et légitime, l'union et la paix dans le devoir, la considération publique entourant et encourageant la vertu privée, la confiance et sa douceur ; au lieu des discours passionnés d'une âme inquiète et agitée, il y avait peint une affection pure, et de fraîches et sereines impressions, le calme enfin succedant à la tempête. Sur les conseils de Lady Holland, il ne voulut pas diviser l'intérêt, en ajoutant cet épisode gracieux à ce sombre drame. On doit penser que *Cécile* lui fut inspirée par son mariage avec Mlle (*sic*) de Hardenberg [2]... » Cependant on n'a pas regardé d'assez près, semble-t-il, le témoignage de Coulmann. Si, dans les lignes que nous venons de citer, il démarque Pagès, c'est après avoir apporté, quelques pages plus haut, une contribution toute différente, qui est la sienne propre : là *Cécile* est donnée aussi pour un « dénouement nouveau et imprévu » d'*Adolphe*, mais *Adolphe* lui-même cesse d'être un « sombre drame » : « Elle ne meurt plus, cette importune Éléonore (*sic*). Elle est rappelée à la vie par la douleur et le dévouement qu'inspire à son amant un adieu sans retour. » Là-dessus, les amants renouent un peu, mais pour rompre ensuite paisiblement ; cette fois, dans le cœur de l'héroïne, « l'amour est étouffé par la satiété au lieu d'être alimenté par l'inquiétude. Si la séparation ne cause plus la mort d'Éléonore comme dans la première version, le héros ajoute à ses torts, dans la seconde, ceux de la tromperie et de la dissimulation, et la rupture rend aux deux amants une liberté qu'ils désiraient également » [3]. Coulmann publiait ces souvenirs en 1869, c'est-à-dire fort tard ; il y a mêlé d'étranges compositions, « réminiscences » approximatives du texte de cette *Cécile* perdue. Mais il y a, en général, sous son bavardage, une information sérieuse [4]. Retenons qu'il avait entendu parler d'un *Adolphe* où Ellénore ne mourait pas et où Adolphe se séparait d'elle à cause d'une autre femme. Cette femme, si nous en croyons Pagès, représentait Charlotte ; grâce à elle, le roman s'achevait heureusement. Ce schéma, fort proche, on le voit, de celui que nous retraçait Rosalie de Constant, et qui exclut l'idée d'une simple rallonge à l'*Adolphe* tragique, est l'histoire même de Benjamin, telle qu'il l'avait rêvée

1. Publié dans les *Lundis*, t. XI, p. 440. — Voir M. Levaillant, Notes sur « Cécile », *R. H. L. F.*, 1952, p. 81.

2. J.-J. Coulmann, *Réminiscences*, t. III, Paris, 1869, p. 81-82.

3. *Ibid.*, p. 77-79. M. Rudler semble commettre une confusion quand il parle du personnage de « Cécile-Ellénore » évoqué par Coulmann (p. 163 de l'édition critique) ; il ne s'agit ici que d'Ellénore ; Cécile est une autre femme, la complice de la tromperie et de la dissimulation qui lasse Ellénore.

4. Voir notamment *ibid.*, p. 80-81, ses indications sur les clés d'*Adolphe*.

en 1806, telle qu'il semble avoir projeté à nouveau de l'écrire après la rédaction de l'*Adolphe* douloureux qui nous est parvenu.

L'existence d'un tel projet une fois admise, il est bien difficile de le dater exactement, et de dire s'il a été plus qu'un projet. Nous avons vu que les souvenirs de Rosalie de Constant et de Sismondi ne pouvaient remonter au delà de l'été 1807. Mais ils peuvent se rapporter à une époque plus tardive. Sismondi, dans une autre lettre à Mme d'Albany, déclare qu'il entendait parler du roman de Benjamin Constant, « même plus de deux ans avant qu'il ait songé à l'imprimer » [1]. Faut-il en conclure que la version d'*Adolphe*, dont il avait conservé le souvenir, était encore à l'ordre du jour deux ans avant l'impression du roman, c'est-à-dire en 1814 ? En l'absence d'indices certains, l'histoire sentimentale de Benjamin Constant peut nous suggérer des probabilités. Notre *Adolphe* avait été, à la fin de 1806, le témoignage d'une défaite morale, une sorte de capitulation devant la fatalité. Dans la mesure où Benjamin Constant retrouvait l'espérance, il pouvait rêver de ramener son œuvre à ses données primitives. Dans toute la fin de 1807 et le début de 1808, l'orientation de sa vie est demeurée incertaine : au cours de la grande crise de décembre 1807, il fut tout près de rompre avec Charlotte [2] ; le 4 janvier 1808, il parle encore de Mme de Staël comme occupant le centre de sa vie [3]. Mais ses dispositions se renversèrent dans les mois suivants. En juin 1808, il épouse Charlotte, et dès lors c'en est fait du règne de Mme de Staël, quelque retard qu'il ait mis à se séparer d'elle effectivement. Sa correspondance, dans cette période et au cours des deux années suivantes, est pleine d'idées de bonheur liées à sa nouvelle femme [4]. C'est alors qu'il a pu songer à refaire *Adolphe* selon son dessein premier. Peut-être y pensait-il, le 11 août 1809, quand il appelait *Adolphe* « un ouvrage auquel je ne trouve pas que j'aie encore mis la dernière main » [5]. Mais ce projet de remaniement ne dura sans doute pas au delà de 1811 : à partir des derniers mois de cette année — le Journal en fait foi — le rêve de bonheur avec Charlotte a été fortement éprouvé par l'expérience. D'où la note, purement négative, du 8 janvier 1812 sur *Adolphe* : « Lu mon roman. Comme les impressions passent quand les situations changent. Je ne saurais plus l'écrire aujourd'hui. » Le dessein de refaire *Adolphe* semble désormais aussi loin de Benjamin qu'*Adolphe* lui-même. Pareil dessein n'a pu occuper son esprit qu'entre 1808 et 1811, limites extrêmes.

1. Recueil cité, lettre du 9 septembre 1816.
2. Voir *Cécile*, p. 137 et suiv., et les *Journaux*, décembre 1807.
3. Voir B. Constant, *Lettres à sa famille*, édition Menos, Paris, 1888, p. 235-236, à Rosalie ; la comparaison avec les lettres du 12 février et du 30 mai montre bien qu'il s'agit ici, à mots couverts, de Mme de Staël.
4. Voir notamment les lettres de 1809 et 1810 dans le recueil Menos.
5. Recueil Menos, p. 352, à sa tante Nassau ; l'ouvrage dont il parle ici est bien *Adolphe*, cela ressort de la comparaison avec la lettre du 4 juin 1811 à Rosalie, p. 435-436 du même recueil.

A-t-il reçu, au moins, un commencement d'exécution ? Le texte de notre *Adolphe*, en tous cas, ne semble pas avoir beaucoup changé depuis sa rédaction à la fin de 1806 : le Journal parle déjà à cette époque de la mort d'Ellénore, du caractère rebutant du héros. Au cours de ces mêmes mois, le roman a été lu et relu dans des cercles divers : nul ne nous dit avoir constaté une différence entre le texte entendu alors et celui de l'*Adolphe* imprimé. Le texte de la copie manuscrite de 1810, à peu près conforme à celui de l'édition, les nombreuses lectures faites de 1812 à 1816, le fait qu'aucun des auditeurs de ces lectures n'ait non plus marqué de surprise, à notre connaissance, lors de la publication du roman, tout confirme l'idée de la stabilité du texte de notre *Adolphe* entre la première rédaction et l'impression [1]. Le plus probable est que Benjamin Constant a pensé à un remaniement général de son ouvrage, mais qu'il n'y a pas donné suite. L'histoire d'*Adolphe* est obscurcie par ces interférences de la rédaction effective et des velléités. Autant que nous puissions en juger, l'*Adolphe* heureux a été ébauché tout au début ; cette ébauche, rejetée en faveur de l'*Adolphe* actuel et perdue jusqu'à nouvel ordre, n'a sans doute jamais été reprise, ni *Adolphe* refait, qu'en projet.

Reste *Cécile*, qui a bel et bien été écrite, et qu'on a fini par retrouver. Mais, quoi qu'en aient dit Pagès, Mme Récamier et Coulmann, il se trouve que ce n'est ni une suite d'*Adolphe*, ni, à quelque degré que ce soit, un remaniement de ce roman. C'est une pure narration autobiographique, sans autre déguisement que celui des noms, qui commence aux amours avec Charlotte à Brunswick en 1793, et déroule fidèlement l'histoire de Benjamin Constant entre elle et Mme de Staël. Ce récit est orienté avec ferveur vers Charlotte, et son épigraphe : « Italiam, Italiam », utilise symboliquement le cri des compagnons d'Énée entrevoyant le terme de leurs misères, comme Benjamin entrevoyait, dans l'union avec Charlotte après Mme de Staël, le port après la tempête (nous retrouvons ici la métaphore de Pagès). Benjamin Constant a dû écrire *Cécile* pendant la période, que nous avons déjà délimitée, de son renouveau d'amour pour Charlotte, entre 1808 et 1811. Outre cette probabilité psychologique, toute autre date, avant ou après, serait peu conciliable avec le silence du Journal sur *Cécile* ; de 1808 à 1811, on sait, jusqu'à nouvel ordre, que le Journal manque. M. Roulin, l'éditeur de *Cécile*, donne, en outre, une bonne raison, tirée du texte même, pour ne pas remonter au delà de 1809 [2].

1. M. Rudler, dans son édition critique (p. xx et suiv.), n'évoque qu'avec prudence l'hypothèse d'une élaboration postérieure à 1807 ; on est seulement obligé de pousser jusqu'aux premiers mois de 1808, à cause de certains détails qui semblent empruntés à des faits de décembre 1807 (v. plus loin). — Il est à noter que B. C. nous renseigne toujours sur son travail quand il a un ouvrage en train; il n'y manque, ni en 1807, ni à la reprise du Journal de 1811 à 1816 : or, nulle part il n'est question d'aucune modification ni retouche à *Adolphe* après décembre 1806.

2. Introduction, p. 18.

En somme, le temps de la composition de cette *Cécile* retrouvée et celui du projet de remaniement d'*Adolphe* coïncident. Que faut-il en conclure ? Pagès et Coulmann se sont sûrement trompés en confondant les deux choses. Le projet d'un nouvel *Adolphe* n'a-t-il existé que dans leur esprit ? Benjamin Constant leur a-t-il simplement dit que la *Cécile* qu'il avait écrite après *Adolphe* racontait plus complètement l'expérience sentimentale dont *Adolphe* ne montrait qu'un aspect, et en ont-ils conclu, confusément, qu'il s'agissait d'un *Adolphe* refait et complété, auquel Benjamin Constant n'a jamais songé ? C'est possible. Mais le témoignage de Rosalie de Constant, aussi indépendant du leur qu'on peut le souhaiter, accrédite l'hypothèse contraire. Benjamin Constant a dû entretenir sa cousine de son projet, en 1808, avant d'avoir écrit notre *Cécile* : aussi ne dit-elle rien de *Cécile*, ni Sismondi. Quand, après 1820, il a parlé de *Cécile* à Pagès et à Coulmann, il a dû évoquer à la fois le projet qu'il avait eu de refaire *Adolphe*, peut-être en l'intitulant *Cécile*, et l'ouvrage qu'il avait écrit ensuite sous ce titre. Ses confidents ont pu confondre d'autant plus aisément l'idée des deux œuvres, qu'elles avaient, au fond, le même sujet. Ce sont là des hypothèses. La discordance entre les témoignages sur *Cécile* et *Cécile* elle-même, telle qu'elle nous est parvenue, nous pose une énigme que nous ne pouvons résoudre de façon certaine [1]. Le Journal des années 1808 à 1811, s'il existe et si on le retrouve, pourrait seul nous donner des renseignements sûrs concernant le travail littéraire de Benjamin Constant pendant cette époque. Ce que nous entrevoyons, c'est que, entre 1808 et 1811, Benjamin a projeté de remanier *Adolphe*, y a renoncé, de crainte sans doute — et fort heureusement — de le gâter, enfin a réalisé son projet sous une forme nouvelle en écrivant *Cécile*.

Cette longue discussion, sur des indices aussi fuyants, pourrait sembler vaine. Mais l'histoire d'*Adolphe*, dans la mesure où nous pouvons la retracer, est pleine de sens. Elle nous montre comment Benjamin Constant a essayé, dans une période critique de sa vie, d'être le romancier de l'amour heureux, et comment il n'a pu l'être. De tant d'efforts et de projets si souvent traversés et repris, il ne nous est resté finalement que cet *Adolphe* tragique, ce monument d'infortune brièvement et définitivement surgi de son expérience, auquel il n'a plus touché. Sans doute, son dernier mot est dans *Cécile*, et *Cécile* est l'histoire d'une libération et d'un salut. Mais par une inquiétante fatalité, *Cécile* nous est parvenue inachevée : le récit s'arrête, dans le désaveu de soi et l'incertitude la plus aiguë, au moment où il recule devant le bonheur souhaité, réduit Charlotte au désespoir, et ne sait plus lui-même à quoi il aspire. Aux derniers mots de *Cécile*, l'Italie de l'épigraphe, le port tant désiré semble plus que jamais

1. Il est bien difficile, semble-t-il, d'accepter l'explication que suggère M. Roulin (*Cécile*, Introduction, p. 14-15) : il suppose que Benjamin Constant, parlant de *Cécile* à ses amis, ne se souvenait plus bien de ce qu'il avait écrit.

inaccessible. Comment expliquer cette interruption ? Benjamin Constant a très probablement rédigé *Cécile* en s'aidant de son Journal ; comme il avait interrompu le Journal au fort de la crise, à la fin de décembre 1807, on peut supposer qu'il a arrêté la rédaction de *Cécile* au même point où le Journal lui manquait [1]. Le Journal pourtant avait été repris le 12 avril 1808, si l'on en croit une note qui figure sous cette date dans les manuscrits, et Benjamin Constant avait rédigé une « narration confuse » de la période intermédiaire [2] : mais ni cette narration, ni le Journal, dont la reprise nous est annoncée, n'ont été retrouvés. Ont-ils été vraiment écrits ? Quoi qu'il en soit, le récit de *Cécile*, à si peu de distance des événements, pouvait être continué de mémoire. S'il ne l'a pas été, c'est sans doute par une naturelle paresse de Benjamin Constant à peindre l'arrivée au port ; l'inspiration lui a manqué, gênée peut-être par le doute, ou par l'expérience déjà de quelque dégoût. Tels que nous les avons, *Adolphe* parachevé et *Cécile* en suspens sont bien le symbole de sa vie.

L' « Adolphe » actuel ; les « trois dames ».

Nous avons considéré jusqu'ici l'épisode d'Ellénore, c'est-à-dire l'*Adolphe* actuel, comme étant l'histoire de Benjamin Constant et de Mme de Staël. Mais le rapport du récit romanesque à la réalité est, dans *Adolphe*, beaucoup plus complexe. La critique a reconnu depuis longtemps que l'expérience malheureuse de Benjamin Constant, en se cristallisant dans cette œuvre soudaine, s'était transposée, déguisée, condensée d'insolite manière. La force de résistance du texte d'*Adolphe* tient au travail profond qui l'a, d'emblée, placé à distance de la vie qu'il exprime, comme une formule plus intense que la vie même, et définitive. Sur la nature de ce travail, on sait que les critiques ne sont pas d'accord. A peu près tout ce qui pouvait être dit a été dit, dans des sens divers, sur ce qui a passé dans *Adolphe* des liaisons féminines de son auteur. Mais, là aussi, les textes récemment publiés apportent des clartés dont il faut désormais tenir compte.

Il semble plus difficile que jamais de contester qu'*Adolphe* met en scène la liaison et les démêlés de Benjamin Constant avec Mme de Staël. L'histoire même d'*Adolphe*, mieux connue par le Journal, apporte dans ce sens un argument nouveau : l' « épisode d'Ellénore » s'est mis en travers du roman de Charlotte, comme dans la réalité Mme de Staël mettait obstacle aux projets de bonheur de Benjamin Constant ; plus tard, il a pensé raconter comment *Adolphe* se délivrait

1. M. Levaillant, *loc. cit.*, partant du fait que le manuscrit de *Cécile* est une copie au net, observe que cette copie interrompue peut avoir été faite sur un brouillon complet, qui resterait à retrouver. S'il en était ainsi, l'arrêt, au même moment, de notre manuscrit et du Journal, devrait être tenu pour une pure coïncidence, ce qui rend l'hypothèse difficile.

2. *Journaux*, p. 246.

d'Ellénore, comme dans *Cécile* Charlotte doit le libérer de Mme de Malbée, c'est-à-dire de Mme de Staël. Ces rapprochements confirment, d'un biais inattendu, l'équivalence Ellénore-Staël, déjà si fortement imposée par la seule considération des caractères et des situations sentimentales. Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur ce qu'on a dit tant de fois. La vie commune d'Adolphe et d'Ellénore, l'interminable agonie d'une liaison pesante, les scènes atroces ; du côté du héros le sentiment de gâcher misérablement sa vie, le dégoût d'un amour épuisé, joint à l'horreur de faire souffrir, l'humiliation du joug féminin et l'effroi de rompre ; du côté de l'héroïne cette exigence importune, cette douleur qui gronde à l'idée de l'abandon : il faudrait être bien prévenu pour ne pas reconnaître en tout cela ce que nous savons des relations de Benjamin Constant avec Mme de Staël au temps même de la composition d'*Adolphe*. La réaction de Mme de Staël à la lecture du roman a prêté à mainte discussion. Sa lettre à Bonstetten, du 15 novembre 1806, où elle donne le roman de Benjamin Constant (c'est-à-dire l' « épisode d'Ellénore ») pour « le plus original et le plus touchant » qu'elle ait lu [1], semblait indiquer qu'elle ne s'était pas reconnue dans l'héroïne. Mais les premiers mots de la note du Journal sur la lecture à Boufflers semblaient suggérer le contraire : « On a très bien saisi le sens du roman. Il est vrai que ce n'est pas d'imagination que j'ai écrit. *Non ignara mali.* » Encore l'ancienne édition qui, par miracle, donnait à peu près fidèlement ce passage, omettait-elle, un peu plus loin, les mots suivants : « Scène inattendue causée par le roman [2]. » La sérénité de Mme de Staël n'a pas duré longtemps. Sans doute n'avait-elle eu connaissance, avant le 15 novembre [3], que d'une ébauche. On comprend, à la lumière de ce précédent, les appréhensions de Benjamin Constant en 1816, lors de la publication du roman, touchant les réactions possibles de Mme de Staël [4]. Dans l'ensemble, on peut dire que notre récent surcroît d'information ne fait que confirmer l'identification d'Ellénore avec Mme de Staël.

Il faut pourtant bien reconnaître que cette identification n'épuise pas le problème. Il se trouve qu'après la publication du texte authentique des *Journaux*, la part d'Anna Lindsay dans la conception du personnage d'Ellénore n'a pas à être diminuée, au contraire. Les ressemblances entre Ellénore et Mme Lindsay n'ont jamais été contestées. Le débat est né quand certains ont soutenu qu'Ellénore était d'abord Mme Lindsay, et n'ont cru trouver dans le roman qu'un écho indirect et diffus de la liaison avec Mme de Staël [5]. Il est hors de dis-

1. Citée dans Rudler, édition critique, p. XIII.
2. Le contexte montre, sans doute possible, qu'il s'agit d'une scène avec Mme de Staël ; B. C. était alors son hôte au château d'Acosta.
3. Cette première lecture est sans doute celle que le Journal mentionne à la date du 12 novembre 1806.
4. Lettres du 5 juin et du 17 août 1816 à Mme Récamier (p. 159 dans l'édition Louise Colet, Paris, 1863) ; *Journaux*, 17 juillet 1816.
5. On trouvera la bibliographie de la querelle entre « staëliens » et « lindsayens »

cussion que la biographie d'Ellénore coïncide, en plus d'un point important, avec celle d'Anna Lindsay, elle aussi femme entretenue, maîtresse d'un grand seigneur et mère de deux enfants illégitimes ; à cette évidente ressemblance de situation sociale sont attachées des ressemblances, non moins évidentes, de caractère : dans l'une comme dans l'autre, un mélange de liberté et de décence, une forte susceptibilité née d'une situation irrégulière, une fierté ombrageuse dans la soumission même, et le rêve d'un grand amour [1]. Mais ces correspondances ne peuvent effacer tout ce qui, dans Ellénore, évoque avec tant de force Mme de Staël. Irons-nous jusqu'à dire qu'elles sont superficielles, qu'elles composent un « masque » dont Benjamin Constant a recouvert, pour éviter le scandale, le portrait d'une femme illustre [2] ? On invoque, dans ce sens, deux arguments principaux : d'une part, la liaison de Benjamin Constant avec Anna Lindsay est, dit-on, un épisode trop ancien, trop oublié en 1806 ; d'autre part, cette liaison a eu trop peu d'importance dans sa vie, pour qu'une œuvre aussi intense, aussi chargée de douleur qu'*Adolphe* ait pu en sortir. Les textes déjà connus n'autorisaient guère cette double affirmation ; le texte authentique du Journal la contredit franchement.

Tout d'abord, la chronologie de cette liaison est aujourd'hui à reviser. La correspondance des deux amants, telle qu'elle a été publiée, nous montre une liaison commencée en novembre 1800, vite passionnée, et rompue l'été suivant, peut-être renouée en 1802, plus certainement en 1803 [3]. Après 1803, les lettres sont espacées et ne permettent aucune conjecture. Mais le Journal nous apprend clairement qu'en 1805, tandis que Mme de Staël voyageait en Italie, Benjamin Constant a revu plusieurs fois Mme Lindsay, s'est senti à nouveau attiré vers elle [4], et, finalement, l'a « tout à fait réobtenue » [5]. En mai et juin 1805, le chiffre 10 (qui, dans le code de Benjamin Constant, signifie « souvenirs doux et retours d'amour pour Mme Lindsay ») figure encore plusieurs fois dans le Journal. Le 20 juin, l'indication d'une « soirée avec Mme Lindsay » est suivie du chiffre 1 (« jouissance physique », selon le code). De juillet 1805 à juillet 1806, Benjamin Constant est loin de Paris, mais il a correspondu au début avec Mme Lindsay, et l'a revue à son retour, ainsi que l'atteste le Journal ; il est vrai qu'il ne dit plus rien d'elle désormais qui ne traduise sa mauvaise humeur

dans l'édition d'*Adolphe* publiée par M. F. Baldensperger, Paris, Droz, 1946, p. 115-118.

1. Pour ces ressemblances, comparez les lettres d'Anna Lindsay (*Correspondance de B. C. et d'Anna Lindsay*, publiée par la baronne Constant de Rebecque, Paris, 1933, notamment p. 60, p. 101) avec *Adolphe*, p. 12-14, 33, dans l'édition Rudler.

2. Voir Rudler, édition critique, p. xxix.

3. Voir notamment la lettre d'Anna Lindsay du 12 avril 1802, et celle de B. C. du 23 juin 1803.

4. *Journaux*, janvier et février 1805, *passim*.

5. *Ibid.*, 8 mars 1805.

et sa lassitude [1]. En somme, sa liaison avec elle s'est poursuivie assez tard, après même qu'il eut renoué sentimentalement avec Charlotte, en 1804-1805, et formé le projet de l'épouser ; il lui arrive même de comparer les deux femmes à l'avantage de la première [2]. On ne peut donc plus soutenir, comme l'a fait M. Rudler, que la pensée de Benjamin Constant est loin de Mme Lindsay quand il écrit *Adolphe* [3]. En octobre 1806, les souvenirs de cette liaison sont tout récents, et la présence d'Anna Lindsay toute proche.

Il est difficile d'admettre, d'autre part, que les relations de Benjamin Constant avec Anna Lindsay n'aient été pour lui qu'une passade insignifiante [4]. On en a trop vite jugé d'après les démêlés épistolaires des amants. Les lettres de Benjamin le montrent, c'est vrai, assez maître de lui : « Sans doute serais-je toujours heureux de céder à vous tant que je n'y serais pas forcé [5]. » Dès le début de leur liaison, sa maîtresse lui reprochait de lui avoir dit : « Je ne me laisse jamais entraîner [6]. » Mais il ne faut pas oublier qu'elle exigeait de lui un don entier, la rupture avec Mme de Staël, le mettant d'emblée sur la défensive. Il est de fait qu'il avait horreur de ce genre d'ultimatum ; Mme de Staël, elle-même, n'en exigeait pas tant. De sa résistance, Anna Lindsay conclut qu'il ne l'aime pas, et, au sens où elle voulait être aimée, elle a raison. Mais quand elle écrit : « Le cœur le plus froid se jouait du mien », qu'elle définit la conduite de son amant « une marche adroite, invariable » [7], est-on obligé de la croire ? C'est une femme mortellement offensée, qui ne voit dans son amant que le refus qu'il lui oppose, et le peint tout entier à partir de là. On a été sans doute un peu naïf de se fier à ce portrait [8]. Dans un caractère comme celui de Benjamin Constant, où l'entraînement passionnel est sans cesse combattu par l'instinct de conservation et d'autonomie, la vérité est plus difficile à saisir. Cette correspondance, où il dresse ses défenses, risque de nous induire en erreur. Et il est vain, quand on veut juger un homme tel que celui-là, d'exiger qu'il soit tout amour, ou rouerie pure, alors que justement il échappe à ce dilemme. Lui seul peut savoir combien il a été tenté de céder, combien il a souffert. Il n'y a pas d'autres indices pour juger du degré de sa passion, qu'il s'agisse d'Anna Lindsay ou d'une autre, de Mme de Staël même. On savait qu'il avait mis Mme Lindsay au nombre des femmes qu'il

1. Voir notamment *Journaux*, 5, 7 et 9 septembre 1806 ; 9 janvier 1807 ; 18, 19 et 20 juin 1807.
2. *Journaux*, 11 janvier 1805.
3. Voir Rudler, *Adolphe de B. C.*, p. 18-19.
4. *Ibid.*, p. 9.
5. *Correspondance de B. C. et d'A. L.*, p. 142 (la lettre est du milieu de 1801).
6. *Ibid.*, lettre du 6 janvier 1801.
7. *Ibid.*, p. 54-55, dans une note d'Anna Lindsay, du 5 juin 1801 ; voir aussi, dans le même recueil, sa lettre du 20 mai 1801 à B. C., et celle du 29 mai 1801 à Julie Talma.
8. Voir Rudler, *Adolphe de B. C.*, p. 104 ; M. Mistler, édition citée, p. xx et xxii de son Introduction, pense de même.

aurait « pu ou voulu épouser » [1]. Mais voici un autre texte, qu'on ignorait, où il nous dit qu'il n'a échappé, heureusement, à ce mariage, que par l'influence de Mme de Staël : « Sans elle, il est presque sûr que je me serais trouvé chargé de cette femme et de ses deux enfants. » Et surtout, il ajoute : « C'est peut-être la femme qui m'a le plus aimé, et c'est une de celles qui m'ont rendu le plus malheureux [2]. » On est aux antipodes des conclusions de M. Rudler, qui écrivait : « Il n'a pas souffert par Mme Lindsay ni pour elle [3]. » Il n'a pas été subjugué par Mme Lindsay, c'est un fait ; mais il est faux qu'il se soit purement et simplement joué d'elle.

Tout ceci invite à réfléchir davantage sur les textes déjà connus. On sait que la liaison de Benjamin Constant et d'Anna Lindsay a eu pour témoin et pour juge équitable une de leurs amies communes, femme remarquable à bien des égards, Julie Talma. Benjamin Constant la vit mourir en 1805, et l'on admet généralement que plusieurs détails de cette mort ont inspiré ceux de la mort d'Ellénore dans *Adolphe*. Les lettres qu'elle écrivit à Benjamin Constant entre 1798 et 1804 sont parvenues jusqu'à nous [4], ainsi qu'une *Lettre sur Julie*, que Benjamin Constant lui consacra après sa mort [5]. Or, dans ce commerce d'idées et d'impressions entre Benjamin Constant et son amie, on voit apparaître, à propos de ses amours avec Anna Lindsay, plus d'un thème ensuite repris dans *Adolphe*. Il y a toute une atmosphère Talma-Lindsay en 1801 et dans les années suivantes, dont *Adolphe* a gardé fortement l'empreinte. Julie juge Benjamin comme il eût voulu sans doute qu'on jugeât son Adolphe : « Il n'est pas aussi malheureux que vous, écrit-elle à Anna Lindsay, mais il l'est, c'est tout ce que je puis vous dire [6]. » Ce n'est pas qu'elle manque de lucidité à son égard ; elle lui dit, de plus en plus impitoyablement, ses vérités [7], mais en les rapportant à une étrangeté de caractère qu'elle pénètre et décrit admirablement : « Il y a là-dedans de l'amour et de l'indifférence, de la franchise et de l'adresse... Homme faible, ne pouvez-vous être

1. *Journaux*, 9 septembre 1804.

2. *Ibid.*, 28 juillet 1804 ; ce texte cautionne la sincérité des protestations que contiennent ses lettres contre les jugements d'Anna Lindsay : notamment, p. 79 du recueil déjà cité, les lettres du 26 mars et du 5 juin 1801. Le Journal, jusqu'en décembre 1804 et janvier 1805, montre de l'estime pour Mme Lindsay, la crainte de bouleverser sa vie, de souffrir par elle.

3. Rudler, *Adolphe de B. C.*, p. 132.

4. Julie Talma, *Lettres à Benjamin Constant*, éditées par la baronne Constant de Rebecque, Paris, 1933 ; toutefois, celles des lettres de Julie qui ont trait plus particulièrement aux relations de B. C. avec Mme Lindsay ont été insérées par l'éditrice dans l'autre recueil, celui des lettres Lindsay-Constant.

5. B. Constant, *Lettre sur Julie*, éditée pour la première fois en 1829, dans les *Mélanges de littérature et de politique* ; reproduite par la baronne Constant de Rebecque en tête des lettres de Julie Talma, p. I-XVI.

6. Cité dans la lettre de Mme Lindsay du 21 mai 1801, recueil Lindsay-Constant, p. 105-107.

7. Même recueil, lettres de Julie Talma du 17 juillet 1801 (p. 173) ; 13 mai, 29 juin, 6 juillet 1802 (p. 198, 200, 202-203).

clair ? Le faites-vous exprès [1] ? » « Quoi ! de l'amour qui n'absorbe pas toutes les facultés ! De l'amour et de l'indépendance, quelle bêtise ! C'est de l'amour sans amour. A l'amour près, vous êtes un amant très aimable [2]. » Julie Talma voit bien que l'attitude de son ami envers Anna Lindsay ne tient pas à son peu d'attachement pour une femme particulière, mais qu'elle le définit tout entier, et avec lui, croit-elle, tout le sexe masculin : « Voilà pourquoi les hommes et les femmes s'entendent si mal : ils exigent les uns des autres ce qui est incompatible à leur nature. Nous voudrions que les hommes fussent extrêmement délicats, qu'ils sacrifient tout à l'amour. Vous voudriez que nous fussions moins exclusives, moins passionnées ; tout cela n'est qu'impossible [3]. » Benjamin Constant semble avoir fait sienne cette théorie de la mésentente des sexes ; il finit par dire à Julie Talma « que les hommes et les femmes sont en état de guerre » [4]. Ces idées sont restées liées dans son esprit au souvenir de Julie et à celui de ses amours avec Anna Lindsay. Tout ce complexe reparaît dans la *Lettre sur Julie* : il y évoque à nouveau la condition différente des hommes et des femmes dans l'amour, et enchaîne sur un rappel transparent du rôle de médiatrice de Julie entre Anna Lindsay et lui [5]. On ne peut nier que cette philosophie sentimentale ait passé dans *Adolphe*, dont la *Lettre sur Julie* est probablement contemporaine [6]. La ressemblance est jusque dans les expressions. Selon la *Lettre*, les hommes, après le succès, cessent d'avoir un but : « Ce qui en était un pour eux leur devient un lien » ; la phrase est reprise à peu près textuellement dans *Adolphe* : Ellénore conquise « n'était plus un but, elle était devenue un lien » [7]. Quand Ellénore, à bout de forces, dit à Adolphe : « J'ai voulu ce qui n'était pas possible. L'amour était toute ma vie : il ne pouvait être la vôtre », elle répète une lettre d'Anna Lindsay : « C'était de l'amour que vous m'aviez promis, c'était de l'amour que j'attendais. Vous n'en pouviez avoir [8]. » Ellénore, comme Anna Lindsay, exige un amour entier, semblable au sien, et elle ne peut l'obtenir. Cette situation n'a été, à aucun moment, que je sache, celle de M^me^ de Staël. On a donc tort de dire que la position sociale de l'héroïne est tout ce qu'*Adolphe* doit à l'aventure Lindsay ; la ressemblance même des caractères n'est pas tout : le souvenir d'Anna

1. Même recueil, 1^er^ septembre 1801 (p. 175-176).
2. Même recueil, 4 juin 1803 (p. 217).
3. J. Talma, *Lettres à B. C.*, 3 septembre 1801, p. 178.
4. Elle le lui rappelle dans une lettre du 13 mai 1803, p. 213 du recueil Lindsay-Constant.
5. *Lettre sur Julie*, édition citée, p. IX-X.
6. M. Rudler croit pouvoir dater la *Lettre* des premiers mois de 1807.
7. *Lettre sur Julie*, p. IX ; *Adolphe*, chap. IV, p. 32.
8. *Adolphe*, p. 90 ; lettre d'Anna Lindsay du 5 septembre 1901 (p. 182 du recueil). L'analogie sentimentale entre Ellénore et M^me^ Lindsay a été soulignée par M. Monglond, *Clés d'Adolphe* (dans *Vies préromantiques*, v. plus haut), p. 241, et par M. Baldensperger, *Dans l'intimité d'Ellénore* (*Rev. de Litt. comp.*, 1926, p. 109). M. Rudler, qui n'admet qu'une vague influence de M^me^ Lindsay sur l'atmosphère du roman (voir *Adolphe de B. C.*, p. 68, 84), semble bien au-dessous de la vérité.

Lindsay est au plus profond du roman. *Adolphe* ne serait plus *Adolphe* s'il n'était le roman de l'amour mal partagé, de la passion féminine mal payée de retour. Il ne faut donc plus parler d'un simple masque, destiné à déguiser Mme de Staël. L'ambiguïté d'Ellénore est plus profonde ; ce n'est pas un visage masqué, c'est un double visage, Staël et Lindsay en même temps.

Il semble bien que ce ne soit pas tout. Il faut encore tenir compte, dans la conception d'Ellénore, d'une troisième influence, plus inattendue : celle de Charlotte. Dans le grand projet de roman de Benjamin Constant, Charlotte et Ellénore étaient distinctes, voire opposées l'une à l'autre. Pourtant, quand Ellénore est devenue tout le roman, la pensée de Charlotte s'est introduite confusément en elle. Il y a quelque chose dans Ellénore qui n'est ni de Mme de Staël, ni d'Anna Lindsay : un état de dépendance pathétique, le caractère et la destinée de victime. Elle-même, à deux reprises, annonce qu'elle mourra du mal que lui fait Adolphe [1]. Mme de Staël, « déchirante et acérée » dans sa douleur [2], menaçait de se tuer plutôt que de mourir. Ellénore, parfois violente comme elle, a de tout autres accents : « Elle mourra, cette pauvre créature, que vous avez protégée, mais que vous frappez à coups redoublés. Elle mourra, cette importune Ellénore... [3]. » On ne peut s'empêcher de penser à Charlotte, telle que Benjamin Constant l'a peinte, soumise et douloureuse, sous le nom de Cécile : « Si vous me trompez, me dit-elle, vous me tuerez... Vous seul êtes chargé de ma vie ». Comment ne pas retrouver Ellénore dans cette « Cécile qui avait tant souffert, qui s'était soumise à tant de douleurs, que j'avais fatiguée de tant de vacillations, qu'enfin j'avais traînée sur une terre étrangère en promettant de la protéger [4] » ? La pauvre Ellénore, objet d'une si profonde pitié de la part de son persécuteur involontaire, représente bien la « pauvre Charlotte », si vite trahie, si fidèle, si souvent plainte dans le Journal au temps même de la composition d'*Adolphe* [5]. M. Rudler, en quête des originaux d'Ellénore, avait raison d'écrire : « On soupçonne à peine la part peut-être considérable qui revient à Charlotte » [6] ; mais il s'agit moins d'incidents ou de circonstances empruntées par Benjamin Constant à l'histoire de ses relations avec Charlotte, que d'une influence d'atmosphère, d'une façon d'être féminine qui a passé de la vie dans le roman.

Sur le chapitre des correspondances matérielles, il n'y a sans doute rien de nouveau à dire, sauf que la séduction d'Ellénore au début du roman pourrait bien ne pas être un souvenir, comme on l'a cru [7], de l'intrigue de Benjamin Constant avec Mme Trevor en 1786, telle

1. *Adolphe*, p. 79, 97.
2. Lettre à Rosalie de Constant, du 9 décembre 1809 (p. 395 du recueil Menos).
3. P. 97.
4. *Cécile*, p. 99, p. 138-139 ; comparez également *Adolphe*, p. 55, et *Cécile*, p. 147.
5. Notamment 28 octobre, 30 décembre 1806.
6. Édition critique, p. XXVIII.
7. *Ibid.*, p. XXXIV.

que la raconte le *Cahier rouge*, mais une réminiscence des amours avec Charlotte, en 1793, dont nous avons le récit dans *Cécile* [1]. Une autre de ces correspondances, déjà remarquée, est la seule vraiment importante. Ellénore malade tressaille en entendant la voix d'Adolphe : « Quel est ce bruit, s'écria-t-elle ? C'est la voix qui m'a fait du mal ». Charlotte, malade à Dôle, en décembre 1807, a réagi de même, si nous en croyons le Journal et *Cécile* [2]. Il faut supposer que cette partie d'*Adolphe* a été rédigée ou remaniée en 1808. Cependant, nous avons vu que la maladie et la mort d'Ellénore figuraient déjà dans le roman bien avant l'épisode de Dôle ; Benjamin Constant a pu ajouter plus tard le détail. De toute façon, et bien que dans toute cette fin du roman Mme de Staël soit aussi présente que jamais [3], ce n'est pas tout à fait elle qui est supposée souffrir et mourir ; c'est une autre. Dans la mesure où *Adolphe* est l'histoire d'un sacrifice féminin, il semble qu'il faille penser à Charlotte plus qu'à toute autre.

En somme, Ellénore condense trois femmes en une seule : les « trois dames » dont Julie Talma, déjà deux ans avant la rédaction d'*Adolphe*, parle dans une lettre à Benjamin Constant [4]. Il ne s'agit pas de nier qu'il existe un ordre d'importance entre les trois modèles, ni que l' « épisode d'Ellénore » soit avant tout dédié en pensée à Mme de Staël. Mais la présence des deux autres ne saurait non plus être considérée comme purement accessoire ou surajoutée. La figure centrale d'*Adolphe* est une et triple, indiscernablement. On s'en rendra compte si l'on fait l'expérience qui consiste à relire successivement *Adolphe* après avoir lu dans la correspondance de Benjamin Constant ou dans son Journal ce qui a trait à Mme de Staël, puis après avoir lu sa correspondance avec Anna Lindsay, puis après avoir lu les lettres de Charlotte et *Cécile*. On verra qu'à chaque lecture d'*Adolphe*, Ellénore s'identifie irrésistiblement dans notre esprit avec celle des « trois dames » dont le souvenir nous est le plus présent. Ellénore est comme ces visages qu'on voit à certaines vitrines d'optique, et qui changent d'expression suivant le point d'où on les regarde.

Il est facile, en présence d'un personnage composé selon une technique aussi rare, de montrer en quoi il contredit tel de ses modèles ; c'est ce qu'on n'a cessé de faire, de part et d'autre, dans la querelle d'*Adolphe* : les traits sont aisés à trouver, qui dans cette Ellénore aussi ambiguë que le cœur de Benjamin Constant, excluent l'un ou l'autre des originaux. Pour ne pas les exclure tous, il a fallu finalement céder à des préférences. Mieux eût valu admettre qu'Ellénore est à la fois plusieurs femmes, quoiqu'elle ne puisse être aucune d'elles.

1. Comparez *Adolphe*, p. 16-17, avec *Le Cahier rouge* (édition Mistler, p. 11), d'une part; d'autre part, avec *Cécile*, p. 35.

2. *Adolphe*, p. 88 ; *Journaux*, 12 décembre 1807 ; *Cécile*, p. 149.

3. A la page 86 d'*Adolphe*, Ellénore est bien semblable à la Mme de Malbée (= Mme de Staël) de *Cécile*, p. 134 ; comparez de même *Adolphe*, p. 95-96, et *Cécile*, p. 138.

4. Julie Talma, *Lettres à B. C.*, 15 janvier 1805 (p. 236).

Ne pas affronter ce paradoxe, c'est, je le crains, se condamner à ne pas comprendre ce qu'est *Adolphe*. M. Rudler, en dépit de sa thèse assez rigidement staëlienne, a bien vu ce qu'il y a de multiple dans Ellénore. Il note que l'héroïne d'*Adolphe* est composée « par un procédé de contamination et d'ajustement, par un jeu de reflets » ; mais il n'accepte de voir dans ce procédé qu'un truquage destiné à faire oublier le modèle staëlien, et qui nuit, selon lui, à la vie du personnage : « De là vient, je pense, ce qu'a de pâle et d'un peu flétri la pauvre Ellénore ; elle n'a pas jailli d'un trait, elle ne vit pas » ; « elle souffre dès l'abord d'un procédé de décoloration qui s'aggravera tout le long du roman » [1]. Mais il est bien douteux que l'absence de couleur résulte ici de l'utilisation d'originaux divers. Benjamin Constant ne peint jamais autrement. Il ne faut espérer trouver chez lui ni le volume, ni la coloration de la vie. Ni le *Cahier rouge*, ni *Cécile* ne sont, à cet égard, différents d'*Adolphe* ; et il est douteux que, si Ellénore eût été conçue selon la seule ressemblance de Mme de Staël, le style du portrait eût été différent. L'art de Benjamin Constant dans le récit consiste à sous-entendre la richesse et la profondeur de la vie, jamais à les rendre. Ce qui doit attirer l'attention dans le cas d'Ellénore, ce n'est donc pas ce caractère en quelque sorte incorporel du personnage, où nous reconnaissons la manière de Constant ; c'est qu'un portrait de cette sorte puisse suggérer plusieurs réalités à la fois. Mais une telle prouesse est bien, au fond, l'aboutissement logique de cet art : art d'allusion et de résumé, où ce qui est dit a d'autant plus de prix que plus de choses y sont désignées. On peut ne pas aimer un pareil art ; mais on ne peut guère nier qu'Ellénore en soit le chef-d'œuvre.

« Adolphe » et son auteur.

Cette façon distante ou abstraite de peindre tient peut-être moins chez Benjamin Constant à des habitudes classiques qu'à un trait profond de nature : la réalité lui a toujours semblé fuyante. On ne peut demander à celui qui a dit : « Je ne suis pas tout à fait un être réel » [2], de résoudre dans ses créations une difficulté qu'il ne pouvait surmonter dans sa propre vie. Le classicisme apparent de son esthétique sous-entend une inquiétude, qui n'est guère classique, sur le peu de réalité. En ce sens, le personnage d'Ellénore et ce qu'il peut avoir d'insaisissable ne nous renseignent plus sur aucun de ses modèles, mais sur son créateur. On peut se demander, à ce propos, s'il ne conviendrait pas, pour connaître la clef véritable d'*Adolphe*, de renverser la perspective habituelle. Au lieu de rechercher ce qu'*Adolphe* doit à telle ou telle femme, on peut rechercher, au contraire, ce qui, dans

1. Rudler, *Adolphe de B. C.*, p. 67, 34, 60.
2. *Journaux*, 11 avril 1804.

le roman, appartient au roman seul, ce en quoi l'auteur s'est, volontairement ou non, écarté des données réelles. Or, à cet égard, il est dans *Adolphe* quelque chose de plus important que le travail de condensation qui a abouti au personnage d'Ellénore : c'est le caractère coupable attaché au héros. Tout le roman est marqué par cette culpabilité, qui fait peut-être l'essentiel de l'atmosphère d'*Adolphe*, et que souligne l'acte d'accusation dressé par la victime, cette grande lettre d'outre-tombe, qui clôt si terriblement le récit. Benjamin Constant, dans la préface qu'il a faite pour la seconde édition de son roman [1], le donne tout entier pour une peinture des désastres engendrés par la légèreté masculine. Il est vrai que cette préface peut paraître à bon droit suspecte ; on peut y voir le plaidoyer d'un auteur en faveur de la moralité de son œuvre. Mais, avec ou sans intention édifiante, *Adolphe* reste le roman de la mauvaise conscience masculine. Préface et roman s'accordent à demander pitié pour les femmes ; de même la « Lettre à l'éditeur » et la « Réponse » à cette lettre qui font suite au récit.

On sait à quel point le remords de faire souffrir et le respect de la douleur obsèdent Benjamin Constant ; c'est ce qui ressort de ses lettres, de son Journal, où abondent les notations dans ce sens [2]. Mais la différence d'accent qui, dans la culpabilité même, sépare *Adolphe* des documents autobiographiques, n'en est que plus remarquable. Dans la correspondance et le Journal les reproches que Benjamin Constant se fait à lui-même sont largement compensés par l'exposé de ses griefs, par l'expression de son irritation ou de son ennui, qu'il s'agisse de n'importe laquelle des trois dames. Dans *Adolphe*, au contraire, le narrateur est pénétré de ses torts ; le ton, d'un bout à l'autre, est celui de la contrition ; en expliquant sa conduite, le héros quête une pitié supérieure, non l'approbation. Cette différence n'a pas échappé à M. Rudler ; selon lui, dans *Adolphe*, « la vérité s'arrête à l'analyse du caractère ; elle ne s'étend pas absolument à la couleur, ni à la moralité du récit », car l'auteur « a pris sur lui presque toute la culpabilité » [3]. Pourquoi l'a-t-il fait ? Pour se concilier le public ? Encore faudrait-il préciser comment. La couleur anxieuse du récit est donnée surtout par le dénouement auquel tout le récit prépare : la culpabilité d'Adolphe est inséparable de la mort d'Ellénore. Si le *mea culpa* d'Adolphe-Benjamin est destiné à le rendre plus sympathique, pourquoi se complique-t-il d'une invention aussi aggravante ? C'est qu'il ne s'agit pas ici de sympathie, au sens ordinaire du mot. Par la mort d'Ellénore, Benjamin Constant abandonne le plan de la réalité pour celui de la tragédie. Semblable

1. Publiée pour la première fois par M. Rudler dans la *Revue de Paris*, 1935 ; reproduite dans l'édition Mistler.

2. Voir Rudler, édition critique, les notes des p. 124-125; aussi mes remarques au n° 67 de *Critique*, décembre 1952, p. 1036-1037 et notes.

3. Rudler, édition critique, p. XXV-XXVI.

changement de registre, qui est l'acte même d'où est né *Adolphe*, gagne au héros cette sorte de sympathie que l'on donne aux personnes tragiques, et qui enveloppe d'une égale compassion victimes et coupables. Benjamin Constant n'est pas disculpé ; il est plaint, dans une région où la vie réelle et la morale ne sont pas directement en vue.

Le tout est de savoir dans quelle mesure cette transposition répond à un besoin purement littéraire, ou si elle ne nous renseigne pas sur quelque disposition plus profonde de l'auteur. Il est de fait que la morne histoire de rupture qui est l'essentiel d'*Adolphe* avait besoin, pour intéresser, de quelque chose de plus que ce qu'elle devait à l'expérience de Benjamin Constant. Les querelles et les lâchetés, même atroces, d'une liaison ancienne, ne faisaient pas un roman, au moins en 1806 ; la mort de l'héroïne, le désespoir présumé définitif du héros répondent dans cet ordre d'idées à une sorte de nécessité extérieure, de convention, malaisée à éluder dans ce temps-là. Mais il est difficile de s'en tenir à cette explication ; la composition même d'*Adolphe* semble l'interdire. La mort d'Ellénore y est en quelque sorte annoncée, ou présagée, dès le début du roman, par l'évocation d'une autre mort. On connaît le passage : « J'avais, à l'âge de dix-sept ans, vu mourir une femme âgée, dont l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, avait commencé à développer le mien... [1] » Il s'agit, de l'avis général, de M^me^ de Charrière, que Benjamin Constant n'avait, certes, pas vu mourir à dix-sept ans, mais qu'il avait connue étant fort jeune, et dont la mort, encore récente au moment de la composition d'*Adolphe*, avait fait impression sur lui [2]. Six mois avant, il avait assisté à la mort de Julie Talma, dont il s'est inspiré sans doute pour celle d'Ellénore. Ainsi une pensée de mort féminine enveloppe de toutes parts le roman, et il est peu probable que cette rencontre de réminiscences parentes ait été consciemment agencée. Nous sommes ici dans une région où l'œuvre s'organise d'elle-même, selon la nature intime de son auteur plutôt qu'elle n'est organisée par lui. Tout se passe comme si Benjamin Constant avait laissé s'amplifier dans le roman les voix intérieures qui, çà et là, dans ses *Journaux*, l'accusent de la souffrance ou du désespoir de ses maîtresses. On voit où réside la parenté profonde des trois inspiratrices d'*Adolphe* : dans le fait que Benjamin Constant pouvait, à propos de chacune d'elles, s'accuser semblablement. L'unité de cette Ellénore aux divers visages est celle du remords de Benjamin ; c'est par là que les « trois dames » étaient, malgré leurs différences, voisines en lui, et qu'il passait si aisément de l'une à l'autre dans son héroïne. Aucune habileté technique n'aurait pu préserver Ellénore de l'incohérence, si quelque chose d'identique n'avait, au fond, uni ses trois modèles. Ce quelque chose, qui est la substance d'*Adolphe*, il ne faut pas le chercher ailleurs que dans Benjamin Constant lui-même : c'est un effroi secret, que le

1. *Adolphe*, p. 4.
2. *Journaux*, 31 décembre 1805.

roman intensifie jusqu'à la représentation de la mort. A la mort de la femme répond, moralement, celle de l'amant coupable. Ce héros meurtrier est hanté lui-même par l'idée de mourir ; plus encore, il est déjà mort dans son cœur : tout le long d'*Adolphe* se fait entendre, à voix plus ou moins haute, une lamentation sur cette flétrissure du cœur [1]. Le dernier soupir d'Ellénore la rend définitive ; Ellénore morte révèle à Adolphe sa solitude sans remède.

Outre la mort d'Ellénore, il y a, dans *Adolphe*, une autre circonstance imaginaire : Ellénore a dix ans de plus qu'Adolphe. Or, les « trois dames » avaient, à peu de chose près, le même âge que Benjamin Constant. A-t-il seulement sacrifié, dans son roman, à la convention qui représente volontiers une maîtresse importune sous les traits d'une maîtresse âgée ? Et M. Rudler a-t-il raison de penser que cette invention « fausse la situation et les sentiments », et qu' « il faut en faire abstraction si l'on veut voir les choses dans leur vérité et leur moralité » [2] ? Oui, si l'on s'en tient à la vérité biographique, à la moralité immédiate. Mais cette fiction apparemment gratuite d'une différence d'âge doit être jugée selon la perspective du roman, qui n'est pas celle de la vie. Dans le roman, elle est chargée de sens. Qui ne sent que, si Ellénore était jeune, *Adolphe* en serait profondément altéré ? La femme dont l'exigence paralyse la vie, et qui, condamnée elle-même à mourir, engendre remords et désolation, cette femme exclut obscurément, pour Benjamin Constant, l'idée même de vie et de jeunesse. Dans la région reculée de son cœur, où *Adolphe* a pris sa source, la pensée de la femme rejoint celle de la mort. Semblable malédiction sur l'amour a frappé, au delà de Benjamin Constant, bien des hommes de son époque. Cette impuissance à aimer, ce doute ont leur doctrine, qui est celle d'une génération entière. On ne peut guère les comprendre en dehors d'une histoire qui dépasse celle des individus. Mais les déterminations individuelles ne manquent pas. Dans le cas de Benjamin Constant, rappelons qu'il avait perdu sa mère en naissant ; peut-être l'obscure pensée d'une mère morte à l'origine de sa vie a-t-elle contribué à fixer en lui une disposition désolée à l'égard de la femme et de l'amour.

L'histoire de la genèse d'*Adolphe* contient en raccourci toute l'histoire morale de Benjamin Constant. Elle nous enseigne comment, malgré qu'il en eût, le malheur était en amour sa vocation vraie. Il a d'abord longuement essayé d'écrire le roman de son salut. Nous avons vu qu'il y a échoué. Mais il a parfaitement réussi à écrire le roman de sa damnation. Il n'a pas su dire sa délivrance, quoiqu'il

1. Benjamin Constant a longuement développé ce thème, fort répandu chez les gens de sa génération, dans un brouillon de préface (voir Rudler, édition critique, p. XII-XIII) ; voir aussi, sur cette question, les remarques de M. Baldensperger dans l'Introduction à son édition d'*Adolphe*, p. XXVIII.

2. Rudler, *Adolphe de B. C.*, p. 143.

ait atteint, au moins passagèrement, cette délivrance après sa rupture avec Mme de Staël ; mais il a su raconter son marasme. L'inspiration qui le poussait dans cette voie était la plus forte. Là était ce point vif, ce nœud obscur de la vie, cette vérité difficile que la simple véracité ne peut livrer, et qui ne s'exprime bien que dans la fiction. C'est pourquoi *Adolphe*, si chargé qu'il soit de réalités, est, en fin de compte, une fiction, c'est-à-dire une œuvre, et, dans ce sens, la seule que Benjamin Constant ait écrite. Un écrivain, si lucide qu'il soit, ne se raconte bien qu'en réinventant son histoire : telle est, sur un autre plan, la leçon d'*Adolphe*.

Paul Bénichou.

EDMOND DE GONCOURT ET HENRY CÉARD

Dans la *Correspondance des Goncourt* conservée à la Bibliothèque Nationale on trouve trente-neuf lettres d'Henry Céard[1]. Celles-ci sont encore inédites, bien qu'elles ne manquent pas d'intérêt pour l'historien du mouvement naturaliste. Elles fournissent certains renseignements sur le développement de ce groupe littéraire, et nous permettent d'étudier l'amitié de Céard et de Goncourt depuis la publication de *L'Assommoir* jusqu'à l'apparition du *Manifeste des Cinq*. Pendant dix années, Céard reste un des amis les plus dévoués de Goncourt ; il lui rend des services considérables en cherchant dans les archives et dans les bibliothèques des renseignements dont son ami a besoin pour ses études historiques. Auteur d'une pièce tirée de *Renée Mauperin*, habitué fidèle du Grenier à partir de 1885, et même un instant co-exécuteur testamentaire de Goncourt, Céard occupe néanmoins une position un peu équivoque ; car il reste ami intime de Zola, dont les relations avec Edmond ne sont pas toujours cordiales. Brouillé avec Goncourt en 1887, Céard ne revient à Auteuil que le jour des obsèques. Il a été élu à l'Académie Goncourt en 1918, six ans seulement avant sa mort.

Céard, né à Bercy en 1851, fut une des personnalités les plus remarquables de l'époque naturaliste. Ami intime de Maupassant et de Huysmans, il devint, dès la publication des *Soirées de Médan*, un des maîtres du naturalisme. Son roman, *Une Belle Journée*, paru en 1881, fut accueilli avec enthousiasme par les auteurs de la jeune génération, qui y voyaient la réalisation parfaite de leurs théories. Mais ce succès — comme celui des *Résignés*, monté par Antoine au Théâtre Libre en 1889 — devait rester sans lendemain. Céard se contentait du respect sincère que lui témoignait un cercle d'amis peu nombreux, mais qu'il avait choisis lui-même. Doué de talents considérables et très

1. *Correspondance des Goncourt*, vol. VII, Nouv. Acq. Fr., n° 22456. Je voudrais exprimer ma profonde reconnaissance envers l'Académie Goncourt qui m'a permis de consulter et de publier ces lettres. Il aurait été intéressant d'examiner les réponses de Goncourt lui-même, qui sont sans doute restées parmi les papiers de Céard. Malheureusement ceux-ci ont été tous perdus ou détruits après la mort de l'écrivain.

variés — trop variés même — il donnait lui-même un exemple de cette résignation mélancolique que l'on retrouve si souvent dans ses œuvres. Tous ceux qui ont connu Céard ont été frappés par sa modestie, par son érudition discrète et par le charme de sa conversation [1].

Parmi les influences qui ont déterminé l'attitude littéraire d'Henry Céard, on doit compter celle des Goncourt. Il est vrai que, du point de vue esthétique, Céard est plus près de Flaubert que des deux frères ; néanmoins, malgré l'admiration illimitée qu'il professait pour le maître de Croisset, Céard, non moins que Huysmans, subit dans sa jeunesse l'influence des Goncourt. La *Correspondance* que nous allons examiner nous permettra de préciser le caractère de cette influence.

En 1876, la future école naturaliste se formait autour d'Émile Zola. Les jeunes amis de celui-ci reconnaissaient volontiers leur dette intellectuelle envers les Goncourt ; mais c'est chez Zola, et non chez Edmond qu'ils allaient trouver de quoi satisfaire leurs aspirations littéraires. Goncourt, âgé alors de cinquante-quatre ans — Zola en avait trente-six — n'avait pas, paraît-il, les qualités requises pour devenir chef d'école. Déçu de nombreuses fois dans la vie littéraire, il allait suivre de loin et avec une certaine méfiance le triomphe de la nouvelle école naturaliste. Trop artiste, trop sensible — et de tempérament trop peu agressif — pour vouloir s'engager dans une bataille littéraire, où il lui aurait fallu marcher côte à côte avec son rival Zola, Edmond de Goncourt devait se contenter d'exercer sur la littérature naturaliste une influence moins directe, moins immédiate.

La première lettre de Céard porte la date du 4 décembre 1876. L'auteur venait de publier dans *Les Droits de l'Homme*, où il faisait ses débuts de journaliste sous le pseudonyme goncourtien d'Henry Denoisel, une étude consacrée à l'œuvre des Goncourt. Edmond l'avait remercié, et Céard répondit à son tour.

Monsieur,

Merci pour vos remerciements. J'accepte un peu de vos trop gracieux éloges, non pour l'article que j'ai fait, mais pour l'étude que je rêvais, et dont cet article n'est qu'un incolore résumé.

Malheureusement, la place m'est mesurée par un journal qui ne croit pas qu'un événement artistique puisse jamais avoir l'intérêt d'un misérable événement politique et qui accueille ma copie — par bienveillance — en lui faisant l'étrange reproche d'avoir des tendances « trop littéraires ».

Ainsi, je n'ai exprimé, ni autant, ni comme je voulais, quelle sympathie inspirent, à moi, et aux amitiés littéraires qui m'entourent, l'œuvre et le caractère des deux frères. J'ai simplement tenté de répéter ce que, tant de fois, nous avons pensé tout haut, et voilà peut-être ce qu'aurait dû vous dire

1. Pour une étude plus complète de la vie et de l'œuvre de Céard, voir : C. A. Burns, « Henry Céard, and his relations with Flaubert and Zola », *French Studies*, Octobre 1952.

aussi la cordiale indiscrétion qui vous a révélé l'admirateur caché sous le pseudonyme de Denoisel.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon sincère et profond dévouement.

HENRY CÉARD.

Plusieurs épisodes de la campagne naturaliste trouvent leur écho dans cette même *Correspondance*. En 1880, le « groupe de Médan » se proposait de fonder une revue hebdomadaire qui devait être l'organe officiel de l'école ; car la presse était unanime pour condamner les protégés de Zola. Céard, qui connaissait Goncourt un peu mieux que ses amis, lui écrivait la lettre suivante :

Mon cher Maître,

Je regrette vivement votre absence de Paris : autrement Huysmans et moi serions déjà allés vous donner une nouvelle et vous demander un appui.

Nous devenons lui, rédacteur en chef, nous rédacteurs de la *Comédie Humaine*, journal hebdomadaire d'apparition prochaine.

Vous savez quelle autorité vous pouvez apporter à notre tentative de journalistes largement indépendants, et nous espérons, mon cher maître, qu'en nous faisant la littéraire amitié de votre collaboration, vous voudrez bien aussi consentir à nous présenter au public près de qui vous n'aurez guère de plus dévoués défenseurs.

On espère que le premier numéro paraîtra le 16 octobre : nous souhaitons ardemment que vous nous préveniez dès votre retour à Paris, et nous nous empresserons d'aller chercher vos conseils et de vous porter un témoignage de notre entier dévouement.

Veuillez trouver ici mon cher Maître, l'hommage de mes respects et l'assurance de mon amitié.

HENRY CÉARD [1].

Cette lettre est sans date, mais selon toute vraisemblance elle a été écrite en août ou en septembre 1880 ; car c'est alors que Céard commence à parler du projet dans les lettres qu'il adresse à Émile Zola. Malheureusement, l'entreprise n'eut aucun succès ; le premier numéro, qui devait comporter, parmi d'autres contributions, des « pensées » d'Edmond de Goncourt, dut être abandonné. Les jeunes naturalistes se virent forcés à chercher ailleurs un journal prêt à accepter leur copie.

Une autre lettre a trait à la publication de « Charlot s'amuse ». Ce roman, qui avait paru chez Kistemaeckers, en 1883, était délibérément scandaleux. Céard écrivit une préface, dans laquelle il avouait que l'œuvre lui plaisait « par sa profonde tristesse..., par sa conception médicale, par son air de thèse pathologique ». Le 6 fé-

1. Cette lettre ajoute certaines précisions aux détails déjà fournis par Léon Deffoux dans ses articles sur « Huysmans, fondateur d'un journal » (*Mercure de France*, 1er décembre 1919) et sur « Un projet d'hebdomadaire naturaliste » (*ibid.*, 15 avril 1931). Voir aussi les *Lettres inédites de J.-K. Huysmans à Emile Zola*, Genève, Droz, 1953, pp. 44-61.

vrier 1884, il annonce à Edmond de Goncourt une nouvelle déconcertante :

> Il m'arrive une aventure bête et inquiétante. Le parquet, on ne sait pourquoi, s'avise aujourd'hui de poursuivre *Charlot s'amuse*, et j'ai été appelé ce matin chez le juge d'instruction pour fournir des explications sur la préface. Ils ont des velléités de me poursuivre, moi aussi, comme complice sans cependant être bien sûrs de ma culpabilité.
>
> Je suis tombé sur un juge d'instruction — Lallemont — pas trop féroce contre les pauvres gens de lettres. Il est facilement resté d'accord avec moi que la préface, en soi, n'avait rien de répréhensible. Ce qu'on me reproche, c'est ma notoriété ! laquelle aurait aidé à la vente.
> L'hésitation étant très grande, le juge d'instruction a promis de s'employer en ma faveur auprès du procureur de la République et m'a laissé entendre qu'il ferait tout pour que j'en sorte quitte pour la peur....

En effet, Bonnetain parut seul en cour d'assises. Il fut acquitté par le même jury qui, plusieurs jours plus tôt, avait condamné Louis Desprez....

Mais l'aspect le plus intéressant peut-être de cette collection de lettres n'est pas celui que nous venons d'étudier. Si l'on examine la *Correspondance* de près, on se rend compte que Céard a dû entreprendre un travail considérable pour le compte de son ami. Il lui a fourni toutes sortes de renseignements, après avoir cherché longtemps dans les bibliothèques et après avoir parcouru de nombreux dossiers conservés dans les archives. Ce travail concerne surtout les études publiées par Goncourt sur l'histoire et sur les actrices du XVIII^e^ siècle. Voici des exemples de ces services.

En 1878 et 1879, Charpentier publiait, en trois volumes, de nouvelles versions des trois études — sur M^me^ de Pompadour, la Duchesse de Châteauroux, et la Dubarry — qui avaient paru ensemble, en 1860, en un seul volume intitulé : *Les Maîtresses de Louis XV*. Céard paraît avoir fait des recherches pour son ami pendant la préparation des deux premières études de cette série : il n'est jamais question dans les lettres de la Dubarry, mais il est possible que, là encore, Céard ait prêté son concours. Le 3 mai 1877, par exemple, il écrivit à son ami :

> Pour avoir en communication les lettres de M^me^ de Pompadour, qui se trouvent aux Archives Historiques du Département de la Guerre, il vous suffira de faire au Ministre une demande écrite. C'est là une simple formalité que l'autorisation suit toujours de près.

Céard était depuis 1873 fonctionnaire au Ministère de la Guerre (c'est là, d'ailleurs, qu'il rencontra Gabriel Thyébaut et Ludovic de Francmesnil qui devaient le présenter à Huysmans). Il profita de son poste pour chercher des renseignements dont Edmond avait besoin dans ses œuvres. Et, en effet, on trouve dans l'édition Charpentier de *Madame de Pompadour* (p. 359-371), de longs extraits des

lettres dont parle Céard dans le billet que nous venons de citer [1]. Bien entendu, elles ne figurent pas dans l'étude publiée en 1860.

L'année suivante, sur la demande de Goncourt, Céard retournait aux Archives. Cette fois, il s'agissait de *La Duchesse de Châteauroux*. La lettre suivante, écrite le 12 juin 1878, communique à Edmond les résultats des recherches.

Toutes recherches faites, les papiers de Clermont ne contiennent que des renseignements militaires. Les lettres particulières, fort rares au mois d'août, ne parlent jamais de la Duchesse de Châteauroux.

On ne connaît ni aux Archives Historiques ni à la Bibliothèque du Dépôt de la Guerre les *Nouvelles à la Main* citées par M. Rousset [2]. Il y a seulement quatre volumes de *Nouvelles Politiques* manuscrites. L'écriture n'est point celle du Comte de Clermont, et l'auteur n'est point nommé, non plus que le destinataire. Elles s'occupent exclusivement des affaires extérieures et de la Duchesse de Châteauroux, pas un mot.

En 1885, Charpentier publia une nouvelle édition de *Sophie Arnould* parue pour la première fois chez Poulet-Malassis en 1857. Cette édition augmentée avait nécessité certaines recherches, et, une fois de plus, Céard avait offert de les entreprendre. Le 21 janvier 1885, il envoya à Edmond un compte rendu des efforts qu'il avait faits pour déterminer en quel endroit la cantatrice était enterrée.

... Je suis allé au cimetière Montmartre où je n'ai rien trouvé sur Sophie Arnould, les registres ne commençant qu'en 1825. Pourtant un arrêté du Préfet de la Seine en date du 21 ventose an IX, ordonnant que 3 enclos de cimetière seront établis hors de la ville de Paris, et que le premier situé au nord sera affecté aux 1er, 2e, 3e et 4e arrondissements, il s'ensuit que Sophie Arnould qui demeurait dans le premier arrondissement a été vraisemblablement enterrée dans ce cimetière. *Le Pariseum* de 1803 confirme l'attribution du cimetière Montmartre aux inhumations du 1er arrondissement.

Il est curieux de confronter ce passage avec celui dans lequel Edmond, dans l'édition parue en 1885, commente l'acte de décès reproduit d'après les Archives du premier arrondissement. Dans une note à la page 303, il écrit :

Elle a dû être enterrée au cimetière Montmartre (les registres ne commençant qu'en 1825), un arrêté du 21 ventose, an XI, ordonnant que trois enclos de cimetière seront établis hors la ville de Paris et que le premier situé au nord sera affecté aux 1er, 2e, 3e et 4e arrondissements — or Sophie Arnould demeurait dans le premier arrondissement, et le *Pariseum* confirme la destination du cimetière Montmartre aux inhumations du premier arrondissement.

Cette note de Goncourt ne se trouve que dans l'édition de 1885.

1. Les lettres sont conservées dans les papiers du comte de Clermont (1709-1771) dont il sera encore question tout à l'heure.

2. Camille Rousset (1821-1892) donne une citation tirée de ces *Nouvelles à la Main* à la page XLVI de son *Introduction* à la *Correspondance de Louis XV et du Maréchal de Noailles* (Paris, Librairie administrative de Paul Dupont, 1865). Il dit dans une note que le passage cité est extrait d'un recueil de *Nouvelles à la Main* que possède la Bibliothèque du Dépôt de la Guerre.

Quelquefois, au cours de ses lectures, Céard trouvait des détails ou des notes qui pouvaient être utiles à son ami ; en ce cas, il lui envoyait un billet comme celui-ci, daté du 4 novembre 1884 :

J'ai trouvé une lettre non réimprimée de Sophie Arnould ; le texte d'un fort étrange démêlé entre elle et l'Opéra : cela et des documents moindres, je vous les remettrai jeudi chez Daudet où nous devons nous rencontrer à dîner [1].

Entre 1882 et 1890, Goncourt a publié trois autres études consacrées aux actrices du XVIII[e] siècle. Mais il ne s'agit plus de refontes d'œuvres composées jadis par les deux frères ensemble, mais d'œuvres entièrement nouvelles écrites par Edmond tout seul. *Madame Saint-Huberty*, paru d'abord chez Dentu, en 1882, fut réimprimé en 1885 par Charpentier. Le même éditeur fit paraître *Mademoiselle Clairon* en 1890, et *La Guimard* en 1893. Dans *Madame Saint-Huberty* on trouve une note qui indique que, ici encore, Céard a fourni à son ami des renseignements utiles. En parlant de l'assassinat de l'ancienne cantatrice, Edmond écrit : « Henry Céard me communique son article publié par Peltier dans l'*Ambigu* du 20 juillet 1892. » Dès la publication du livre, Céard écrivit à Goncourt :

Je reçois la *Saint-Huberty* et vous remercie de la bonne grâce avec laquelle vous me citez pour les renseignements que j'ai pu vous fournir. (Lettre du 28 octobre 1885.)

On trouve aussi dans les lettres de Céard plusieurs passages ayant trait à *Mademoiselle Clairon*. Il est clair qu'il a fait des recherches considérables pour éclaircir certaines questions restées obscures. Sous-conservateur à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris depuis le commencement de 1884, Céard trouvait dans son travail un moyen non seulement de satisfaire son goût personnel pour les recherches historiques et littéraires, mais aussi de rendre à ses amis — et à Goncourt surtout — des services considérables. Il s'intéressait profondément au XVIII[e] siècle, dont il connaissait à fond l'histoire et la littérature. Plusieurs des œuvres de Céard témoignent de cet intérêt [2], qui se manifeste également dans les lettres que nous sommes en train d'examiner.

Le 25 juillet 1885, Céard dit à Goncourt : « Je vous envoie ce que j'ai pu trouver de notes sur la Clairon. » Bien que nous n'ayons pu retrouver ces notes, la lettre suivante indique assez clairement le caractère du travail entrepris par Céard.

1. S'agit-il ici de la lettre citée par Goncourt dans sa discussion de la querelle survenue entre Sophie Arnould et Rosalie Levasseur après la première représentation d'*Alceste* ? (*Sophie Arnould*, éd. Charpentier, p. 117-118.) Car ici, Edmond parle de Céard : « La note que me communique Henry Céard. » (Il est très rare que Goncourt cite le nom de Céard. En effet, nous ne connaissons qu'un seul autre passage où Edmond parle de son ami. Voir plus loin la discussion sur *Madame Saint-Huberty*.)

2. Voir, par exemple, son article sur Sophie Arnould (*Le Grand Journal*, 6 mars 1880), la postface écrite pour l'édition définitive de *Madame Saint-Huberty*, parue en 1925, et la préface au livre d'Adolphe Lanne, *Le Mystère de Quiberon* (Paris, Dujarric, 1904).

Mon cher Maître,

Je vous envoie l'extrait du *Monde Illustré* concernant l'appartement de Clairon. Toutefois il me semble qu'il faut accueillir avec réserve les renseignements de Jules Lecomte. Tandis qu'il affirme que Clairon est morte, rue de Lille, l'*Almanach des Demeures des ci-devant nobles résidant à Paris* (1791) et l'*Almanach des Adresses de Paris* (1792) indiquent que son domicile est rue de l'Université. M. D'Aucourt dans son histoire des hôtels de Paris ne parle pourtant point de celui qu'habitait la tragédienne ; il n'en est point question non plus dans *La Topographie du Faubourg Saint Germain* de Berty. Saint Fargeau, *Les 48 Quartiers de Paris* (1850), imprime :

> Au numéro 19 de la rue des Marais Saint Germain demeurait Racine qui habita cette maison pendant quarante ans, et y mourut en 1699. La touchante Lecouvreur a aussi occupé cette maison qu'elle avait ornée avec goût et où elle mourut. Enfin, cette maison a encore été habitée vers la fin du dix-huitième siècle par Mlle Clairon qui habitait, précédemment, près du carrefour Bussy, et *qui est morte rue de l'Université.*

Fréron ne dit pas un mot de Clairon à propos de *Tancrède*. Marmontel ne parle pas d'elle dans l'*Encyclopédie*, il cite seulement une fois Mlle Dumesnil.

Je joins à ces renseignements mes respectueuses amitiés.

HENRY CÉARD.

Cette lettre, qui ne porte aucune date, a vraisemblablement été écrite à la fin de 1885, ou au commencement de 1886. Plusieurs détails sont significatifs. D'abord, l'extrait du *Monde Illustré* dont parle Céard, c'est sans doute l'article cité par Goncourt à la fin de *Mademoiselle Clairon* (p. 471 de la première édition).

Dans un article du *Monde Illustré*, du 14 novembre 1863, consacré au Comte Henri de ... qui avait repris le bail de Mlle Clairon, Jules Lecomte dit qu'il racheta une grande partie du mobilier de l'actrice de Mme de la Riandrie, son héritière.

Goncourt ne discute pas l'affirmation de Lecomte que la Clairon est morte rue de Lille, où, dit-il, elle habitait « un logement donnant sur un grand jardin dépendant de l'hôtel d'Ozembray ». Lecomte, dans ce même article, écrit peu après la mort d'Henri, dit :

M. le Comte Henri de ... avait jadis acquis de Mme de Lalicandrie, héritière de Mlle Clairon, une grande partie du mobilier, en reprenant le bail des lieux. L'appartement donne sur ce qui reste d'un jardin qui dépendait jadis de l'hôtel d'Ozembray.

L'acte de décès reproduit par Goncourt (p. 472-473) affirme lui aussi que la Clairon est morte rue de Lille. Cependant, Edmond néglige les sources citées par Céard à l'appui de la théorie que la tragédienne est morte ailleurs [1]. (Céard lui-même n'est pas cité non plus.)

1. Les autres ouvrages dont il est question dans la lettre de Céard sont ceux-ci :
1. Comte d'Aucourt, *Les Anciens Hôtels de Paris*, Vatons, 1880 (Goncourt cite ce livre à la page 294).
2. Adolphe Berty, *Topographie historique du Vieux Paris, Région du Bourg Saint-Germain*, Imprimerie Nationale, 1876 (Voir pp. 200-205 de cet ouvrage).
3. P. A. E. Girault de Saint-Fargeau, *Les Quarante-Huit Quartiers de Paris*, Firmin-Didot, 1846.

Quelquefois même, Céard fournissait des renseignements avant que son ami ne les lui eût demandés. Le billet suivant, écrit le 3 février 1886, en est la preuve.

Mon cher Maître,

Vous avez oublié de me parler du *Mercure* : mais par précaution j'avais relevé ce qui pouvait vous intéresser, et, les extraits étant assez nombreux, je vous les remettrai demain chez Daudet.

Avez-vous lu ce que Chevrier dit de Clairon dans son *Almanach des Gens d'Esprit* de 1762 ?

Toujours votre bien affectueux,

HENRY CÉARD.

Mais avant la publication de *Mademoiselle Clairon*, en 1890, cette amitié s'était beaucoup refroidie. Depuis trois ans, Céard et Goncourt ne se parlaient plus. C'est pour cette raison, peut-être, que Goncourt ne parle jamais dans ce livre des services — assez nombreux, paraît-il — que son ami lui avait rendus. Quant au troisième livre de cette nouvelle série, *La Guimard*, il n'en est jamais question dans la *Correspondance*.

On peut déterminer, d'après les citations que nous avons données, et le caractère et la quantité du travail accompli par Céard pour Edmond de Goncourt. Ce travail ne porte que sur l'aspect purement pratique de la préparation des ouvrages en question, mais sa valeur ne saurait être mise en doute. En Céard, Edmond trouvait un ami fidèle toujours prêt à partir à la recherche d'un renseignement essentiel ou à fournir des précisions sur n'importe quel aspect de son travail.

Ces lettres de Céard témoignent aussi de la sincérité de son amitié pour Edmond et de son admiration de l'œuvre des deux frères. « Vous avez toujours, en moi, dit-il le 28 octobre 1879, un élève fervent et un ami fidèle. » Deux ans plus tard, il écrivit :

Je suis honteux des compliments que vous m'adressez toutes les fois que je trouve dans un journal une petite place pour parler de vous. C'est en lisant vos œuvres que je suis né à la littérature, et c'est bien le moins qu'en toute occasion je vous paie ma dette intellectuelle et vous assure à nouveau du respectueux dévouement de

HENRY CÉARD [1].

Ce passage est significatif. Dans son étude sur Huysmans, publiée dans la *Revue Hebdomadaire*, en 1908, Céard nous décrit l'émotion profonde créée chez lui et ses amis vers 1875 par les œuvres des Goncourt. Comme Huysmans, Céard a subi, dès le début de sa carrière littéraire, l'influence directe de ces œuvres. De cette influence, de cette admiration profonde est née — nous l'avons déjà dit — cette

Au contraire de ce que dit Céard, Marmontel cite Mlle Clairon dans l'*Encyclopédie*, dans son article sur la « Déclamation ».

1. Lettre du 23 mars 1881.

amitié dont nous étudions maintenant les aspects différents [1]. Toutefois, les relations de Céard et de Goncourt, cordiales pour la plupart, manquaient de cette spontanéité et de cette franchise parfaite qui caractérisaient l'amitié de Céard et de Zola. Cette réserve résulte, en partie au moins, du fait que Céard avait vingt-neuf ans de moins que Goncourt ; et, d'ailleurs, le caractère même d'Edmond et l'atmosphère parfois tendue dans laquelle les amis du maître d'Auteuil se rencontraient, rendaient nécessaire une prudence extrême. De ce point de vue, un petit détail nous semble significatif. Dans ses lettres à Zola, Céard écrit : « Mon cher ami » ou bien « Mon cher Zola » ; à Goncourt, au contraire, il dit presque toujours « Mon cher Maître ».

Cependant, le témoignage le plus sûr de la sincérité de cette amitié reste la préface composée par Céard sur la demande de Goncourt lui-même pour les *Lettres de Jules de Goncourt* publiées par Charpentier en 1885. Dans la citation suivante, où il s'agit de la mort de Jules en 1870, Céard semble parler au nom de toute la jeune génération naturaliste.

> Aujourd'hui, après quinze ans, la notoriété n'a fait que grandir, l'œuvre s'est imposée. Elles sont classiques, courantes, indiscutées désormais, les idées exprimées jadis en leur révolutionnaire nouveauté par les deux écrivains qu'a seule dissociés la mort, et quelque rang qu'on occupe dans la jeune littérature contemporaine, c'est à cet initiateur mort à la peine, c'est à ce frère demeuré vivant pour la tristesse, que les plus retentissants comme les plus humbles font filialement remonter, les uns leurs succès, les autres leurs croyances, et les glorieux d'hier, les célèbres de demain, saluent comme leurs chefs Jules et Edmond de Goncourt (p. 3-4).

Deux lettres de Céard servent de commentaire à cette préface ; l'une est datée du 21 janvier 1885, et l'on y lit ce passage :

> Si je ne vais pas plus vite, ne doutez pas que c'est par suite de mon désir de ne rien écrire qui ne soit tout à fait digne de la bonne amitié dont vous me donnez tant de preuves et du grand honneur dont je vous suis profondément reconnaissant.

Et deux mois plus tard :

> J'ai fait scrupuleusement toutes vos corrections, sauf celle concernant Jules-Alfred. Par raison d'orchestration, j'ai laissé les deux prénoms. Alfred enlevé détruirait toute l'harmonie de la phrase. Ces deux syllabes sonores servent d'indispensable tremplin aux six lignes qui suivent : faites l'expérience. Lisez-les avec et sans Alfred, vous verrez quelle différence soudaine. Je m'en rapporte à votre oreille littéraire [2].

On finit par adopter la forme « Jules-Alfred ». La préface a dû

1. Il ne semble pas que l'influence des Goncourt sur Céard ait été durable. Celui-ci, dans une lettre à René Dumesnil, dit en juillet 1916, que les années avant 1880 étaient, pour lui « une époque où, définitivement renseigné par Flaubert et les *Trois Contes*, je me suis détaché des procédés de Goncourt et de Zola. *Une Belle Journée* fut le symptôme de ma transformation. »

2. Lettre du 25 mars 1885.

plaire à Edmond qui y voyait « de l'écriture d'une grande distinction et qui me remplit d'émotion »[1].

Les lettres de Céard nous renseignent aussi sur l'adaptation dramatique de *Renée Mauperin*. C'est en 1880 que Goncourt a invité son ami à tirer une pièce du roman qui avait exercé une si grande influence sur les auteurs de la jeune génération. Le 23 mars 1881, Edmond reçut le billet suivant :

Vous demandez ce que devient *Renée*. Elle marche, et tout serait bientôt mis sous vos yeux, n'était la difficulté de dramatiser le deuxième acte. La finesse du sentiment qu'elle et Denoisel éprouvent l'un pour l'autre présente d'excessives incommodités de mise en lumière. J'en sortirai, n'en doutez pas. Tout le malheur vient de mon ambition. Je voudrais que la pièce soutînt tout le roman, sans sacrifices, sans atténuation, sans regrets pour vous. Et faire du théâtre sans escamotage aucun, vous voyez l'entreprise.

La première version de la pièce était prête à la fin de septembre 1881. Le 3 octobre, Céard écrivit à Goncourt : « Renée Mauperin est prête et vous demande de vouloir bien lui indiquer le jour et l'heure où il vous conviendra d'entendre la lecture de ses cinq actes. » Et trois jours plus tard : « Donc à mardi prochain pour déjeuner, moi et la demoiselle. Si je suis content d'elle ? Je la crois consciencieuse et présentable. » On offrit la pièce à plusieurs directeurs de théâtre ; tous la refusèrent. Le manuscrit s'égare, on le retrouve, et puis Céard prépare une nouvelle version de la pièce réduite à trois actes. Enfin, en octobre 1885, Porel, nouvellement nommé directeur de l'Odéon, accepte de jouer la pièce. On y apporte tant de modifications nouvelles que Céard ne reconnaît plus son drame. Une vasque surtout suscite des discussions assez aigres. Cette vasque[2], Edmond l'avait cru indispensable ; Porel et Céard voulaient la supprimer. Cependant, on faisait semblant d'être de l'avis de Goncourt. A la première représentation, les spectateurs cherchaient en vain la malheureuse vasque[3]....

Renée Mauperin fut donnée pour la première fois le 18 novembre 1886. Edmond crut que « la soirée annonçait tout ce qui peut faire espérer un grand succès ». Céard, au contraire, n'était point dupe des applaudissements et des compliments adressés à Goncourt romancier et non à Céard dramaturge. D'ailleurs, la presse était exécrable. Chaque soir les acteurs jouaient devant une salle presque vide. La pièce paraissait sur l'affiche pour la vingtième et dernière fois le vendredi 10 décembre.

Dans les lettres qu'il envoyait à Goncourt pendant l'automne et

1. *Journal des Goncourt*, 26 février 1885.
2. Voir pp. 155-156 de l'édition Charpentier de 1876.
3. Voir, sur la carrière dramatique de *Renée Mauperin*, une série d'articles que Céard a publiés dans la *Revue Théâtrale*, janvier-juin 1903. Dans son *Journal*, Goncourt parle plusieurs fois de l'adaptation dramatique de *Renée Mauperin*, mais seulement vers le moment de la première représentation. Il ne parle point de la longue préparation de l'œuvre.

l'hiver de 1886, Céard ne parle que très rarement de *Renée Mauperin* — quatre fois tout au plus ; et même alors il ne s'agit que de détails insignifiants. (Est-il question, ici comme ailleurs, de lettres perdues ou détruites ?) Dans ses lettres à Zola, au contraire, Céard discute en détail les répétitions à l'Odéon, les discussions qui précédaient la première représentation, et la vive déception qu'il éprouvait devant l'échec de la pièce — échec qu'il avait pourtant prévu, mais qui le récompensait mal du travail énorme qu'il avait accompli depuis six ans. Il dit, par exemple, le 10 novembre, c'est-à-dire huit jours avant la première :

Jamais chose de la vie ne m'a apporté autant de satisfaction précise que la mise en scène de cette pièce. Jamais je n'ai éprouvé un pareil rebondissement intellectuel. Voilà !... ce que je pense de la pièce ? Je la crois nette et d'aplomb.

Le 3 décembre, il écrit :

Tout est fini maintenant, mon cher Zola. J'ai répondu à dix-huit articles. L'Odéon fait avec *Renée Mauperin* les recettes qu'il fait ordinairement avec les pièces qui ne font pas d'argent, me voilà redevenu bibliothécaire et l'aventure terminée, il ne reste plus qu'à en tirer la philosophie.

Goncourt voulait publier le texte de la pièce, mais Céard, épuisé par tant de travail, ne se sentait pas le courage de reprendre un manuscrit chargé de ratures. Cependant, une actrice américaine, une certaine Mrs. Brown Potter, nièce de l'Ambassadeur des États-Unis à Paris, s'intéressa à la pièce, dont elle acheta, en décembre 1886, le droit exclusif de représentation dans tous les pays de langue anglaise. Le 18 décembre, Edmond écrit dans son *Journal* :

Mrs. Potter... après avoir fait gagner beaucoup d'argent aux pauvres en jouant pour eux, veut en gagner beaucoup pour elle en jouant *Renée Mauperin*.

La pièce n'a jamais été publiée, et il ne semble pas non plus que Mrs. Potter l'ait fait jouer en Amérique. Le manuscrit reste introuvable ; il en est de même de presque tous les ouvrages de Céard restés inédits ou inachevés au moment de sa mort.

Il paraît que l'échec de *Renée Mauperin* a beaucoup irrité Goncourt, qui croyait que Céard — et lui tout seul — était responsable de la chute de la pièce. Il est certain qu'au commencement de 1887 un refroidissement était survenu dans leurs relations. Céard cessa de fréquenter le Grenier, et la rupture inévitable eut lieu au moment de la publication du *Manifeste des Cinq*, publié dans le *Figaro* le 18 août 1887. Il est probable que Goncourt a invité Céard à signer lui aussi cette fameuse déclaration. Mais il refusa de s'associer à un document dont le but était de blesser profondément celui dont il restait toujours l'ami intime. Cette décision déplut à Edmond qui, peu après le *Manifeste*, raya le nom de Céard de son testament [1].

1. Voir, sur le *Manifeste des Cinq*, Léon Deffoux et Émile Zavie ; *Le Groupe de*

On perçoit un écho de cet épisode non dans les lettres de Céard à Goncourt — celles-ci ne nous renseignent pas du tout sur cette affaire extraordinaire — mais dans une lettre de Céard à Léon Deffoux écrite le 25 août 1916 :

> Pour ce qui me regarde, c'est bien en janvier ou février 1887, après *Renée Mauperin*, que je fus rayé d'abord comme exécuteur testamentaire. On me fit informer de la mesure. Comme je répondais ne pas m'en soucier le moins du monde, que je cessais d'aller à Auteuil, et témoignais hautement que je ne retournerais jamais au Grenier où j'aurais l'air de mendier ma rentrée en grâce, alors, après le *Manifeste des Cinq*, le promoteur de la protestation me remplaça et reçut ainsi sa récompense.

Les dates fournies dans cette lettre sont suggestives. Il est vrai que, le 5 novembre 1887, J.-H. Rosny aîné remplaça Céard sur la liste des futurs académiciens. Retenons bien cette date. On sait aussi que dans le testament daté du 16 novembre 1884, Goncourt nommait deux exécuteurs testamentaires, Alphonse Daudet et Henry Céard. Le 25 juillet 1885, il décide de ne conserver qu'un seul exécuteur, c'est-à-dire Daudet. Céard n'est donc plus exécuteur, bien qu'il reste académicien. Ce qui nous étonne, et ce que Céard lui-même ne savait pas, c'est que cette modification a été apportée au testament avant la représentation de *Renée Mauperin* en novembre 1886 et non pas après, comme le dit Céard dans cette lettre à Léon Deffoux. Donc, la brouille qui séparait les deux amis après l'échec de la pièce n'explique, en aucune façon, cette modification testamentaire qui reste incompréhensible. Quel motif a poussé Edmond à écarter Céard comme exécuteur avant que le moindre nuage n'eût troublé la sérénité de leur amitié ? Aucune raison logique, paraît-il ; il faut donc conclure à un simple caprice de la part de celui que Céard lui-même a nommé « le futur défunt »....

Dans les lettres conservées à la Bibliothèque Nationale, on ne trouve aucune allusion à cette querelle ; il n'y est pas question non plus des changements effectués dans le testament. Mais la dernière lettre de toutes, écrite le 5 novembre 1887, est extrêmement significative ; nous la reproduisons *in extenso*.

> Monsieur et cher Maître,
>
> Je viens de lire et de relire le *Journal des Goncourt* que vous avez bien voulu me faire adresser.
>
> Je regrette que vous ayez cru devoir y reproduire tous les passages déjà insérés dans vos préfaces, utilisés dans vos livres ou publiés dans *Idées et Sensations*. Le volume perd ainsi de sa fleur de nouveauté.
>
> Ensuite il me semble qu'il est trop systématiquement tenu à l'écart de ce qui se passe en dehors de votre littérature ou de vos relations personnelles. On n'y trouve point même l'indication de ce que fut le mouvement intellectuel et artistique de l'Empire où Augier, pour ne citer qu'un seul, tint cependant quelque place. Et qu'avez-vous fait de Courbet, de Ber-

Médan, Crès, 1924, p. 315-317, et Maurice Le Blond, *La Publication de la Terre*, Collection des Grands Événements littéraires, 1937, p. 62-80. Cf. un article de Georges Randal, « Pour mieux connaître M. de Goncourt », *Quo Vadis*, janvier-mars 1952.

lioz, de Wagner, lesquels ont précisément mené quelque bruit à l'époque où vous vous plaignez du silence.

Maintenant, abstraction faite de ce que vos mémoires me paraissent contenir de trop et de ce qui me paraît leur manquer, ce qu'ils font voir d'inédit est intéressant et sera consulté avec curiosité. Si je ne crois pas que la légende d'esprit attribuée à la table Magny soit bien consolidée par les sténographies que vous donnez des pénibles outrances d'une conversation qui vous lassait vous-même, le portrait de plusieurs des causeurs, Sainte-Beuve surtout, restera vivant et inoubliable. Telles aussi les fugitives silhouettes de Michelet, de la princesse Mathilde et la grande esquisse où vous montrez Flaubert à Croisset, exilé dans le travail et enfermé dans les paradoxes. En outre, l'historien futur de votre double individu littéraire trouvera de précieux documents sur l'intime de votre personnalité dans le récit de la mort de Rose votre bonne ; les notes prises lors de la représentation d'*Henriette Maréchal*, votre pièce ; et surtout ce dialogue autour d'un finissant déjeuner, votre plus vraie confession.

Voilà mon avis, Monsieur et cher Maître. J'espère que la liberté de ma critique vous agréera autant que la sincérité de mon éloge et je vous prie de vouloir bien trouver ici, en même temps que mes remercîments pour vous être souvenu de moi, la nouvelle assurance de mes sentiments de littéraire respect.

HENRY CÉARD.

On remarque tout de suite que le ton de cette lettre est notamment différent de celui des lettres précédentes. On sent que les relations des deux hommes ne sont guère cordiales. La matière même de la lettre est intéressante, car on trouve des compliments mêlés de critiques sévères, mais justes pour la plupart — critiques qui sont d'autant plus significatives qu'elles sont formulées par un de ceux qui connaissent le mieux Edmond de Goncourt. Une telle franchise est d'ailleurs caractéristique des lettres adressées à Zola, mais elle est unique dans la *Correspondance* que nous étudions ici. Il faut se rappeler la discrétion avec laquelle Céard suggérait dans la lettre citée plus haut que, dans la *Préface* des *Lettres de Jules de Goncourt*, il préférait « Jules-Alfred » à « Jules » tout court. A Goncourt, habitué à une politesse extrême et à une discrétion absolue de la part de Céard, ces critiques ont dû paraître très sévères, voire insultantes.

Mais c'est surtout la date de la lettre qui importe : le 5 novembre 1887, c'est-à-dire le jour même où Céard disparaît définitivement du testament de Goncourt, non pas comme exécuteur — il ne l'était plus depuis plus de deux ans — mais comme académicien. Est-ce que cette lettre, qui est de beaucoup la plus sévère de toute la collection, a poussé Goncourt à prendre cette décision sérieuse — décision qu'il méditait peut-être depuis la chute de *Renée Mauperin* ? Nous inclinons à le croire : une telle coïncidence serait extraordinaire, pour ne pas dire incroyable.

La *Correspondance* cesse donc en 1887. Pour trouver des renseignements qui nous permettent de compléter cet épisode de la vie littéraire, il faut chercher ailleurs. Une réconciliation partielle eut lieu en 1890, lors de l'inauguration du monument Flaubert à Rouen.

Après le discours d'Edmond, Céard, surtout pour faire plaisir à Zola, est allé complimenter Goncourt. Celui-ci écrivit dans son *Journal*, le 23 novembre 1890 : « Nous nous sommes embrassés devant le médaillon de Flaubert, rapprochés l'un de l'autre comme par l'entremise de son ombre. » Mais pour Céard il ne s'agissait que d'un geste « purement décoratif (qui) ne pourrait amener aucune reprise de relations ».

Cependant l'amitié n'était pas morte. Car au banquet donné en l'honneur de Goncourt le 1er mars 1895 et auquel Edmond reçut la croix d'officier de la Légion d'Honneur, Céard fit l'éloge des Goncourt dont lui et ses amis avaient discuté les œuvres chez Huysmans vingt ans plus tôt. Il dit à Goncourt :

> Notre hommage vient de loin. A défaut d'éloquence meilleure, il a pour lui sa spontanéité ancienne et la persévérence. Il y a longtemps, dans ces petites réunions plus groupées par le goût que par l'ambition des lettres, on lisait vos œuvres ; on les lisait à haute voix tour à tour. Et dans l'éclat de cette fête, d'autres avec moi se souviennent délicieusement de soirées plus humbles, de soirées révélatrices, artistiquement illuminées par le clair de lune de la promenade en bateau, dans *Manette Salomon*.

Ces paroles émurent Goncourt qui écrivit dans son *Journal* : « Puis c'est le discours attendri de Céard, sur le vieux passé de nos relations littéraires. » A en juger d'après ce discours, reproduit dans la *Justice* le 5 mars 1895, il est clair que, malgré la querelle qui avait séparé les deux écrivains huit ans plus tôt, l'admiration professée par Céard pour l'œuvre des Goncourt n'était aucunement diminuée. Edmond s'en rendit compte enfin ; car, après le banquet, Céard reçut ce petit billet significatif : « Avec tous mes remercîments et la satisfaction de savoir que j'ai été trompé sur vos sentiments à l'égard du vieux Goncourt. » A propos de ce billet, Céard dit en 1903 : « Goncourt me fit l'amitié suprême de reconnaître que, depuis dix ans, ses sentiments seuls avaient varié, et non pas les miens [1]. »

Ce n'est qu'après bien des années que le monde littéraire reconnut enfin le rôle important que Céard avait joué dans la vie d'Edmond de Goncourt : c'est seulement en 1918 — trente ans après que son nom eut disparu du testament préparé par Edmond — qu'on lui offrit un siège à l'Académie Goncourt. Il fut élu, le 29 avril, pour remplacer Judith Gautier. Il est clair qu'il avait mérité cet honneur tardif, et par la sincérité de son admiration pour l'œuvre des deux frères et par les services considérables qu'il avait rendus à Edmond. Ce respect et ce travail se voient très clairement dans les lettres que nous venons d'étudier. Malheureusement, plusieurs points restent obscurs. Espérons toutefois que le *Journal* intégral et la biographie que prépare M. André Billy nous en fourniront une explication totale.

C. A. Burns.

1. Extrait du dernier article paru dans la série publiée par la *Revue Théâtrale*. Voir plus haut. — Est-il vrai, comme le suggère Céard dans cet article, que c'est lui qui, le premier, a eu l'idée de faire donner la croix d'officier à Edmond ? Cf. un article de Céard paru dans l'*Événement* (18 juillet 1896), « Goncourt d'Antan ».

NOTES ET DOCUMENTS

SAMUEL FORMEY ET SON PROJET D' « ENCYCLOPÉDIE RÉDUITE »

Un article récent de Mme E. Marcu (*R. H. L. F.*, juillet-septembre 1953) a ramené, ou attiré, l'attention sur Samuel Formey, encyclopédiste oublié. Il serait intéressant d'étudier un jour en détail — si ce n'est déjà fait — l'activité littéraire de ce pasteur polygraphe, Secrétaire de l'Académie de Berlin, dont, par suite, Diderot était devenu le confrère, lorsqu'en 1751, il fut nommé membre de la docte Compagnie [1].

Une certaine ambition, de lucre autant que de gloire, peut-être aussi un peu de jalousie, inspira l'idée à Formey d'entrer en concurrence avec la célèbre entreprise à laquelle il collaborait. D'où sa conception d'une « Encyclopédie réduite », qu'il eût été plus exact d'appeler « réduction de l'*Encyclopédie* ». Il l'annonça au moyen d'un petit feuillet in-12, de typographie compacte, daté de Berlin, 1er janvier 1756. Formey ne songea pas (ou, y ayant songé, renonça) à l'intituler « Prospectus », le terme ayant déjà servi en semblable occurrence. Il le nomma « Projet », et en fit part aux clients et aux collaborateurs éventuels.

L'exemplaire dont nous reproduisons le texte [2] fut adressé de manière assez désinvolte au Directeur de la Librairie française. On trouve, en effet, cette simple ligne d'envoi au bas de la première page : « Pour Monsieur de Malesherbes, de la part de son tr. h. serviteur Formey. »

Voici ce que M. de Malesherbes put lire :

PROJET D'UNE ENCYCLOPÉDIE RÉDUITE

Le succès de l'Encyclopédie paroit à présent bien décidé. Les Commencemens de ce grand Ouvrage ont été traversés de plus d'une manière ; mais c'est des obstacles même qu'il a tiré sa force, et son acheminement à la perfection. Si le Public avoit d'abord de la peine à donner sa confiance aux promesses des Auteurs de cette vaste entreprise, aujourd'hui il convient généralement que ces Auteurs remplissent

1. Deux ans plus tôt, Formey avait publié un ouvrage nettement hostile à l'esprit de Diderot : *Pensées Raisonnables opposées aux Pensées Philosophiques...*, Berlin, 1749. — Elles furent réimprimées en 1756, à Göttingue et Leyde, avec d'autres opuscules contre Diderot et Toussaint. Voir Franco Venturi, *Jeunesse de Diderot*, p. 97 et suiv.

2. Bibl. Nat., Mss., Nouv. acq. fr. 21.196, fol. 102.

leurs engagemens de mieux en mieux, à mesure qu'ils avancent dans l'exécution, et que chaque nouveau Volume enchérit sur ceux qui l'ont précédé.

Cependant il reste toujours un inconvénient irrémédiable dans les publications de l'*Encyclopédie*, c'est le prix considérable de ce Livre, qui permet à peu de personnes d'en faire l'acquisition, sans compter que la grosseur des Volumes et l'immensité des détails ne conviennent pas à tout le monde. C'est ce qui a fait naître à des personnes d'un mérite distingué, et d'un jugement sûr, l'idée d'une *Encyclopédie réduite* où l'on conservât dans une juste précision tout ce qui, généralement parlant, peut intéresser les Lecteurs qui aiment à s'instruire. Ces mêmes personnes m'ont proposé de me charger de cette réduction. J'ai cru, après avoir réfléchi mûrement sur l'utilité de ce travail, devoir répondre à l'invitation qui m'étoit adressée, et je me suis déterminé à mettre incessamment la main à l'œuvre. Je vais donc publier Volume après Volume l'*Encyclopédie réduite*, de façon que j'atteindrai bientôt les Encyclopédistes ; et alors je donnerai régulièrement un Volume de la réduction six mois après que celui du grand Ouvrage auquel il répondra, aura paru.

Mon Abrégé, à ce que j'espère, contiendra véritablement l'essence de l'Original ; tous les Articles sans exception y seront, avec les définitions, les explications, et les exemples qui me paroîtront d'une nécessité indispensable ; mais je supprimerai toutes les longueurs de raisonnement, soit en Métaphysique, soit en Jurisprudence, soit en Morale, toutes les Démonstrations de Mathématique, toutes les manœuvres des Arts [1], en un mot tout ce qui me paroîtra n'être pas de la compétence et de l'usage du gros des Lecteurs. Il y aura abondamment, dans ce qui reste après ces soustractions, de quoi former un Dictionnaire très agréable et très intéressant, qui, par la commodité de son format et la modicité de son prix, pourra entrer dans tous les Cabinets. Quand ce ne serait qu'une Table raisonnée de l'*Encyclopédie*, cela devroit suffire pour le faire rechercher ; mais j'ai dessein de le rendre recommandable par d'autres endroits.

Comme les *Encyclopédistes* ne sont point infaillibles, et ne prétendent pas l'être, on se permettra de retoucher aux Articles qui pourraient en avoir besoin ; et c'est dans cette vue que je prie tous les Amateurs des Sciences et des Belles-Lettres de me fournir, pendant que je serai occupé à ce travail, les corrections, additions aux Articles déjà existens, ou Articles même nouveaux, qu'ils croiront propres à enrichir l'*Encyclopédie réduite*. Je ferai honneur de ces dons à ceux qui le souhaiteront, en mettant leur nom à la fin de ce qu'ils auront donné, et en général, je distinguerai soigneusement tout ce qui sera tiré de l'*Encyclopédie* d'avec ces secours étrangers, ou d'avec mes propres Remarques. C'est dans la vue d'obtenir les premiers que je fais imprimer ce Projet, et que je le répans autant qu'il m'est possible. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il seroit superflu de m'envoyer des Additions qui fussent contraires à la Religion, au Gouvernement, ou aux bonnes Mœurs.

Je compte réduire chaque Volume in-folio de l'Encyclopédie à un Volume a deux colonnes grand *in-octavo* ou *medium in-quarto*. Je n'ai pris encore d'arrangemens avec aucun Libraire pour l'impression, c'est à ceux d'entre ces Messieurs auxquels ce Projet parviendra, à

1. C'est-à-dire : les techniques des métiers, l'un des aspects les plus originaux de l'œuvre de Diderot.

faire eux-mêmes leurs réflexions sur cette entreprise, et à me communiquer leurs idées sur la manière de l'exécuter.

A Berlin, 1er janvier 1756.

FORMEY.

Nous ne commenterons pas phrase à phrase ce *Projet* ; l'exposé laisse percer plusieurs bouts d'oreilles que le lecteur aura aperçu « de lui-même ». Nous ignorons qui sont « les personnes d'un mérite distingué » dans l'esprit desquelles a pu « naître... l'idée d'une *Encyclopédie réduite* ». Il en est une, toutefois, qui approuva fermement l'initiative. Ce fut M. de Réaumur. Il écrit à Formey :

de Paris, 23 février 1756.

... Le dictionnaire encyclopédique..., Monsieur, m'a paru ou trop long ou de beaucoup trop court pour répondre à son titre. Tout ce qui est traité dans les dictionnaires actuellement existens et qui le seroit dans tous les dictionnaires possibles, devroit s'y trouver, etc.

... La réduction que vous en voulez faire est un projet qui me paroît devoir être agréable au public. Les suppressions que vous annoncez dans votre programme seront, je crois, du goût général. [1]

Que Formey ait ou non directement informé de son projet les éditeurs et les libraires associés de l'entreprise encyclopédique, ils en eurent vite connaissance, et très justement s'en émurent. Nous ne connaissons pas la réaction de Diderot, mais celle de Voltaire fut bien nette, et ses critiques sont pertinentes. Il écrivit à M. Bertrand, pasteur à Berne :

de Monrion, le 10 février 1756.

Le projet de M. Formey suppose... quelque chose de plus que du courage, s'il veut faire lui seul une encyclopédie ; c'est beaucoup pour un seul homme. S'il veut retrancher de cet ouvrage les mathématiques et les arts, qui en sont le fondement, c'est le réduire à rien, c'est faire un dictionnaire de choses triviales.

Joignez à la singularité de ce projet la mauvaise grâce de se servir du travail d'autrui, le risque de le gâter, le soupçon d'avoir fait cette manœuvre par intérêt, et vous m'avouerez alors que ses amis devaient le détourner d'un tel dessein. Le grand nombre de savants qui travaillent à l'Encyclopédie s'élèvera contre lui ; ils en auront d'autant plus de droit que lui-même se joignit à eux dans les commencements, et se proposa pour les aider dans plusieurs articles de philosophie. Il envoya ses articles, on les lui paya noblement, et on s'en servit peu. Vous voyez combien de raisons doivent concourir à lui faire abandonner son idée. Si vous êtes son ami, je pense que vous lui rendriez un vrai service de le détourner d'une telle entreprise, sans me citer et sans alléguer les raisons que je vous apporte [2] :

Par le même courrier, Voltaire écrivait à d'Alembert :

1. Cité par S. Formey, *Souvenirs d'un Citoyen*, 1789, t. II, p. 170. L'approbation pourtant est nuancée d'une réserve, car Réaumur était orfèvre en l'espèce. Il poursuit : « Je m'imagine néanmoins que les manœuvres des arts ne seraient pas du nombre des articles sur lesquels le retranchement devait le plus tomber. Peut-être est-ce parce que je m'en suis occupé pendant bien des années. Je les ai étudiées avec beaucoup de plaisir, etc. »

2. Voltaire, éd. Moland, XXXVIII, p. 548, Lettre 3116.

de Monrion, le 10 février 1756.

Je vous envoie deux phénomènes littéraires ; l'un des deux vous regarde, et vous verrez quels remerciements vous devez à M. Formey, Secrétaire de votre Académie de Berlin. Pour moi, j'en dois de très sincères au roi de Prusse, etc.

D'Alembert, co-éditeur de l'*Encyclopédie*, réagit presque aussitôt et se fit l'avocat des libraires menacés dans leurs intérêts. M. de Malesherbes reçut de lui la lettre de protestation suivante [1] :

Je suis chargé, Monsieur, par les libraires de l'Encyclopédie, de vous faire parvenir l'imprimé et le mémoire ci-joints [2]. Personnellement, il m'importe peu que l'Encyclopédie soit réduite, démembrée, déchirée, persécutée, supprimée ; mais le procédé de M. Formey ne me paroit ni juste, ni honnête, et la demande des libraires me paroit équitable. J'ajoute que M. Formey désoblige tous nos auteurs, MM^rs^ Diderot et Voltaire à la tête, dont je connois en particulier les sentimens sur cette entreprise.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

à Paris, ce 16 février 1756.

D'Alembert.

La décision du Directeur de la Librairie fut immédiate et catégorique :

Réponse : que cela est juste, et qu'elle [3] *ne sera pas permise.*

Telle fut l'apostille dont Malesherbes annota de sa main la lettre d'alarme de d'Alembert.

Formey aurait pu essayer de réaliser son projet ailleurs qu'en France ; Berlin, Genève, Amsterdam étaient en mesure d'imprimer l'*Encyclopédie réduite*. Peut-être quelques « personnes... d'un jugement sûr » lui représentèrent-elles les risques de l'entreprise ? Les collaborateurs bénévoles firent-ils défaut ? Nul libraire ne fut-il tenté d'offrir ses services à l'ingénieux auteur qui, « après avoir réfléchi mûrement », avait « cru devoir répondre à l'invitation... de se charger de cette réduction » ? Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage projeté ne vit pas le jour ; Formey n'eut pas à « mettre la main à l'œuvre », et il ne semble pas qu'il se soit obstiné.

En éprouva-t-il quelque rancœur ? Et ce déboire a-t-il hâté l'évolution de l'ex-encyclopédiste qui, ayant réédité quelques mois après, ses *Pensées Raisonnables*, qui sont un « Anti-Diderot », publia, en 1760, l'*Abrégé de l'Histoire de la Philosophie* ; en 1761, l'*Anti Sans-Souci ou la Folie des Nouveaux philosophes naturalistes, déistes et autres impies dépeinte au naturel, nouvelle édition, augmentée de preuves et de réflexions préliminaires ;* en 1763, l'*Anti-Émile* ?

L'amertume entre-t-elle en l'âme des pasteurs ?

Georges Roth.

1. Bibl. Nat., Mss., Nouv. acq. fr. 21.196, fol. 1.
2. Ces deux pièces ne sont pas jointes à la lettre.
L'imprimé est certainement le *Projet* reproduit plus haut. Le « Mémoire » nous demeure encore inconnu.
3. « Elle » : la publication de l'*Encyclopédie réduite*.

A. DE VIGNY ET A. CHÉNIER : « DOLORIDA » ET « LA LAMPE »

L'influence d'A. Chénier sur A. de Vigny a été plus d'une fois établie. Nous-mêmes, nous avons déjà eu l'occasion de montrer que la *Femme adultère* résultait d'une contamination curieuse, Vigny ayant dû avoir connaissance des manuscrits de Chénier [1]. Nous voudrions fournir une nouvelle preuve de cette influence à propos de *Dolorida*.

Il n'est pas douteux que la source immédiate du poème est bien l'anecdote signalée par Estève dans son Édition critique. Mais à partir de cette donnée, Vigny construit un poème dont la marche a des analogies avec celle d'une élégie de Chénier : *La Lampe* [2]. L'action se passe la nuit, dans la chambre d'une femme jeune et ardente ; même décor, mêmes personnages, présents ou invisibles : lui, elle, l'autre ; même atmosphère sensuelle et musquée. A. de Vigny a pu faire facilement le lien entre l'élégie et son poème, grâce à cet hémistiche évocateur de Chénier qu'il lisait dans le manuscrit : « Bois, malheureux Gallus. »

Et puis, surtout, il y a ces rencontres troublantes d'idées, de mots, d'expressions :

VIGNY : « Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
furtive, a rallumé ces lampes solitaires ? »
CHÉNIER : « Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour. »

VIGNY : « ... Lorsque la nuit commence.... »
CHÉNIER : « Le jour venait de fuir, je commençais à luire. »

VIGNY : « Ce sein d'albâtre ».
CHÉNIER : « Ses flancs d'albâtre. »

VIGNY : « Et la lampe luttait ; sa flamme sans puissance
décroissait inégale, et semblait un mourant
qui sur la vie encor jette un regard errant. »
CHÉNIER : « Elle lutte... et ma clarté rebelle
... en vain plie et chancelle ;
... et son souffle envieux
me ravit la lumière et me ferme les yeux. »
[*Ces vers sont absents de l'édition Latouche.*]

VIGNY : « La porte s'ouvre... elle ne tremble pas ! »
CHÉNIER : « ... cette porte amie
s'ouvre...
Elle alors d'une voix tremblante... »

VIGNY : « ... Il parle à demi-voix :
... mes pieds sont froids et lourds... »
CHÉNIER : « Hier, elle semblait en efforts languissants
avoir peine à traîner ses pas et ses accents. »

VIGNY : « Je fus bien criminel... »
CHÉNIER : « Je l'aurais appelée ingrate, criminelle. »

VIGNY : « T'a-t-elle vu pâlir ? »
CHÉNIER : « Elle pâlit... »

Voici deux images-périphrases absolument caractéristiques :

CHÉNIER : « Et toi, lampe nocturne...
... ô toi, qui jusqu'au jour
de ta prison de verre éclairas nos tendresses... »
VIGNY : « La gaze et le cristal sont leur pâle prison » (des « lampes solitaires »).

1. Dans la *Revue d'Histoire de la Philosophie et de Civilisation générale*, 1946.
2. Dans l'édition de 1819, cette élégie portait en titre : « Imité d'Asclépiade ».

La périphrase de la chemise par Vigny est fameuse : « Le dernier rempart que dans sa nuit folâtre, L'amour ose enlever... » Chénier avait écrit dans son manuscrit :

« Malgré quelques combats, bientôt après je vis
loin jetés à l'écart et voiles et tapis,
tout jusqu'au lin flottant, sa défense dernière... »

Les références d'Estève à Bertin et à Le Brun n'expliquaient rien.

Au total, un ensemble d'indices qui emporte la conviction, me semble-t-il. Malgré toutes les différences réelles qui les séparent, le poème d'A. de Vigny a été conçu d'après l'élégie de Chénier. Une couleur locale conventionnelle et un romantisme facile ne sauraient faire illusion.

Y. LE HIR.

UNE LETTRE DE Mme DE CASTRIES A SAINTE-BEUVE SUR LAMENNAIS ET GEORGE SAND

Miss Ruth Mulhauser (Cleveland, Ohio) a en mains des lettres de Sainte-Beuve à Mme de Castries qu'elle doit faire paraître cette année en Amérique. A Chantilly, la Collection Spoelberch de Lovenjoul possède un dossier des lettres de Mme de Castries à Sainte-Beuve. Nous espérons pouvoir, avec le gracieux consentement de M. de Miramon Fitz-James — qu'il soit ici vivement remercié — publier un choix de ces dernières lettres dans un prochain numéro de notre Revue : elles y seront présentées par Miss R. Mulhauser[1]. En attendant, nous en détachons une, où il est parlé de Lamennais et de G. Sand, sur qui se porte en ce moment l'attention publique.

Mme de Castries était née en 1796. Elle avait épousé, en 1816, le marquis de Castries, né en 1787. Elle s'éprit ardemment, en 1822, d'un jeune homme à peine âgé de vingt ans, le prince Victor de Metternich, fils aîné du Chancelier. Elle en eut un fils, Roger, né le 21 octobre 1827. Mais le jeune père vit sa vie se rétrécir inexorablement : phtisique comme le Raphaël de la *Peau de Chagrin*, il mourut le 30 novembre 1829. C'est à ce douloureux anniversaire que Mme de Castries fait allusion dans le dernier alinéa de sa lettre à Sainte-Beuve. M. Marcel Bouteron, à qui nous empruntons ces dates, a publié dans les *Cahiers balzaciens* (n° 6, 1928), la *Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec la Duchesse de Castries* (*1831-1848*), modèle, comme chacun sait, de la duchesse de Langeais.

Le numéro de la *Revue des Deux Mondes* dont il s'agit est celui du 15 novembre 1836. Il s'ouvrait par un article de L. de Carné sur l'Espagne, puis venaient : *Lettres d'un voyageur. VII et VIII*, par George Sand (p. 407-462) et *Affaires de Rome, par M. de La Mennais*[2], article de Sainte-Beuve (p. 463-477). Dans ces deux lettres, George Sand racontait le voyage qu'elle venait de faire à Chamonix et à Genève (septembre 1836). Elle avait rejoint Liszt et Mme d'Agoult qu'elle désigne dans la lettre VII — nous répondons ici à la question posée par Mme de Castries — sous le nom d'*Arabella*. (Voir André Maurois, *Lélia ou la Vie de George Sand*, Hachette, p. 253.)

Mme de Castries apprécie les ouvrages en moraliste qui y cherche une « consolation ». C'est à ce titre que Sainte-Beuve est le bienvenu, le Sainte-Beuve de ces années-là, si différent, dans l'esprit de celles et même de ceux qui l'ont connu alors, du critique fielleux dont certains aujourd'hui se détournent. « Je consentirais à me faire imprimer si j'étais sûre de n'être jamais critiquée que par vous », « vous devez ce me semble guérir de toute aigreur »...

1. Miss R. Mulhauser n'ayant pu, à notre grand regret, donner suite à son projet, M. Gerald Antoine, professeur à la Sorbonne, a bien voulu, et nous l'en remercions vivement, se charger de cette publication.

2. Dans la Table des Matières, l'article est représenté sous ce titre : *Du dernier ouvrage de M. de La Mennais.*

croirait-on que de tels propos s'adressent à l'auteur de *Mes Poisons* ? N'oublions pas pourtant que cet autre Sainte-Beuve a existé : Mme de Castries n'est pas la seule à parler de sa bonté. Frère de charité, il venait au chevet des femmes malades, et ce qu'il savait leur dire leur était doux.

Ce que Mme de Castries écrit ici de G. Sand a peut-être donné à Sainte-Beuve l'idée qu'il développe dans une note de *Port-Royal*. La Marquise disait : « Que serait devenu ce talent dans une vie ordinaire ? » Sainte-Beuve écrira (ou à peu près) : « Qu'aurait-il été, ce talent, deux cents ans plus tôt ? » (*Port-Royal*, t. I, 1840, p. 199-200). Jugement de femme sur une femme, où l'aigreur ne va pas sans un second mouvement de curiosité.

J. P.

D 583 *bis*, fos 9-11 [Seconde quinzaine de novembre 1836].

Fo 9 ro [*En haut, de la main de Sainte-Beuve, à l'encre :*]

Mme de Castries à propos de mon article sur Lamennais *aff. de Rome.*

franchement, croyez vous qu'en ouvrant ma revue, mon premier mouvement ait été pour lire la lettre de Georges Sand ? je l'ai remis bien loin cette lecture et je suis arrivée, a l'article de Mr de lamenais par Mr Ste beuve. je n'ai pas lu l'ouvrage, et je ne crois pas que je le lise, il m'attristerait. l'inconséquence dans les idées, et les principes [1] est, ce que je déplore le plus dans la foiblesse humaine. le talent et le génie ne savent pas me raccommoder, avec | [fo 9 vo] ce malheur. quand on ne peut pas empêcher le mal, il faut l'éviter, j'en resterai donc sur votre article. il est charmant cet article, plein de vérité et d'esprit, la critique y est douce et jamais offensive. je consentirais a me faire imprimer si j'étais sure de n'être jamais critiquée que par vous.

Mr Buloz a si mal fait relier ma revue, que je n'ai eu qu'une page de la lettre d'un voyageur. j'ignore donc tout ce que vous me dites, mais je *la* sais bien capable, de ce mélange de folie et de beauté dont son style est toujours empreint. j'en suis restée a la pensive *arabella* qui est ce ? je me suis demandée | [fo 10 ro] après vous avoir lu, ce que serait devenu le talent de Mde du devant, dans une vie ordinaire, j'ai dans l'idée qu'il n'aurait pas existé, ou qu'elle aurait rompu toutes les chaines sociales, que restera t'il de cet esprit a la fin de sa vie, quel bien aura t'il produit, quelle douleur aura t'il consolé, quelle faute aura t'il fait éviter, quel bonheur aura t'il donné, quand je me pose ces questions, je ne trouve qu'une réponse, rien, eh bien est ce la, la mission de l'intelligence supérieure. elle a donc menti, au but de sa création, cette pensée détruit pour moi tout son charme.

c'est prendre bien | [fo 10 vo] gravement les choses de la vie. probablement j'ai tort, et j'en suis punie, car j'empoisonne mes jouissances. vous pourrez me gronder de cela comme de ma rêvasserie.

Savez vous que je commence a avoir besoin de retrouver mes bonnes matinées, mon esprit a besoin de se reposer et de s'éclairer dans votre esprit. vous devez ce me semble guérir de toute aigreur, et l'aigreur est l'inconvénient ou je suis toujours toute prête à tomber. il n'y a que les gens heureux, de bons et de faciles [2], et je suis bien peu heureuse. vous qui avez de l'indulgence et de l'amitié pour moi, et a qui | [fo 11 ro] je me suis laissée aller a parler de la tristesse de mon cœur. pensez a moi, le 30 novembre dites vous que ce jour a brisé ma vie, et unissez vous a mes souvenirs. peine partagée est plus legère, et je suis bien sûre qu'en la partageant vous la sentirez.

1. Sainte-Beuve termine son article (p. 477) en soulignant la contradiction de l'ancien et du nouveau Lamennais.

2. Cette phrase fait penser à celle que George Sand écrivait à Sainte-Beuve au moment de *Lélia*, dans un ordre d'idées, il est vrai, un peu différent : « Faut-il que je croie... que les vertueux sont orgueilleux et durs, et que les dissolus sont compatissants et mous ? »

roger vous remercie de votre souvenir, et vous pardonne votre retard, en espérant que tot ou tard il lira *Mr Jean* [1]. Mr Molé ne m'a pas encore répondu [2]. je crains que les affaires ne l'absorbent adieu mille complimens pleins d'affection.

Maillé, de Castres

1. Le 16 octobre précédent, Sainte-Beuve avait écrit à Lamartine : « Je veux joindre [à *Pensée d'août*] une espèce de petit poème appelé *Monsieur Jean, maître d'école*, qui s'imprime et a 700 vers ; c'est mon plus long jusqu'ici : il est possible que le numéro du *magasine* où il sera, ne paraisse qu'en décembre. » *Monsieur Jean* parut dans le numéro du 25 novembre du *Magasin pittoresque* (Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, publiée par Jean Bonnerot, t. II, p. 105-106).

2. S'agit-il déjà d'une démarche que Mme de Castries aurait faite auprès du président du Conseil en exercice, en vue de trouver pour Sainte-Beuve quelque poste rémunéré (de bibliothécaire) ? Cf. *ibid.*, p. 306, n. 2.

Une Bibliographie critique de la Littérature française. — Sous la direction générale de M. David C. Cabeen de New York, les presses de l'Université de Syracuse (État de New York, É. U. A.) sont en train de publier une série de sept volumes, sous le titre de : *A Critical Bibliography of French Literature.* Ce projet, mis en train pendant la dernière guerre et qui doit beaucoup à l'énergique impulsion d'Henri Peyre de l'Université Yale, est destiné à satisfaire le besoin qui a longtemps existé d'un ouvrage bibliographique sélectif et raisonné sur l'ensemble de la littérature française. La direction de chaque volume a été confiée à un spécialiste de la période traitée et les chapitres et sous-chapitres à des collaborateurs connus aux États-Unis pour leurs travaux sur les auteurs, genres et mouvements qui leur ont été confiés. Seuls les livres, chapitres de livres et articles jugés les plus utiles sont énumérés. Chaque titre est accompagné d'une référence bibliographique précise, de quelques lignes de commentaire descriptif et d'évaluation critique en anglais, et, dans la plupart des cas, d'une liste des compte rendus les plus importants. Chaque volume comprend également un index très détaillé. — Georges May.

Tome I. Le Moyen Age. Sous la direction d'Urban T. Holmes Jr., de l'Université de la Caroline du Nord. 2 588 titres cités, 256 p. Mis en vente en 1947.

Tome II. Le Seizième Siècle. Sous la direction d'Alexander H. Schutz, de l'Université de l'État d'Ohio. 2 900 titres cités. Sous presse.

Tome III. Le Dix-Septième Siècle. Sous la direction de Nathan Edelman, de l'Université Columbia, assisté de Robert Taylor de l'Université de New York. En préparation.

Tome IV. Le Dix-Huitième Siècle. Sous la direction de George R. Havens, de l'Université de l'État d'Ohio, et de Donald F. Bond, de l'Université de Chicago. 3 319 titres cités, 411 p. Mis en vente en 1951.

Tome V. Le Dix-Neuvième Siècle (1800-1850). Sous la direction d'Albert George, de l'Université de Syracuse. En préparation.

Tome VI. Le Dix-Neuvième Siècle (1850-1900). Sous la direction d'Albert George, de l'Université de Syracuse. En préparation.

Tome VII. Le Vingtième Siècle. Sous la direction de Justin O'Brien, de l'Université Columbia. En préparation.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1954.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Gandilhon (René). — Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France. Période 1910-1940. T. III, fasc. 3. Bas-Rhin-Haute-Savoie. — Paris, Imprimerie Nationale, 1953.

— * Rancœur (René). — Bibliographie littéraire 1953 [Bibliographies trimestrielles parues en 1953 dans les numéros de la *RHLF*]. — Librairie Armand Colin, 1954.

— Torossian (A.). — Liste des thèses de lettres soutenues dans les Universités françaises (Paris et province) en 1953. — *AUP*, janvier-mars [On en trouvera le dépouillement, — pour les thèses soutenues sur exemplaires dactylographiés, et non encore publiées, — à la rubrique des *Thèses*].

DIVERS

— * Hankiss (Jean). — La littérature et la vie. Problématique de la création littéraire. — Universidade São Paulo, 1951.

— * Jaloux (Edmond). — Visages français. Avant-propos par Henri Mondor. — A. Michel, 1954.

— * Mousnier (Roland). — Histoire générale des civilisations. 4. Les XVIe et XVIIe siècles. Les progrès de la civilisation européenne et le déclin de l'Orient. 1492-1715. — Presses Universitaires, 1954.

— * Mucchielli (Roger). — Caractères et visages (Coll. « Caractères »). — Presses Universitaires, 1954.

— Audisio (Gabriel). — La littérature algérienne. — [In] * Visages de l'Algérie (Coll. « Provinciales ». 31). — Horizons de France, 1953.

— Mongrédien (Georges). — La source impure des Mémoires. — *EN*, 28 janvier.

— Pinatel (Joseph). — De l'objet de la littérature. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

— Pinatel (Joseph). — Prose ou vers ? — *L'École*, 27 février.

— Pottinger (David D.). — Censorship in France during the Ancien Régime. — *The Boston Public Library Quarterly*, January, April.

— Stoll (Elmer Edgar). — Intentions and instinct. — *Modern Language Quarterly*, December 1953.

— L'écrivain et son public [discours de Henri Liebrecht, R. Goffin, Roger Bodart, Lucien Christophe, à la séance publique de l'Académie, 24 octobre 1953]. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, novembre 1953.

— Voir : *Thèses. Divers.*

Baroque. — * Mourgues (Odette de). — Metaphysical, Baroque and Précieux Poetry. — New York, Oxford University Press, 1953.

— Du baroque au classicisme [Introduction de R. Lebègue]. — *XVII^e siècle*, n° 20, 1953.

— Borgerhoff (E. B. O.). — « Mannerism » and « Baroque » : a simple plea. — *CL*, Fall 1953.

— Garapon (Robert). — Le Théâtre comique. — *XVII^e siècle*, n° 20, 1953.

— Lameere (Jean). — Baroque et précieux [conférence à la Société française d'esthétique, suivie d'un échange de vues]. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1953.

— Lebègue (R.). — La Tragédie [baroque]. — *XVII^e siècle*, n° 20, 1953.

— Pintard (René). — La Poésie. — *XVII^e siècle*, n° 20, 1953.

— Tapié (Victor-L.). — Le baroque expression d'une société. — *XVII^e siècle*, n° 20, 1953.

— The age of baroque in France [C. R. de J. Rousset, *La littérature de l'âge baroque en France*, Paris, 1953]. — *TLS*, 12th February.

Bibliophilie. Livre. — * Brochon (Pierre). — Le livre de colportage en France depuis le XVI^e siècle. Sa littérature. Ses lecteurs. Préface de G.-H. Rivière. — Gründ, 1954.

— * Grolier (Éric de). — Histoire du livre (Coll. « Que sais-je ». 620). — Presses Universitaires, 1954.

— Bolchert (Paul). — La bibliothèque du consistoire de l'église de la Confession d'Augsbourg à Colmar [catalogue des incunables]. — *Annuaire de la Société historique et littéraire de Colmar*, 1954.

Critique. — Duthuit (Georges). — Une nouvelle dimension de la critique [C. R. de Pierre Schneider, *La Voix vive*, Paris, 1953]. — *Critique*, mars.

— Piel (Jean). — La fonction sociale du critique. — *Critique*, janvier.

Enseignement. — * Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles [sous la direction du P. Pierre Delattre, S. J.]. Fasc. 9 et 10. Lille-Molsheim. — Enghien, Institut supérieur de théologie ; Wetteren, De Meester, 1953-1954.

— Clarac (Pierre). — L'explication française. — *Les Amis de Sèvres*, juillet-octobre 1953.

— Girard (J.-A.), O. P. — Les Dominicains et l'enseignement avant la Révolution [préliminaires à une enquête]. — *En Cordée* (Écoles Saint Thomas d'Aquin, Oullins, Sorèze, etc.), n° 16, janvier-avril 1952.

— Nathan (J.). — L'enseignement de la littérature française contemporaine. — *IL*, novembre-décembre 1953.

— Vier (Jacques). — L'enseignement du français dans les classes préparatoires à l'École de la France d'Outre-Mer. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1953.

— Une école de village [XVIIe-XIXe s.], d'après les notes de Louis Chaume [Minot, canton d'Aignay, Côte-d'Or]. — *Annales de Bourgogne*, juillet-septembre 1953.

Folklore. — * Massignon (Geneviève). — Contes de l'Ouest (Contes merveilleux des provinces de France. 3). — Éd. Érasme, 1954.

— * Millien (A.) et Delarue (P.). — Contes du Nivernais et du Morvan (Contes merveilleux des provinces de France. 1). — Éd. Érasme, 1953.

Langue. — * Matoré (G.) — La méthode en lexicologie. Domaine français. — M. Didier, 1953.

— * Orr (John). — Words and sounds in English and French (Modern Language Studies). — Oxford, B. Blackwell, 1953.

— * Tinsley (Sister Lucy), S. N. D. — The French expressions for Spirituality and Devotion : a semantic study (The Catholic University of America Studies in romance languages and literatures. Vol. XLVII). — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1953.

— Beslais (A.). — La réforme de l'orthographe. — *Vie et langage*, mars.

— Entwistle (W. J.). — French, audible, visible and « real ». — [In] * Studies... presented to John Orr.

— Hérisson (C. D.). — L'hypocoristique « petit » dans les titres de journaux. — *Le français moderne*, janvier-avril.

— Peruzzi (Emilio). — Francese *réaliser*. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1953, H. 3-4.

— Pompilus (Pradel). — La langue française en Haïti. — *Vie et langage*, février.

— Reid (T. B. W.). — « L'heure du berger ». — [In] * Studies... presented to John Orr.

— Riffaterre (Michel). — Datations de mots et néologismes (surtout chez B. Constant, *Journal intime*, 1804-1807, 1811-1816 ; Barthélemy, *Némésis*, 1831-1832 ; Flaubert, *Éducation sentimentale*, 1869 ; Gobineau, *Les Pléiades*, 1874]. — *Le français moderne*, janvier.

— Thérive (André). — L'agonie du français. — *La Nouvelle NRF*, mars.

Littératures régionales. — * Berthaud (P.-L.) et Lesaffre (Jean). — Guide des études occitanes. 2e éd. — Les Belles Lettres, 1953.

— Braga (Dominique). — Géographie littéraire de la France. — *HM*, février.

— Castan (Félix). — La définition des périodes de la littérature occitane [à propos de l'*Histoire de la littérature occitane* de Ch. Camproux]. — *Annales de l'Institut d'études occitanes*, janvier.

Mélanges. — * Studies in romance philology and French literature presented to John Orr, by pupils, colleagues and friends. — Manchester, Manchester University Press, 1953.

— * Weltliteratur. Festgabe für Friz Strich zum siebzigsten Geburtstag. In Verbindung mit Walter Heuzen, herausgegeben von Walter Muschg und Emil Staiger. — Bern, A. Francke, 1952.

Poésie. — Debiesse (Jean). — Poésie, science et technique. — *L'École libératrice*, 15 janvier.

— Lagrevol (Henri de). — Vers une définition de la poésie. — *Cahiers de l'Éducateur*, 10 janvier.

— Masson (David I.). — Vowel and consonant patterns in poetry. — *The Journal of Aesthetics and art criticism*, December 1953.

— Naeyer (Marcel E. de). — Science et poésie. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier-mars.

— Margolin (Jean-Claude). — Philosophie et poésie. — *Revue philosophique*, janvier-mars.

— Vig (J. L.). — Structure logique de la poésie. — [In] * Actes du XI[e] Congrès international de philosophie. Bruxelles, 1953. — Louvain, C. Nauwelaerts, 1954.

Propriété littéraire. — * Desbois (Henri). — La propriété littéraire et artistique (Coll. A. Colin. N° 285). — A. Colin, 1953.

— * Matine (Hassan). — Le contrat d'édition en matière littéraire, en droit suisse et en droit français (Th. droit Genève]. — Genève, Impr. Genevoise, 1951.

— Garçon (Maurice). — Le patrimoine des écrivains. — *Le Monde*, 18 décembre 1953.

Roman. — Moreau (Pierre). — Problèmes généraux du roman moderne. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

Style. — * Barthes (R.). — Le degré zéro de l'écriture. — Éd. du Seuil, 1953.

— Cioran (E. M.). — Le style comme aventure. — *La Revue de la culture européenne*, 4[e] trimestre 1953.

— Guiraud (Pierre). — Stylistiques. — *N*, Januari.

— Riffaterre (Michel). — La durée de la valeur stylistique du néologisme. — *RR*, December 1953.

Théâtre. — Leclerc (Hélène). — Les *Indes Galantes* (1735-1952). Les sources de l'opéra-ballet, l'exotisme orientalisant, les conditions matérielles du spectacle. Appendices : I. Les costumes des *Indes Galantes* au XVIII[e] siècle, par France Vernillat. II. Les Volcans. — *RHT*, 1953, fasc. IV.

— Veinstein (André). — La mise en scène théâtrale et sa condition esthétique. — Les périodiques publiés par les théâtres d'art (1887-1934). Contribution à l'esthétique et à l'histoire du théâtre [résumé de th. doct. Lettres, Paris, mai 1953]. — *RHT*, 1953, fasc. IV.

Thèmes littéraires. — Brown (Calvin S.). — The Color symphony before and after Gautier. — *CL*, Fall 1953.

— Dédéyan (Charles). — Introduction au thème de Faust dans la littérature européenne (à suivre). — *La Revue des Lettres modernes*, février-mai.

XV[e] SIÈCLE

Gerson (J.). — Bossuat (R.).— C. R. de : L. Mourin, *J. G. prédicateur français* (Bruges, 1952). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1953, n° 4.

— **Frénaud (Dom G.). O. S. B.** — C. R. de : L. Mourin, *J. G. prédicateur français*, Bruges, 1952 [et de : Mgr P. Glorieux, *La vie et les œuvres de G.*, in : *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 1950-1951]. — *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1953, n[os] 3-4.

Villon (F.). — * Castelnau (Jacques). — F. V. (Coll. « Grandes figures »). — Tallandier, 1954.

— Benedetto (Luigi Foscolo). — Il Dialogo di V. col suo cuore, il cosiddetto *Débat du cœur et du corps de V.* — Estratto degli *Atti della Accademia delle Scienze di Torino*, vol. 87, 1952-1953. — Torino, 1954.

— Fox (John). — Notes on V. — *MLR*, January.

XVIe SIÈCLE

Divers. — Jourda (P.). — L'humanisme français au XVIe s. — [In] *Quelques aspects de l'humanisme médiéval (Association G. Budé). — Les Belles Lettres, 1953.

— Lebègue (Raymond). — Le courtisan et le bourgeois dans la littérature française du XVIe s. [De hoveling en de burger in de Franse literatuur van de 16e eeuw]. — [In] * Literatuur en Samenleving, Den Haag, Servire, 1952.

— Michon (Louis-Marie). — A propos des grèves d'imprimeurs de Paris et de Lyon au XVIe siècle. — *Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France. Mémoires*, t. III, 1951 [1953].

— Scheler (Lucien). — Trouvailles bibliographiques. Une presse conventuelle à Bourges en 1511. — *BHR*, fasc. 1.

— Weinberg (Bernard). — The problem of literary aesthetics in Italy and France in the Renaissance. — *Modern Language Quarterly*, December 1953.

— Voir : *Thèses.*

Belleau (R.). — * R. B. — *La Bergerie.* Texte de l'édition de 1565 publié avec une introduction, des notes et un glossaire par Doris Delacourcelle (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1954.

Bodin (J.). — Husson (Jean). — Actualité de Jean B., théoricien de l'école laïque. — *EN*, 11 mars.

Castellion (S.). — * S. C. — De l'art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir, traduit de l'original latin par Ch. Baudouin. — Genève-Paris, Éd. Jeheber, 1953.

Chassignet (J.-B.). — Schmidt (Albert-Marie). — Les souffrances du jeune C., suivi de : *Amours de Salomon et de Sunamite.* — *Les Lettres Nouvelles*, avril.

Des Périers (B.). — Caprariis (Vittorio de). — Sul *Cymbalum Mundi* di B. des P. — *Il Mulino*, novembre-dicembre 1953.

Desportes (Ph.). — Pizzorusso (A.). — Il petrarchismo di D. — *Studi Petrarcheschi*, 1952.

Du Bellay (J.). — Voir : *Thèses.*

Galhard (A.). — Boussac (André-J.). — La langue d'Augier G. — *Annales de l'Institut d'études occitanes*, juillet 1953.

Garnier (R.). — Voir : *Thèses.*

Grévin (J.). — Récatas (Basile). — L'humanisme de Jacques G., médecin et poète de la Pléiade. — Extr. de : *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. 12, 1952 (Mélanges H. Grégoire, vol. 4). — Bruxelles, 1953.

Labé (L.). — * L. L. — Élégies. Sonnets. Débat de la Folie et de l'Amour. Introduction et notes de B. Jourdan (Classiques Delmas. 40). — Delmas, 1954.

— Giudici (Enzo). — Sulle tracce di L. L. [lettera da Parcieu-en-Dombes...]. — *La Fiera letteraria*, 27 dicembre 1953.

Marguerite de Navarre. — Ritter (Raymond). — Les solitudes de M. de N. 1527-1549 [fin]. — *Pyrénées*, janvier-mars.

Marot (C.). — * Mayer (C. A.). — Bibliographie des œuvres de C. M. I. Manuscrits (Travaux d'Humanisme et Renaissance. X). — Genève, E. Droz, 1954.

— Bambeck (Manfred). — C. M., dispensateur d'immortalité. La source d'une Épître du poète [*Épistre faicte par M.*]. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse. Littératures. Études de littérature moderne*, II, novembre 1953.

— Vier (Jacques). — Badinage et poésie. C. M. — *L'École*, 27 mars.

Mellin de Saint-Gelais. — Saulnier (V.-L.). — Rabelais et M. de Saint-G. pronostiqueurs. Une édition inconnue de l'*Énigme en prophétie*. — *BB*, 1953, nº 6.

Montaigne (**M. de**). — Busson (Henri). — La pratique religieuse de M. — *BHR*, fasc. 1.

— Gallas (K. R.). — Un nouveau livre sur M. [S. Dresden, *M. de spelende wijsgeer*, Leiden, Universitaire Pers, 1952]. — *N*, Januari.

— Michel (Pierre). — M. toujours nouveau. — *L'École*, 13 février.

— Rat (Maurice). — Du nouveau sur l'auteur des *Essais*. Malgré Aristote et Platon, M. fut plutôt malheureux en ménage. — *FL*, 13 mars.

— Sacy (S. de). — M. voyage. — *MF*, février.

— Schirmer-Imhoff (Ruth). — M. und die Frühzeit des englischen Essays. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, April 1953.

— Trinquet (Roger). — Un cousin et ami de M., le capitaine Roux. — *BHR*, fasc. 1.

Postel (**G.**). — Screech (M. A.). — The illusion of P.'s feminism. A note on the interpretation of his *Très merveilleuses victoires des femmes du Nouveau Monde*. — *The Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, January-June 1953.

Rabelais (**Fr.**). — Bouillane de Lacoste (Henry de). — La première navigation de Pantagruel. — *MF*, avril [erratum, mai].

— Claparède (Jean). — R. à Montpellier ; le lévrier de M. de Meurles [explication d'un passage de *Gargantua*, chap. XLII]. — *MF*, mars.

— Cordonnier (Paul). — Un buste présumé de F. R. [écarte l'hypothèse R.]. — *Revue historique et archéologique du Maine*, 1953.

— Couffignal (Robert). — R. ou l'humanisme populaire. « L'aventure d'un chicanous » (*Pantagruel*, Quart Livre, chap. XIV). — *Pédagogie*, février.

— Daoust (J.). — Le Credo du curé de Meudon. — *Mélanges de science religieuse* (Lille), novembre 1953.

— Dontenville (Henri). — En pays chinonais. Sur les pas de R. — *Revue du Touring-Club de France*, janvier.

— Febvre (Lucien). — La grande soif de F. R. — *Les Dialogues*, novembre 1953.

— François (Alexis). — R. et les Suisses. — *BHR*, fasc. 1.

— Françon (Marcel). — Les chroniques gargantuines et la matière de Bretagne. — *Bulletin de la Société de mythologie française*, octobre-décembre 1953.

— Gardet (Clément). — Alpes et Savoie dans R. — *La Revue savoisienne*, 1er-2e trimestres 1953.

— Gougenheim (G.). — La pédagogie de R. — *Les Amis de Sèvres*, octobre 1953.

— Guignard (Jacques). — Les premiers éditeurs de R. — *Association des bibliothécaires français. Bulletin d'informations*, nº 13, mars.

— Lebègue (Raymond). — La pensée de R. dans le *Gargantua*. — *MF*, avril.

— Lebègue (Raymond). — Ronsard lecteur de R. — *BHR*, fasc. 1.
— Margarot (Dr Jean). — R. médecin. La médecine dans son œuvre. — *BHR*, fasc. 1.
— Perrat (Ch.). — Autour du juge Bridoye : R. et le *De nobilitate* de Tiraqueau. — *BHR*, fasc. 1.
— Samaran (Charles). — Le Paris de R. — *MF*, avril.
— Saulnier (V.-L.). — Le festin devant Chaneph ou la confiance dernière de R. — *MF*, avril.
— Saulnier (V.-L.). — F. R., patron des pronostiqueurs (Une pronostication retrouvée). Suivi d'appendices : I. Texte [partiel] de la *Pronostication perpétuelle*. — II. Sommaire de la *Pronostication fort utile*. — *BHR*, fasc. 1.
— Saulnier (V.-L.). — Pantagruel au large de Ganabin ou la peur de Panurge. — *BHR*, fasc. 1.
— Smith (S. G.). — The perfect translator of R. [Sir Thomas Urquhart of Cromartie]. — *The Listener*, 10th December 1953.
— Vier (Jacques). — Mais qui est donc F. R. ? — *L'École*, 27 février, 13 mars.
— Le physique de R. [pièces iconographiques rassemblées et présentées par R. Vivier et Boris Lossky]. — *Au Jardin de la France*, automne 1953.
— Voir : *Mellin de Saint-Gelais*.

Ronsard (**P. de**). — * P. de R. — Œuvres complètes. 15. 1re partie. *Sixiesme Livre des Poemes* (1569). Éd. critique avec introduction et commentaire par Paul Laumonier (Société des Textes français modernes). — M. Didier, 1953.
— Grouas (Charles-André). — Les marginales latines de R. Sur un exemplaire d'Homère, Bâle, 1551 (I). — *Synthèses*, février-mars.
— Hunt (Joel A.). — Guizot and R. — *FR*, January.
— Voir : *Rabelais*, *Thèses*.

Servet (**M.**). — * M. S. — A translation of his geographical, musical and astrological writings with introduction and notes by Charles Donald O'Malley. — Philadelphia, American Philosophical Society ; London, Lloyd Luke (Medical Books), 1953.
— Bainton (Roland H.). — Documenta Servetiana (I). — *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1953, H. 2.
— Chauvois (Dr L.). — Un grand précurseur de la science : M. S. — *EN*, 19 novembre 1953.
— Rude (F.). — La nationalisation française de M. S. — Extr. de : *Autour de M. S. et de S. Castellion*. — Haarlem, H. D. Tjeenk Willink & Zoon, N. V., 1953.

Thénaud (**J.**). — Secret (F.). — Jean Th., voyageur et kabbaliste de la Renaissance. — *BHR*, fasc. 1.

Tiraqueau (**A.**). — Voir : *Rabelais*.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Dictionnaire des Lettres françaises, publié sous la direction du cardinal Grente. Tome II. Le XVIIe siècle. Préface d'Émile Henriot. — A. Fayard, 1954.
— Henriot (Émile). — Idée d'un XVIIe siècle. [Préface pour le *Dictionnaire des Lettres françaises*, XVIIe s.]. — *MF*, février, mars.
— Thorndike (Lynn). — Mediaeval magic and science in the 17th century. — *Speculum*, October 1953.

Jansénisme. — Dorival (Bernard). — Le jansénisme et l'art français. — *Société des amis de Port-Royal*, Bibliothèque Mazarine, 1952.

— Rateni (Benito). — La moderna critica francese sul Giansenismo. — *Rassegna di filosofia*, aprile-giugno 1953.

Théâtre. — Les dynasties théâtrales. Les Crosnier [communication de Jean Chesnnebenoist]. — *RHT*, 1953, fasc. IV.

Bayle (P). — * André (P.). — La jeunesse de B., tribun de la tolérance. — Genève, Éditions générales, 1953.

— Deregibus (A.). — Lo scetticismo di P. B. — *Il Saggiatore*, aprile-settembre 1953.

— Huetz de Lemps (R.). — P. B. et le catholicisme. — *La Pensée catholique*, nº 29, 1954.

— Whitmore (P. J. S.). — English thought and learning in the works of P. B. — *FS*, april.

Binet (Le P. Et.). — Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Le stoïcisme chez les jésuites français du XVIIe siècle : E. B. (1569-1639) et R. Ceriziers (1603-1662). — *Mélanges de science religieuse*, novembre 1953.

Boisguillebert. — Voir : *Molière.*

Bossuet (J.-B.). — Voir : *Thèses.*

Ceriziers (Le P. René de). — Voir : *Binet (Le P.).*

Corneille (P.). — Gehle (Heinz). — Staat und Menschlichkeit. Gedanken über *Horace* von P. C. — *Die Neueren Sprachen*, H. 2.

— Herval (René). — Un problème cornélien : Rodrigue de Chalon a-t-il été l'inspirateur du *Cid* ? — *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*, 1949-1952 [1953].

— Pinatel (J.). — A travers les Préfaces de C. — *L'École*, 2 janvier.

Cyrano de Bergerac. — Bridenne (Jean-Jacques). — A la recherche du vrai C. de B. — *IL*, novembre-décembre 1953.

Descartes (R.). — * Smith (Norman Kemp). — New studies in the philosophy of D. ; D. as pioneer. — London, Macmillan, 1952 ; New York, St Martin's Press, 1953.

— Alquié (Ferdinand). — L'actualité de D. [chronique des publications récentes]. — *CS*, nº 320, décembre 1953.

— Beck (Robert N.). — D's *cogito* reexamined. — *Philosophy and phenomenological research*, December 1953.

— Denissoff (E.). — La nature de la connaissance mathématique selon D. — [In] * Actes du XIe Congrès international de philosophie. Bruxelles, 1953.

— Springmeyer (H.). — Zur Lehre des D. von den *Res simplices*. — [In] * Actes du XIe Congrès international de philosophie. Bruxelles, 1953.

— Suppes (Patrick). — D. and the problem of action at a distance. — *JHI*, January.

— D. as pioneer [C. R. des travaux de Norman Kemp Smith]. — *TLS*, 26th February.

— Voir : *Thèses.*

Fénelon. — * Lombard (Alfred). — F. et le retour à l'antique au XVIIIe siècle (Mémoires de l'Université de Neuchâtel. T. 23). — Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1954.

— Chérel (Albert). — F. et la tolérance. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1er semestre 1953.

Figuière. — Voir : *La Rochefoucauld.*

François de Sales (S[t]). — Guiot (Chanoine). — S[t] F. de S. La doctrine de l'amour. — *La Vie spirituelle*, février.

— Rousseau (Richard W.), S. J. — M[lle] de Soulfour et l'évêque de Genève [publié en anglais in *The American Ecclesiastical Review*, February 1952]. — *La Vie spirituelle*, février.

— Secret (Chanoine Bernard). — Les faussaires de S[t] F. de S. Une des plus grosses affaires d'escroquerie à l'autographe du XIX[e] s. [Henri David Favre]. — *La Revue savoisienne*, 1[er]-2[e] trimestres 1953.

— Voir : *Thèses.*

Furetière. — Strickland (William Emile). — Social and literary satire in F.'s *Roman bourgeois*. — *FR*, January.

Gournay (M[lle] **de**). — Holmes (Peggy P.). — M[lle] de G.'s defence of baroque imagery. — *FS*, April.

La Bruyère. — Rat (Maurice). — Charles de L'Orme, qui fut Démocide, « l'amateur d'estampes » de La B. — *FL*, 23 janvier.

— Pinatel (Joseph). — Comment La B. écrivit ses *Caractères*. — *L'École*, 13 février.

— Saint-Denis (E. de). — Sénèque et La B. — *Les Études classiques*, octobre 1953.

La Fayette (M[me] **de**). — * Albert (Helene). — Die Bildung des Begriffs einer weltlichen Tugend bei M[me] de La F. [th. de Zurich]. — Zürich, 1952, Brenner und Bodmer.

— Bibesco (Princesse). — Le cœur de la princesse de Clèves. — *NL*, 11 mars.

La Fontaine (**J. de**). — * Sutherland (Monica). — La F. — London, J. Cape, 1953.

— Delannois (Marcel). — Pour un La F. vivant. — *Les Études classiques*, avril-juillet 1953.

— Pitou (A.). — La F. et l'Opéra. — *L'Enseignement chrétien*, janvier.

La Mesnardière (**H.-J. de**). — Dawson (F. K.). — La M.'s theory of tragedy. — *FS*, April.

La Rochefoucauld. — * Marchand (Jean). — Iconographie et isographie de la Maison de La R. — M. Darantière, 1953.

— Bishop (Morris). — Figuière and La R. — *MLN*, January.

— Moore (W. G.). — La R. : une nouvelle anthropologie. — *RSH*, octobre-décembre 1953.

Malebranche. — Blanchard (Abbé Pierre). — La vérité de M. — [In] * Actes du XI[e] Congrès international de philosophie, Bruxelles, 1953. — Louvain, E. Nauwelaerts, 1954.

Molière. — * Bray (René). — M. homme de théâtre. — Mercure de France, 1954.

— Bray (René). — M. sur les tréteaux. — *MF*, janvier.

— Couffignal (Robert). — Visages de l'humanisme français. M. ou l'humanisme du rire. Le monologue d'Harpagon. — *Pédagogie*, mars.

— Engelberts (R. C.). — M[s] *Le Malade imaginaire* onder invloed van de *Aulularia* van Plautus ? — *N*, Januari.

— Guérin-Beaupré (D[r]). — Françoise Raisin, de la troupe de M. — *Société historique et archéologique de l'Orne*, 1953.

— Henriot (Émile). — M. à la scène ou dans le texte. — *Le Monde*, 10 mars.

— Kuczynski (Jürgen). — M., Boisguillebert und die Gesellschaft des abso-

lutistichen Feudalismus. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin. Gesellschafts-und sprachwissenschaftliche Reihe*, 1952-1953, H. 4.

— Loiselet (J.-L.). — L'apport de M. au théâtre anglais du début de la Restauration au milieu du XVIII^e siècle. — *La Revue française*, février.

— Mongrédien (Georges). — M^lle M. — *Miroir de l'histoire*, février.

— Moore (W. G.). — M.'s last word. — [In] * Studies... presented to John Orr.

— Rambaud (Alfred). — La querelle du *Tartuffe* à Paris et à Québec. — *Revue de l'Université Laval*, janvier.

— La faillite de l'Illustre Théâtre [texte des actes publiés partiellement par M^me S. Wilma Deierkauf Holsboer, in *NL*, 22 mai 1952]. — *RHT*, 1953, fasc. IV.

Montchrétien. — Voir : *Thèses*.

Pascal (B.). — * Demorest (Jean). — Dans P. Essai en partant de son style. — Les Éditions de Minuit, 1953.

— * Lafuma (L.). — Histoire des *Pensées* de P. (1656-1952). — Éd. du Luxembourg, 1954.

— * Rich (Arthur). — P^s Bild vom Menschen. Eine studie über die Dialektik von Natur und Gnade in den *Pensées* (Studien zur Dogmengeschichte und systematischen Theologie. Bd. III). — Zürich, Zwingli-Verlag, 1953.

— Cristaldi (Mariano). — Struttura della problematica pascaliana. — *Teoresi*, luglio-dicembre 1953.

— Mesnard (Jean). — A la recherche de la bibliothèque de P. — *Société des amis de Port-Royal*, 1952.

— Mesnard (Jean). — Jansénisme et mathématiques. Autour des écrits de P. sur la roulette. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, n^os 1-2.

— Perdomo García (José). — El corazón como fuente de conocimiento en P. — *Revista de ideas estéticas*, julio-septembre 1953.

— Peyre (Henri). — Friends and foes of P. in France today. — *YFS*, n° 12, Fall-Winter 1953.

— Rheinfelder (Hans). — P^s Weg zur Höhe. — *Die Neueren Sprachen*, 1953, H. 12.

— Stylus. — Comment écrivait P. — *Vie et langage*, janvier.

— Voir : *Thèses*.

Perrot d'Ablancourt. — Pitou (Spire). — The art of gentle lexicography : P. d'A. and Pierre Richelet. — *MLN*, February.

Racine (J.). — Dubu (Jean). — De quelques raisons esthétiques du silence de R. après *Phèdre*. — *XVII^e siècle*, n° 20, 1953.

— Picard (Raymond). — Un livre italien annoté par R. — *RHLF*, octobre-décembre 1953.

— Pommier (Jean). — J. R. et son temps [résumé du cours]. — [In] Annuaire du Collège de France, 53^e année, 1953.

— Pons (Roger). — Phèdre ou le vertige de l'âme. — *L'Anneau d'Or*, janvier-février.

— Rosita. — Du nouveau sur R. — *Rolet*, 25 mars-1^er avril.

Rambouillet (M^me de). — Rat (Maurice). — La marquise de R. — *Vie et langage*, janvier.

Rapin (Le P.). — Dubois-Pichler (E. T.). — Influence exercée en Angleterre par les *Hortorum Libri IV* du P. R. — *XVII^e siècle*, n° 20, 1953.

Rapine de Ste-Marie (Le P.). — Julien-Eymard d'Angers (P.), O. F. M. Cap. — Le stoïcisme, Épictète et Sénèque dans le développement du monde d'après les œuvres de Pascal R. de S.-M., récollet (1655-1673). — *Collectanea Franciscana*, janvier-octobre 1953.

Régnier (M.). — Gillot (H.). — Les images dans les *Satires* de M. R [présentation de R. Fromilhague]. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse. Littératures. Études de littérature moderne*, II, novembre 1953.

Retz (Cardinal de). — * Buisson (Albert). — Le cardinal de R. Portrait. — Plon, 1954.
— Henriot (Émile). — Portrait du cardinal de R. — *Le Monde*, 3 février.

Richelet (P.). — Voir : *Perrot d'Ablancourt.*

Rotrou. — * J. R. — *Le véritable Saint-Genest.* Ed. with an essay on R.'s life and works by R. W. Ladborough. — Cambridge, University Press, 1954.

Saint-Cyran. — Poulet (Georges). — S.-C. et le temps. — [In] * Studies... presented to John Orr.
— Voir : *Thèses.*

Saint-Samson (J. de). — Michel (Suzanne P.). — L'*Épithalame* de Jean de S.-S. [suivi du texte]. — *Carmelus*, I, fasc. 1, 1954.

Saint-Evremond. — Voir : *Thèses.*

Sévigné (Mme de). — Baroli (Lisa). — Sullo stile di Mme de S. — *Letteratture moderne*, novembre-dicembre 1953.
— Calvet (Mgr Jean). — A propos de Mme de S. — *Revue des Cercles d'études d'Angers*, mars.
— Gérard-Gailly. — Le roman des lettres de Mme de S. — *Lisez-moi. Historia*, février.
— Guyard (Marius-François). — Faut-il damner Mme de S. ? — *Études*, février.

Vaugelas. — Rat (Maurice). — V. — *Vie et langage*, février.

Vincent de Paul (St). — Lettre de st V. de P. à Bernard Codoing, 9 février 1642 [original à la Bibl. de l'Univ. d'Amsterdam ; déjà publiée par Coste d'après une copie ; rectifications]. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1953, nos 469-470.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — Bizet (J.-A.). — La critique de la civilisation au XVIIIe s. et ses antécédents religieux. — Extr. des *Études germaniques*, janvier-mars.
— Trénard (L.). — Commerce et culture. Le livre à Lyon au XVIIIe siècle. — *Albums du Crocodile*, juillet-août 1953.
— Voir : *Thèses.*

Beaumarchais (P. C. de). — * Scherer (Jacques). — La dramaturgie de B. — A.-G. Nizet, 1954.
— Donvez (Jacques). — Quand B. envoyait des officiers à l'armée américaine. — *La Revue française*, janvier.
— Letessier (Fernand). — Une lettre de B., 1786 [Papiers Grille, Bibl. Mle d'Angers, Ms. no 615. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

Bernardin de St-Pierre. — Fabre (J.). — Une question de terminologie littéraire : *Paul et Virginie*, pastorale. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse. Littératures. Études de littérature moderne*, II, novembre 1953.

Châtelet (Mme du). — Voir : *Voltaire.*

Coyer (Abbé). — Voir : *Thèses.*

Deffand (Mme du). — Tenenbaum (Louis). — Mme du D.'s correspondence with Voltaire. — *FR*, January.

Diderot (D.). — * May (Georges). — Diderot et *La Religieuse*. Étude historique et littéraire (Publications de l'Institut d'études françaises de Yale University). — Presses Universitaires, 1954.

— * Sauro (Antonio). — D. — Bari, Adriatica Editrice, 1953.

— D. D. — Mystification ou histoire des portraits. Conte inédit [commentaires par Pierre Daix]. Suivi de : En guise d'épilogue et de prologue à ce conte [il serait d'octobre 1768, sauf la partie finale, postérieure]. — *LF*, 4-18 février.

— Alexander (Ian W.). — Philosophy of organism and philosophy of consciousness in D.'s speculative thought. — [In] * Studies... presented to John Orr.

— Benot (Yves). — Le roman des manuscrits. — *LF*, 4-11 février.

— Daix (Pierre). — Pour une édition nationale de D. — *LF*, 11-18 février.

— Décaudin (Michel). — Le temps, l'espace et le fataliste. — *Roman*, nº 10, décembre 1953.

— Devaux (A.). — Caractérologie et littérature. A propos du *Cas Diderot*, par M. Pierre Mesnard. — *Revue de la Méditerranée*, janvier-février.

— Heitner (Robert A.). — D.'s own *Miss Sara Sampson* [de Lessing]. — *Comparative Literature*, Winter 1953.

— Leigh (R. A.). — An unpublished note from D. to Hume. — [In] * Studies... presented to John Orr.

— Maurer (K.). — Die Satire in der Weise des Horaz als Kunstform von Ds *Neveu de Rameau*. — *Romanische Forschungen*, 1952, H. 3-4.

— Tchoutchmariev (V. I.). — D. et l'étude de la langue russe, présenté par Jean Varloot. — *La Pensée*, janvier-février.

— Topazio (Virgil W.). — D.'s supposed contribution to d'Holbach's works. — *PMLA*, March.

— Varloot (Jean). — Les difficultés de la recherche des textes. — *LF*, 18-25 février.

— Vier (Jacques). — Explication française. Une fable de D. : *Le Rossignol et le coucou*. — *L'École*, 27 mars.

— Wade (Ira O.). — The rediscovery of D. — *Symposium*, May 1952.

Encyclopédie. — Matteucci (Nicola). — *Genève* nelle polemiche dell' E. — *Il Mulino*, novembre-dicembre 1953.

— Pedrazzi (Luigi). — Educazione et scuola nell' *E.* — *Il Mulino*, novembre-dicembre 1953.

— Zioutos (G.-D.). — La presse et l'*E.* Esquisse du développement de la presse française dans la première moitié du XVIIIe s. — *Études de presse*, nº 8, hiver 1953.

Fougeret de Monbron. — Voir : *Thèses.*

Gorsas (A.-J.). — Gorceix (Septime). — Antoine-Joseph G., journaliste

et conventionnel (1752-1793). — *L'Information historique*, novembre-décembre 1953.

Helvétius. — * Horowitz (Irving Louis). — Claude H. : philosopher of democracy and enlightenment. — New York, Paine-Whitman Publishers, 1954.
— Voir : *Thèses*.

Holbach (d'). — Voir : *Diderot*.

La Mettrie (J. O. de). — Pflug (G.). — Julien Offray de La M. und die biologischen Theorien des 18. Jahrhunderts. — *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft*, 1953, nº 4.

Lavoisier. — Voir : *Thèses*.

Mably. — Harpaz (E.). — M. et la postérité. — *RSH*, janvier-mars.

Marivaux. — * Ruggiero (O.). — M. e il suo teatro. — Milano-Roma, Bocca, 1953.
— Cressot (Marcel). — C. R. de : F. Deloffre, Une préciosité nouvelle, M. et le marivaudage. Étude de langue et de style (Th. Paris, 1953). — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, nº 3.
— Deloffre (F.). — Aspects inconnus de l'œuvre de M. [I. *Le Télémaque travesti*]. — *RSH*, janvier-mars.
— Escande (Maurice). — *Le Jeu de l'amour et du hasard*, de M. — *Les Annales*, février.
— Voir : *Thèses*.

Moncrif (Abbé de). — * Shaw (E. P.). — The case of the abbé de M., an episode in French society of the 18th century. — New York, Bookman Associates, 1953.

Montesquieu. — Alter (André). — Découvrirons-nous un nouveau M. dans l'édition enfin complète de ses œuvres ? — *FL*, 27 février.
— Gibelin (François). — M. chez lui, avec six lettres inédites. — *NL*, 1er avril.
— Masson (André). — La dernière ébauche et le premier pastiche d'une *Lettre persane* [le pastiche est du chevalier de Vivens]. — *MF*, janvier.

Picard (L.-B.). — * Staaks (Walter). — The Theater of Louis-Benoît P. (University of California Publications in modern philology. Vol. 28, nº 7, p. 339-462). — Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1952.

Prévost (Abbé). — Brun (Max). — Contribution à l'étude des premières éditions des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* et de *Manon Lescaut*, publiées de 1728 à 1733. — *BB*, nº 1.
— Shaw (Edward-P.). — Malesherbes, the abbé P. and the first French translation of *Sir Charles Grandison*. — *MLN*, February.

Rivarol. — Cattaui (Georges). — R. et l'universalité de la langue française. — *JG*, 7-8 mars.

Robinet (J.-B.-R.). — Rosso (Corrado). — Il « paradosso » di R. — *Filosofia*, gennaio.

Rousseau (J.-J.). — * Bargallo Cirio (Juan Miguel). — R. El estado de naturaleza y el romanticismo político. — Buenos Aires, Valerio Abeledo, 1952.
— * Napoli (Giovanni di). — Il pensiero di G.-G. R. — Brescia, La Scuola editrice, 1953.

— Beaujon (Edmond). — Actualité de la *Nouvelle Héloïse*. — *JG*, 28 février-1er mars.

— Étienne (Servais). — L'influence de J.-J. R. sur la Révolution française et Chateaubriand. — *Marche romane*, décembre 1953.

— Pinatel (Joseph). — R. à l'Ile Saint-Pierre. — *L'École*, 30 janvier.

— Simons (Madeleine A.). — R.'s natural diet. — *RR*, February.

— Ziégler (H. de). — La « tassophilie » de J.-J. R. — *JG*, 14-15 mars.

— Voir : *Giraudoux (J.)*, *Thèses*.

Vauvenargues. — Simon (Pierre-Henri). — La morale héroïque de V. — *Revue de l'Université Laval*, mars.

Voltaire. — * V. — *Le Temple du Goût*. Édition critique par E. Carcassonne. 2e éd. (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1953.

— * V.'s Correspondence, ed. by Th. Besterman. Vol. IV. 1735. Letters 796-944. A time for thought. — Vol. V. 1736. Letters 945-1187. The turning-point. — Vol. VI. 1737. Letters 1188-1354. Physics and metaphysics. — Genève, Institut et Musée Voltaire, Les Délices ; Paris, L. Dorbon, 1954.

— * Gilles (B.). — V., son temps, sa vie, son œuvre. — Paris, Tournier et Constans, 1953.

— * Vial (Fernand). — V., sa vie et son œuvre (avec textes complets annotés). — M. Didier, 1953.

— Carrington Lancaster (H.). — C. R. de : *V.'s Correspondence*, ed. by Th. Besterman (Genève, 1953). — *MLN*, February.

— Diaz (Furio). — Idea del progresso e giudizio storico in V. — *Belfagor*, 31 gennaio.

— Leigh (R. A.). — C. R. de : V., *Lettres inédites à son imprimeur G. Cramer*. Ed. Bernard Gagnebin (Genève, 1952) ; *V.'s Notebooks* (Genève, 1952) ; *V.'s Correspondence*. Vol. I-III (Genève, 1953). — *MLR*, April.

— Louis (Abbé Michel). — V. et la religion d'après les Contes philosophiques. — *L'École*, 27 février, 27 mars.

— Nivat (J.). — Quelques énigmes de la correspondance de V. [lettres de V. à Mme Denis, 1753-1754]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Piatier (J.). — Thèses en Sorbonne. V. était-il un mystique inhibé ? [thèses de R. Pomeau : La religion de V. ; *Le Taureau blanc*, éd. critique]. — *Le Monde*, 25 mars.

— Pomeau (R.). — Deux lettres inédites et une lettre oubliée de V. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Pomeau (R.). — C. R. de : A. Delattre, *Répertoire chronologique des lettres de V.*, Chapel Hill, 1952 [avec des compléments] ; *V.'s Correspondence*, ed. Th. Besterman (3 vol., Genève, 1953) ; V., *Lettres inédites aux Tronchin* (Genève-Lille, 1950) ; *Correspondance avec les Tronchin*, éd. A. Delattre (Paris, 1950) ; *Lettres inédites à son imprimeur Gabriel Cramer*, p. p. B. Gagnebin (Lille-Genève, 1952) ; Th. Besterman, *V.'s Notebooks* (2 vol., Genève, 1952) ; V. Articles et documents, p. p. V. P. Volguine (Moscou-Leningrad, 1948). — *RHLF*, octobre-décembre 1953.

— Rat (Maurice). — Soutenance en Sorbonne. Où V. apparaît en « mystique inhibé ». — *FL*, 27 mars.

— Valogne (Catherine). — 73 lettres de la marquise du Châtelet éclairent la maturité de V. [extraits de lettres passées à la vente Cornuau, 23 février 1954]. — *LF*, 18-25 février.

— Vidal (Gaston). — Une publication de V. demeurée inconnue : *Le Médiateur d'une grande querelle*. — *BB*, 1953, no 6.

— Voir : *Deffand (Mme du)*.

XIXe SIÈCLE

Divers. — Bessette (Gérard). — Les douze meilleurs romans du XIXe siècle. — *La Nouvelle Revue Canadienne*, janvier-février.

— Braive (Michel-François). — Nadar, photographe et aéronaute. De Paris à Marseille [photos d'écrivains du XIXe siècle]. — *Marseille. Revue municipale*, nº 21, mai-décembre 1953.

— Brugmans (H.). — Sociale en geestelijke stromingen, weerspiegeld in de Franse literatuur der negentiende eeuw. — [In] * Literatuur en Samenleving, Den Haag, Servire, 1952.

— Guiral (Pierre). — Marseille dans l'esprit des contemporains sous le Second Empire. — *L'Information historique*, janvier-février.

— Pinatel (Joseph). — Les poètes de *La Muse française*. — *L'École*, 27 mars.

— Schneider (Friedrich). — Wesen und Wirkung des südfranzösischen Dichtung. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, April 1953.

— Voir : *Thèses.*

Bibliophilie. — * Monglond (André). — La France révolutionnaire et impériale. Annales de bibliographie méthodique et description des livres illustrés. Tome VII. Années 1806-1808. — Imprimerie Nationale, 1953.

— Choubersky (V.). — *Chants et chansons populaires de la France.* Paris, H. Delloye, éd. 3 vol. gr. in-8º, 1842-1843. — *BB*, nº 1.

Naturalisme. — Hemmings (F. W. J.). — The origin of the terms *naturalisme, naturaliste.* — *FS*, April.

Presse. — Dubuc (André). — Les journaux de la Seine-Inférieure en 1880. — *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.* — 1949-1952 [1953].

Romantisme. — * Canat (René). — L'hellénisme des romantiques. ** Le romantisme des Grecs. 1826-1840. — M. Didier, 1953.

— Bonnerot (Jean). — La bibliothèque S. de Lovenjoul et ses trésors romantiques. — *BB*, 1953, nº 6.

— Collas (G.). — Le romantisme en Bretagne. — [In] * Conférences universitaires de Bretagne (Association G. Budé). — Les Belles Lettres, 1953.

— Poulet (Georges). — Timelessness and romanticism. — *JHI*, January.

— Wyka (Kasimierz). — O realizmie romantycznym. — *Pamietnik Literacki*, 1952, nos 3-4.

Symbolisme. — Taupin (René). — French symbolism and the English language. — *Comparative Literature*, Fall 1953.

Théâtre. — * Guest (Ivor). — The ballet of the Second Empire. 1858-1870. With pref. by Serge Lifar. — London, Black, 1953.

— La Souchère Delery (Simone de). — Sarah Bernhardt in the deep South. — *FR*, February.

— Voir : *Thèses.*

About (E.). — Bonnerot (Jean). — A propos d'un ancien plagiat d'E. A. — *MF*, février.

Allais (Alphonse). — A. A. — *Le Petit Marquoir* [inédit]. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, nº 12, 1953.

Ancey (G.). — Voir : *Thèses.*

Augier (E.). — Buffet (H.-F.). — E. A. à Lorient en 1872 et le pseudo-Duc de Nemours. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1953.

Balzac (H. de). — * H. de B. — La Comédie humaine. *La Bourse. Modeste Mignon. Un début dans la vie...* Notices et notes de A. Prioult (Les Classiques du monde). — F. Hazan, 1953.

— * Bertault (Abbé Ph.). — Introduction à B. (Coll. « Je choisis mes auteurs »). — Éd. Odilis, 1953.

— Bédé (Jean-Albert). — Le culte de B. — *Symposium*, May 1952.

— Darcy (Robert). — Qui est *Mademoiselle du Vissard* ? [note liminaire de P.-G. Castex]. — *RSH*, octobre-décembre 1953.

— Guyon (Bernard). — *Illusions perdues*. — *IL*, janvier-février.

— Guyon (Bernard). — Deux livres récents sur B. [F. Lotte, *Dictionnaire biographique...*, 1952 ; H. Evans, *L. Lambert et la philosophie balzacienne*, 1951]. — *RHLF*, octobre-décembre 1953.

— La Londe (Loïc de). — Hector d'Aure, ordonnateur en chef de l'expédition de S[t] Domingue et héros balzacien. — *MF*, janvier.

— Le Yaouanc (Moïse). — Notes balzaciennes. *Le Lys dans la Vallée* et la famille Carraud. — Sur *Le Médecin de campagne*. I. La *Désespérance d'amour* et la *Confession inédite* du *Médecin de campagne*. II. L'épitaphe de Benassis. — La chimie de l'intelligence d'après *La Recherche de l'absolu*. — La première *Physiologie du Mariage*. — *RHLF*, octobre-décembre 1953.

— Pierrot (Roger). — B. et Hugo d'après leur correspondance [documents inédits]. — *RHLF*, octobre-décembre 1953.

— Pommier (Jean). — Genèse du premier *Louis Lambert*. — *RHLF*, octobre-décembre 1953.

— Pradalié (Georges). — Le rôle social des médecins dans B. — *L'Information historique*, novembre-décembre 1953.

— Regard (Maurice). — B. est-il l'auteur de *Gambara* ? — *RHLF*, octobre-décembre 1953.

— Sergent (Louis). — B. et la pharmacie [*suite* et *fin* ; la 1[re] partie a été publiée en juin 1950]. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, mars.

— Sergent (Louis et Jean-Paul). — Répertoire alphabétique des pharmaciens et droguistes réels ou fictifs cités par B. dans son œuvre et sa correspondance. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, mars.

— Spitzer (Leo). — B. and Flaubert again. — *MLN*, December 1953.

— Weelen (J.-E.). — B. après Vendôme. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, 1953 [1954].

— Voir : *Thèses*.

Barbey d'Aurevilly (J.). — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Baudelaire (Ch.). — * Turnell (Martin). — B., a study of his poetry. — London, Hamish Hamilton, 1953 [Voir *TLS*, 26[th] February ; — Enid Starkie, « Luxe, calme et volupté », *The New Statesman and Nation*, 6[th] February].

— Bollery (Joseph). — Marginalia inédits de B. [B. et Barbey d'Aurevilly : notes de B. sur un n° du *Réveil*, l'hebdomadaire de Granier de Cassagnac, 14 mai 1858]. — *RSH*, janvier-mars.

— Bornecque (Jacques-Henry). — Les *Poèmes en prose* de B. — *IL*, novembre-décembre 1953.

— Jullian (René). — Delacroix et B. — *Gazette des Beaux-Arts*, décembre 1953.

— Morice (Louis). — Le catholicisme de B. — *Revue de l'Université Laval*, mars.

— Pichois (Claude). — La maison de B. à Honfleur. — *Les Normands de Paris*, avril 1953.

— Voir : *Thèses*.

Blémont (E.). — Voir : *Thèses.*

Bloy (L.). — * Bollery (Joseph). — L. B. Essai de biographie avec de nombreux documents inédits. T. III. Sa maturité. Sa mort. Du *Mendiant ingrat* à la *Porte des Humbles*. 1892-1917. — A. Michel, 1954.

— * Heppenstall (Rayner). — L. B. (Studies in modern European literature and thought). — Cambridge, Bowes and Bowes ; New York, Yale University Press, 1954.

— Bollery (Joseph). — L. B., messager de l'amour. — *Réforme*, 20 mars.

— Debidour (V.-H.). — Autour de L. B. — *Le Bulletin des Lettres*, 15 mars.

— Voir : *Lautréamont, Thèses.*

Bonald. — * Quinlan (Mary H.), R. S. C. J. — The historical thought of the vicomte de B. — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1953.

Brizeux (A.). — Isolle (Jacques). — A propos de B. Marginalia. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1953.

Brunetière (F.). — Voir : *Thèses.*

Caignart de Saulcy (L. F.). — Voir : *Thèses.*

Chateaubriand. — * C. — *Atala*. Texte de l'édition de 1805 présenté et annoté par F. Letessier (Classiques Hatier). — A. Hatier, 1954.

— Deux billets de C. à Bertin aîné [1824 ?, 16 mai 1834], présentés par M^lle^ Patinot. — *Société Chateaubriand. Petit Bulletin*, n° 5, octobre 1953.

— Trois lettres inédites de C. à M^me^ de Montcalm [Archives du duc de Richelieu, Sorbonne, communiquées par M. Levaillant : 3 avril 1821, 7 juin 1822, 6 janvier 1829]. — *Société C. Petit Bulletin*, n° 5.

— Lettre inédite de C. à Rouget de l'Isle [Bibl. de Besançon, Ms. 1441, f° 170, communiquée par M^me^ Henry Rosier ; 29 janvier 1825]. — *Société C. Petit Bulletin*, n° 5.

— Lettre inédite de C. à Suard [communiquée par M. Boiteux]. — *Société C. Petit Bulletin*, n° 5.

— Lettre de C. [partiellement inédite, 29 octobre 1825]. — *Société C. Petit Bulletin*, n° 5.

— Andlau (C^tesse^ d'). — [Le voyage de C. en Espagne au retour de Terre Sainte]. — *Société C. Petit Bulletin*, n° 5.

— Clarac (Pierre) et Sergent (Jean). — [C. et Hugo.] — *Société C. Petit Bulletin*, n° 5.

— Denux (Roger). — *Lettre sur la campagne romaine.* — *L'École libératrice*, 5 mars.

— Duchemin (Marcel). — Comment les dogmes finissent. Derniers échos d'une longue polémique [C. et Natalie de Noailles]. — *BGB*, mars.

— Fourcassié (J.). — La grande haine de C. : M. de Villèle, d'après des documents inédits. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse. Littératures. Études de littérature moderne*, II, novembre 1953.

— Gautier (J.-M.). — Notes sur la syntaxe des *Mémoires d'Outre-Tombe.* — *Le français moderne*, janvier.

— Jackson (G. B.). — New evidence on C.'s work in London. — *MLR*, April.

— Navarria (Aurelio). — I *Sepolcri* di C. e */i Sepolcri* di Foscolo. — *Belfagor*, 31 marzo.

— Outrey (A.). — La genèse de l'*Itinéraire* [résumé]. — *Société C. Petit Bulletin*, n° 5.

— Reboul (Pierre). — C. au *Drapeau Blanc.* — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, n^os^ 1-2.

— *Société Chateaubriand. Petit Bulletin*, nº 5, octobre 1953.
— Voir : *Joubert* (*J.*), *Rousseau* (*J.-J.*), *Thèses*.

Constant (**B.**). — Lettres inédites de B. C. à sa cousine Rosalie, publiées par Alfred Roulin. — *La Nouvelle NRF*, février.
— Cordié (Carlo). — Alcune lettere inedite o poco note di B. C. [à Ferdinand Huber, 1799 ; à V. de Bonstetten, 1821 ; à Saint-Aulaire, 1825 ; à C. Périer, 1825]. — *Paideia*, luglio-ottobre 1953.
— Nimier (Roger). — Le froid jeune homme. — *La Nouvelle NRF*, février.
— Reboul (Pierre). — Lumières sur B. C. [C. R. de : *Cécile*, p. p. A. Roulin ; *Journaux intimes*, éd. A. Roulin-Ch. Roth ; *Lettres à Bernadotte*, p. p. B. Hasselrot ; B. Hasselrot, *Nouveaux documents sur B. C. et Mme de Staël* ; — utilise aussi Arch. Nat., dossiers F7 6719 et 12170]. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, nos 1-2.

Corbière (**T.**). — Rousseaux (André). — Situation de Tristan C. — *FL*, 13 mars.
— Vacher-Corbière (Jean). — Le vrai visage de T. C. — *FL*, 30 janvier.

Cousin (**V.**). — * Ody (Hermann Joseph). — V. C. Ein Lebensbild im deutsch-französischen Kulturraum. — Saarbrücken, West-Ost-Verlag, s. d. [1953].

Cros (**Ch.**). — Ch. C. — L'affaire de la rue Beaubourg. [La famille Dubois.] Présentation de Jacques Brenner. — *Les Lettres Nouvelles*, mars.

Daudet (**A.**). — Artinian (Artine). — D.'s *Petit homme bleu*. — *MLN*, February.
— Brun (A.). — *Au Fort de Montrouge*, récit d'A. D. [Notes d'un témoin]. — *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, 1953.

Deschamps (**E.**). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Fabié (**F.**). — Vigné d'Octon (Hélia). — F. F. et Vigné d'Octon. — *Revue du Rouergue*, octobre-décembre 1953.

Flaubert (**G.**). — Anselmo (Francesco). — *Salammbô*, nella Weltanschauung flaubertiana. — *Humanitas* (Brescia), novembre 1953.
— Bart (B. F.). — F. at Bassae : an elucidation. — *MLN*, December 1953.
— Clamens (Pierre A.). — « D'un mot mis en sa place... ». Étude sur le mot juste dans *Madame Bovary* — *RR*, February.
— Colonna (Paul). — F. et Michelet écrivaient-ils des vers ? — *Vie et langage*, février.
— Dupuy (Aimé). — En marge de *Salammbô* (fin). — *Revue de la Méditerranée*, septembre-octobre 1953.
— Gedsö Madsen (Börge). — Realism, irony and compassion in F.'s *Un cœur simple*. — *FR*, February.
— Henriot (Émile). — Onze cents lettres de F. — *Le Monde*, 17 février.
— Mazeraud (M.-J.). — G. F. et l'Aube. — *La Vie en Champagne*, juin, juillet-août 1953.
— Pontalis (J.-B.). — La maladie de F. — *TM*, mars, avril.
— Rat (Maurice). — F. in Baden-Baden. — *Antares*, Februar.
— Spencer (Philip). — New light on F.'s youth. — *F.S*, April.
— Voir : *Balzac* (*H. de*), *Thèses*.

France (**A.**). — * A. F. — Trente ans de vie sociale. II. 1905-1908. Recueil des articles politiques et sociaux d'A. F. commentés par Claude Aveline. — Éd. Émile-Paul, 1954.

— Audouit (Jean-Pierre). — A. F. peintre de *La vie en fleur*. — *Journal des professeurs*, 20 février.

— Baillot (A.). — Le pessimisme d'A. F. — *Au Jardin de la France*, automne 1953.

— Huard (Georges). — Sylvestre Bonnard et l'exécution du maréchal Ney. — *Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de l'Ile-de-France. Mémoires*, tome III, 1951 [1953].

— Voir : *Noailles* (*Ctesse de*), *Thèses*.

Gautier (**Th.**). — Voir : *Divers*.

Goncourt (**E. et J. de**). — Billy (André). — La maison de Mme Gervaisais. — *FL*, 6 mai.

— M. L. — Quel est le propriétaire des manuscrits d'Edm. de G. ? — *Le Monde*, 13 février.

— La publication du *Journal des G.* — *Le Monde*, 24 février.

— Voir : *Thèses*.

Gourmont (**R. de**). — Voir : *Lautréamont*.

Guérin (**E. et M. de**). — *L'Amitié Guérinienne. Bulletin trimestriel des amis des Guérin*, juillet-décembre 1953.

Guizot (**F.**). — Voir : *Ronsard* (*P. de*).

Heredia (**J.-M. de**). — Louis (F.). — Explication littéraire. *L'Esclave*, par J.-M. de H. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Tournai), mars.

Hugo (**V.**). — * V. H. — Œuvres complètes [23]. *L'Homme qui rit*. Préface de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1953.

— * Fouss (E.-P.). — V. H. aux pays de Virton et d'alentour. 1862-1863-1864 [extrait du *Pays Gaumais*]. — Virton, Éditions du Musée Gaumais, 1952.

— * Gregh (Fernand). — V. H., sa vie, son œuvre (Les Grandes biographies). — Flammarion, 1954.

— * Maurois (André). — Olympio ou la vie de V. H. — Hachette, 1954.

— André-Maurois (Simone). — Le dernier amour de V. H. Blanche perdue et retrouvée. — *NL*, 11 février.

— Banachévitch (N.). — Notes lexicologiques. Qui a introduit *gamin* dans la littérature française ? [H. Monnier, et non V. H.]. — *Le français moderne*, janvier.

— Barrère (Jean-Bertrand). — Le génie de V. H. — *La Revue du Caire*, juin 1952.

— Barrère (Jean-Bertrand). — Geôliers chez Charles Morgan et chez V. H. Un exemple de coïncidence. — *RSH*, octobre-décembre.

— Bart (B. F.). — *Ruy Blas*, IV, 7. — *MLN*, December 1953.

— Billeskov Jansen (F. J.). — V. H. dans les écoles danoises. — [In] * L'Age d'or. — Copenhague, Munksgaard, 1953.

— Bowley (Victor). — English versions of V. H.'s plays. — *Adam International Review*, nos 229-230, 1952.

— Boyé (Maurice-Pierre). — Une amazone de V. H. [Mme Richard Lesclide]. — *Rolet*, 25 mars-8 avril.

— Carré (Dr A. L.). — V. H. in Jersey. 1852-1855. — *Société Jersiaise. Bulletin annuel*, 1953.

— Cohen (Victor). — The diaries of V. H. — *Contemporary Review*, April.

— Dédéyan (Charles). — V. H. et l'Allemagne. — *AUP*, octobre-décembre 1953 [Voir aussi V. H. und Deutschland. 1839-1840 und 1862-1865, in *Antares*, Juli 1953].

— Gérard-Gailly. — Une source possible de V. H. (dans *Les Misérables*). — *MF*, février.

— Henriot (Émile). — Le *V. H.* d'André Maurois. — *Le Monde*, 17 mars.

— Hunziker (Paul). — La vie d'écolier de V. H. à Madrid. — *MF*, février.

— Maurois (A.). — V. H. à la fin de son exil. — *RP*, mars.

— Maurois (André). — Lettres jaunies [extraits d'une correspondance inédite entre Émile Deschamps et V. H., collection Simone A.-M.]. — *NL*, 28 janvier.

— Olivier (René). — La note macabre des *Misérables*. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller-Universität Iena. Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1953-1954, H. 1.

— Taha-Hussein (Moenis). — V. H. et les *Orientales*. — *La Revue du Caire*, juin 1952.

— Temple Patterson (Helen). — Shakespeare and the imagery of V. H. — [In] * Studies... presented to John Orr.

— Zaleski (Zygmunt L.). — V. H. et l'« Institution» de l'exil. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1er semestre 1953.

— A chronological English bibliography on V. H. [by Kenneth Ward Hooker and V. Bowley]. List of English plays founded on those of V. H. — *Adam International Review*, nos 229-230, 1952.

— Voir : *Balzac* (*H. de*), *Hugo* (*V.*), *Lamennais*, *Thèses*.

Huysmans (**J.-K.**). — Voir : *Lautréamont*.

Joubert (**J.**). — L'Éloge de Mme de Beaumont par J. [extraits des brouillons inédits de J., présentés par Remy Tessonneau]. — *Société Chateaubriand. Petit Bulletin*, no 5, octobre 1953.

— Steele (A. J.). — La sagesse de J. — [In] * Studies... presented to John Orr.

Laforgue (**J.**). — Capretz (Pierre). — Cinq poèmes inconnus de Jules L. [publiés dans *L'Enfer*, Toulouse, 1er août 1879; *La Guêpe*, Toulouse, 21 août, 4 septembre, 18 septembre 1879, 27 avril 1884]. — *RSH*, octobre-décembre 1953.

— Reboul (Pierre). — Présence de L. [C. R. des ouvrages de L. Guichard, *J. L. et ses poésies*, Paris, 1950 ; Mme Durry, *J. L.*, Paris, 1952 ; P. Gueguen, Introduction à l'*Anthologie poétique* de J. L., Paris, 1952]. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, nos 1-2.

— J. L. [C. R. de : W. Ramsey, *J. L. and the ironic inheritance*]. — *TLS*, 8th January [voir aussi : 5th February].

Lamartine (**A. de**). — * Magnien (Émile). — Dans l'intimité de L. — Mâcon, 1953.

— * Ragg (Laura M.). — The L. ladies. — London, Macdonald, 1954.

— Bouchard (Marcel). — L. et les paysans. — *EN*, 4 février.

— Clarac (Pierre). — L. à Monceau. — *EN*, 4 février.

— Gioai Macchioro (Benedetto). — Saggi sulla rivoluzione di febbraio. Alfonso de L. et la nascita della Repubblica. — *Nuova Rivista Storica*, maggio-agosto 1953.

— Haraszti (Émile). — Genèse des préludes de Liszt qui n'ont aucun rapport avec L. [emprunts à des poèmes de J. Autran]. — *Revue de musicologie*, décembre 1953.

— Le Yaouanc (Moïse). — *Aldomen* et *Le Lac*. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1953.

— Voir : *Thèses*.

Lamennais (**F. de**). — * L. — *Une voix de prison*. Texte de l'édition de 1851, avec introduction et notes critiques par Yves Le Hir (Publications de

la Faculté des Lettres de Grenoble). — Presses Universitaires, 1954.
— Centenaire de la mort de L. — *E.* [n° spécial], février-mars.
— Bouissounouse (Janine). — L. et les femmes. — *E.*
— Bouissounouse (Janine). — Les visiteurs du soir : L. à la Chênaie. — *NL*, 25 février.
— Boulier (Abbé Jean). — « Monsieur Féli » et le christianisme éternel. — *E.*
— Bruhat (Jean). — L. et le mouvement ouvrier français. — *E.*
— Carité (Maurice). — Il y a cent ans mourait L. — *Les Annales*, février.
— Desroches (H.). — Communisme et religion. Note sur une postérité communisante de la religion menaisienne. — *E.*
— Estang (Luc). — Sainte-Beuve et L. — *La Croix*, 21-22 mars.
— Geistdoerfer (Michel). — L. et V. Hugo. — *E.*
— Geistdoerfer (Michel). — Une interview de Ladislas Mickiewicz [lettre inédite de L. à Armand Lévy, 16 septembre 1847]. — *E.*
— Grandgeorges (Pierre). — Le style, c'est l'âme. — *E.*
— Herpin (Thérèse). — Félicité de La M. dans son pays [lettre inédite à Charles D..., La Chesnaie, 11 février 1825]. — *Ouest-France*, 9 mars.
— Hourdin (Georges). — Félicité de L. — *Le Monde*, 4 mars.
— Leflon (J.). — Le drame de L., sociologue intuitif et médiocre théologien, un exalté qu'il fallait « prendre les mains dans le cœur ». — *La Croix*, 21-22 mars.
— Marix-Spire (Thérèse). — L. à l'Hôtel de France [documents inédits : Archives Daniel Olivier et *Mémoires inédits* de Charles Duvernet]. — *E.*
— Merli (Gianfranco). — Inediti Lamennaissiani [six lettres, 1832-1834, Biblioteca Labronica, Autografoteca Bastogi ; — la lettre III a déjà été publiée par le P. Dudon, in *Lamennais et le Saint-Siège*]. — *Quaderni di cultura e storia sociale*, dicembre 1953.
— Révész (Imre). — Liszt et L. — *E.*
— Scheler (Lucien). — Les journées de Lyon, la rue Transnonain, le procès d'avril. — *E.*
— Schenk (H. G.). — L. 1782-1854. — *The Month*, March, June.
— Villefosse (Louis de). — L. dans son époque et dans la nôtre. — *E.*

Lautréamont. — Baüer (Gérard). — C'est la Belgique qui a découvert L. — *FL*, 27 décembre.
— Saillet (Maurice). — Les inventeurs de *Maldoror* [I. Albert Lacroix. II. *La Jeune Belgique*. III. J.-K. Huysmans. IV. Léon Bloy. V. Léon Genonceaux. VI. Rémy de Gourmont. VII. A. Jarry]. — *Les Lettres Nouvelles*, avril-mai.

Loti (P.). — Guéneau (Robert). — Istanbul 1953. A la poursuite des fantômes d'Orient I [Extraits du *Journal intime* inédit de P. L.]. — *Cahiers P. L.*, n° 7, février.
— Roulier (A.). — P. L. et Edmond de Pury, peintre neuchâtelois. — *Cahiers P. L.*, février.
— Voir : *Thèses*.

Louÿs (P.). — Henriot (Émile). — Le souvenir de P. L. — *Le Monde*, 20 janvier.
— Jacques-Noir. — P. L., poète. — *Rolet*, 11 février-11 mars.

Maeterlinck (M.). — Maurevert (Georges). — M. M. aux États-Unis. — *Le Fureteur*, mars, avril.
— Voir : *Thèses*.

Maine de Biran. — Gouhier (Henri). — M. de B., traducteur de Beccaria. — *Les Musées de Genève*, février.

— Voir : *Stendhal.*

Mallarmé (S.). — * Chassé (Charles). — Les clefs de M. — Aubier, 1954.
— Fromilhague (R.). — Nouvelle exégèse d'un sonnet de M. [« Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx »]. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse. Littératures. Études de littérature moderne*, II, novembre 1953.
— Mc Luhan (Marshall). — Joyce, M. and the press. — *The Sewanee Review*, January-March.
— Michaud (Guy). — L'expression poétique d'une conversion [Appendice : Extrait d'un lexique de la langue poétique de M.]. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, nos 1-2.
— Schwab (Raymond). — Le dernier M. [chronique bibliographique]. — *MF*, avril.
— Taupin (René). — The myth of Hamlet in France in M.'s generation. — *Modern Language Quarterly*, December 1953.

Marmier (X.). — Voir : *Thèses.*

Maupassant (G. de). — * Vial (André). — G. de M. et l'art du roman. — A.-G. Nizet, 1954.
— Fallière (Didier). — A propos de *Bel Ami*. Le projet conjugal secret de M. — *Paris-Comœdia*, 17-23 mars.
— Niess (Robert J.). — Two manuscripts of M.: *Le Retour* and *Le Champ d'oliviers* [appartiennent à Mme Raphaël Salem, Paris et Cambridge, Mass.]. — *FS*, April.
— Voir : *Thèses.*

Mérimée (X.). — H. G. — M. à la Nationale. — *MF*, février.
— Lefèvre (André). — M. et les Vosges de 1831 à 1848. — *Le Pays Lorrain*, 1953, no 4.
— Vallery-Radot (Jean). — La maison natale de M. — *Aesculape*, janvier.

Michelet (J.). — Voir : *Flaubert* (*G.*).

Monnier (H.). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Montalembert (Ch. de). — Allen (Louis). — Letters of Phillipps de Lisle to M. — *The Dublin Review*, 1st, 2d quarters.
— Carmignani (R.). — Interessi culturali di M. e Rio durante un loro soggiorno in Italia. — *Bollettino storico pisano*, 1951-1952.
— Steinmetz (Frank). — Correspondance de M. et de ses amis avec « le brugeois » John Steinmetz (1795-1883). — *Tablette des Flandres* (Bruges), t. 5, 1953.

Musset (A. de). — A. de M. — Fragments retrouvés de deux pièces projetées. Présentation de Maurice Allem. — *La Revue théâtrale*, no 24, 3e trimestre 1953.
— Gravier (Maurice). — Georg Büchner et A. de M. — *Orbis litterarum*, fasc. 1.
— Plard (Henri). — A propos de *Leonce und Lena*. M. et Büchner. — *Études germaniques*, janvier-mars.
— Vier (Jacques). — Explication française. Le secret de Lorenzaccio. — *L'École*, 27 février, 13 mars.

Nerval (G. de). — * G. de N. — *Les Filles du Feu* (moins Sylvie). Introduction et notes de A. Bosquet (Classiques Delmas. 41). — Delmas, 1954.
— Aunós (D. Eduardo). — G. de N. et ses énigmes. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, no 69, novembre 1953.

— Engstrom (Alfred G.). — The *Horus* of G. de N. — *Philological Quarterly*, January.
— Smith (James M.). — G. de N. — *The Emory University Quarterly*, October 1953.

Nodier (Ch.). — Voir : *Thèses.*

Pontmartin (A. de). — Voir : *Thèses.*

Prévost-Paradol. — Voir : *Thèses.*

Proudhon (P.-J.). — * Brandwajn (Rachmiel). — La langue et l'esthétique de P. (Prace Wrocławskiego Towarzystwa naukowego. Seria A, nr 30). — Wrocław, Wrocławskie Towarzystwo naukowe, 1952.
— Treize lettres [en partie inédites] de P.-J. P., publiées et commentées par René Martin [deux à Nefftzer, une à Darimon ; *à suivre*]. — *L'Actualité de l'histoire* (*Bulletin de l'Institut d'histoire sociale*), janvier-mars.

Quinet (E.). — Besnier (Ch.). — Rencontres avec E. Q. — *Journal des Instituteurs*, 6, 20 février.
— David (Micheline). — E. Q. (1803-1875) et l'histoire des religions [communication à la Société Ernest Renan, 28 février 1953]. — *Revue de l'Histoire des religions*, octobre-décembre 1953.
— Perret (J.). — E. Q. en exil (d'après sa correspondance). — *Annales de la Société d'émulation et d'agriculture... de l'Ain*, 1952.

Renan (E.). — Bierer (Dora). — R. and his interpreters : a study in French intellectual warfare. — *The Journal of modern history*, December 1953.

Renard (J.). — * J. R. — Correspondance. 1864-1910. Introduction et notes par Léon Guichard. — Flammarion, 1954.
— Billy (André). — A propos de la *Correspondance* de J. R. — *FL*, 17 avril.
— Billy (André). — Un autodafé déplorable [lettre de A. Gillois à propos de la *Correspondance* de J. R.]. — *FL*, 1er avril.
— Henriot (Émile). — La correspondance de J. R. — *Le Monde*, 21 avril.

Rimbaud (A.). — Bornecque (Jacques-Henry). — Le sous-marin ivre de R. [influence de Jules Verne sur R.]. — *RSH*, janvier-mars.
— Grandgeorges (Pierre). — R. ou l'adolescence. — *La Grive*, janvier.
— Rat (Maurice). — Le *Bateau ivre* de R. est-il né du « Nautilus » de Jules Verne ? — *FL*, 10 avril.
— Vaillant (Jean-Paul). — L'année R. Ce qu'on trouvera au Musée de Charleville. — *FL*, 20 février.

Rio (Alexis-F.). — Voir : *Montalembert* (*Ch. de*).

Rollinat (M.). — Bruneau (Charles). — Noms créés au moyen du suffixe *-ment* : contribution à l'étude de la néologie chez les écrivains « décadents » [principalement chez M. Rollinat]. — [In] * Studies... presented to John Orr.

Sainte-Beuve. — * S.-B. — *Port-Royal.* Tome II. Texte présenté et annoté par Maxime Leroy (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1954.
— Bémol (Maurice). — Gœthe et la genèse de S.-B. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, nos 1-2.
— Gobion (Pierre). — S.-B. propriétaire et contribuable. — *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique Le Vieux-Papier*, janvier.
— Pommier (Jean). — Un article inédit de S.-B. Notice du Vte Spoelberch de Lovenjoul. « Des gladiateurs en littérature », 30 juin 1840 [texte du ms. autographe, Lovenjoul, D. 525]. — *RDM*, 15 mars.

— Viggiani (Carl A.). — S.-B. (1824-1830) : critic and creator. — *RR*, December.

— Voir : *Lamennais*, *Proust* (*M.*), *Thèses*.

Sand (G.). — * Derche (Roland). — Un Picard colérique. Le Laonnais J.-L.-F. Deschartres, précepteur de G. S. (1761-1828). [Conférence à la Société historique et académique de Haute-Picardie]. — Fontenay-le-Comte, impr. P. et O. Lussaud frères, 1954.

— * Maurois (A.). — *Lélia*, ou la vie de G. S. Suivi de dix lettres inédites de G. S. à Eugène Delacroix, présentées et annotées par Alfred Dupont et de dix-huit dessins inédits extraits de l'album de Maurice Sand (Club du meilleur livre. Visages de l'histoire). — Le Club du meilleur livre, 1953.

— * Roger (G.). — Les *Maîtres sonneurs* de G. S. — Librairie « Les Lettres », 1954.

— Barret (P.). — G. S. et les romans rustiques. — *Journal des instituteurs*, 20 février.

— Dupuy (Aimé). — G. S., petite-fille et grand-mère. — *Journal des instituteurs*, 16 janvier, 6 février.

— Gugenheim (Susanna). — G. S. ritorna di moda. — *Letteratura moderne*, novembre-dicembre 1953.

— Guyard (Marius-François). — La genèse des *Maîtres sonneurs* (documents inédits). — *RSH*, janvier-mars.

— Joyaux (Georges J.). — G. S., E. Sue and *The Harbinger*. — *FR*, December 1953.

— L'Hopital (Madeleine). — Le centenaire des *Maîtres sonneurs* [bibliographie sur G. S.]. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1953.

— Massant (Raymond). — L'abbé Mugnier et le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul [huit lettres inédites de l'abbé M., coll. S. de L., G. 1187, boîte 34 ; concernent G. S.]. — *Le Thyrse*, février.

— Mousset (Albert). — Les domiciles parisiens de G. S. — *Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France. Mémoires*, tome III, 1951 [1953].

— Robert (Guy). — *Les Maîtres sonneurs*. Composition, charme et leçon du récit. — *IL*, janvier-février.

— Voir : *Thèses*.

Ségur (C^tesse^ **de**). — Voir : *Thèses*.

Sénancour. — Voir : *Lamartine* (*A. de*).

Staël (M^me^ **de**). — Voir : *Thèses*.

Stendhal. — * S. — To the happy few, selected letters of S. Introduced by Emmanuel Boudot-Lamotte. Translated by Norman Cameron. — New York, Grove Press, s. d. [1952].

* S. — The last romance. *Earline*. Introduction : Les secrets d'*Earline*. Établissement du texte et notes par François Michel. — Extrait de la *Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1953.

— * Alciatore (Jules C.). — S. et Maine de Biran. — Genève, E. Droz, 1954.

— * Brombert (Victor). — S. et la voie oblique. L'auteur devant son monde romanesque (Publications de l'Institut d'études françaises de l'Université de Yale). — Presses Universitaires, 1954.

— * Ville de Grenoble. Catalogue du musée Stendhal. Dressé par Louis Royer. 2^e^ éd. revue et augmentée par G. Letonnelier. — Grenoble, 1951.

— Adams (Robert Martin). — Art as insurrection : *The Chartreuse of Parma*. — *The Hudson Review*, Autumn 1953.

— Ciampini (Raffaele). — Giuseppe Carpani, rivale di S. — *Nuova Antologia*, febbraio.

— H. M. — Petites notes stendhaliennes. Derniers travaux sur S. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Reyniers (François). — Encore S. militaire. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Villard (André). — Les *Mémoires d'un Touriste* : S. et Marseille. — *Marseille. Revue municipale*, nº 21, mai-décembre 1953.

Sue (E.). — Voir : *Sand (G.)*.

Taine (H.). — * H. T. — Pages choisies, avec une notice biographique, une notice littéraire et des notes par Georges Pompidou (Classiques illustrés Vaubourdolle). —Hachette, 1954.

— Morawski (Stefan). — Poglady estetyczne H. Tainé a. — *Pamietnik literacki*, 1953, fasc. 2.

— Renauld (Charlotte). — T. en Italie (1864) : le pays, les hommes. — *Les Langues néo-latines*, nº 1.

Töpffer (Rodolphe). — * Œuvres complètes de R. T. [publiées sous la direction de Pierre Cailler, de 1942 à avril 1944 sous la direction de P. Cailler et Henri Darel, avec la collaboration de H. Cailler et de Maroussia Holzapfel]. Édition du centenaire. *Voyages en zigzag*. — Genève, P. Cailler, 1945-1952, 5 vol.

Verhaeren (E.). — Bronne (Carlo). — Rilke et V. — *Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin*, décembre 1953.

— Mabille de Poncheville (A.). — Reliques de V. — *MF*, avril.

Verlaine (P.). — Guillemin (Henri). — Découverte d'un portrait : V. à vingt-deux ans, vu par Courbet. — *FL*, 20 mars [observations d'André Lebois, 3 avril].

— Morice (Louis). — Autour de V. La famille Pérot. — *Revue de l'Université Laval*, janvier.

— Pons (Roger). — Explication française. V. *Sagesse*, III, 3. — *IL*, novembre-décembre 1953.

— Richer (Jean). — Problèmes de chronologie verlainienne [I. Dates des séjours dans les hôpitaux parisiens. II. Dates de quelques lettres]. — *Revue de l'Assistance publique à Paris*, novembre-décembre 1953.

— V. à l'hôpital [textes présentés par Marcel Candille]. — *Revue de l'Assistance publique à Paris*, novembre-décembre 1953.

Verne (J.). — Bridenne (Jean-Jacques). — Pérennité de J. V. — *IL*, mai-juin 1953.

— Voir : *Rimbaud (A.)*.

Viélé-Griffin (Fr.). — Jolivet (Philippe). — La légende de *Wieland le Forgeron* dans les littératures allemande et française [F. V.-G., *La Légende ailée de W. le F.*, 1899]. — *Études germaniques*, janvier-mars.

— Scalamandré (Raffaële). — Francis V.-G. et l'état actuel des études griffiniennes. — *Le Bayou*, nº 56, hiver 1953.

Vigny (A. de). — A. de V. — Supplément au *Journal d'un poète* [fragments inédits]. — *JG*, 14-15 mars.

— * De Cesare (R.). — Studi e note su Alfred de V. — Milano, Marzorati, 1953.

— V., sauveur de Napoléon III. Documents inédits recueillis par H. Guillemin. — *FL*, 20 février.

— Kurz (Harry). — America and V.'s ideas on government. — *FR*, January.

Villiers de l'Isle-Adam. — Blows (W. M.). — V. de l'I.-A. et les « idées reçues » de la critique. — *MF*, février.

— Laulan (Robert). — Un monument à V. de l'I.-A. [en 1911]. — *MF*, janvier.
— Le catholicisme de V. de l'I.-A. [lettre de André Lebois]. — *MF*, avril.
— Voir : *Thèses, XIX^e siècle. Théâtre.*

Weiss (Ch.). — Voir : *Thèses* (Ch. Nodier).

Zola (E.). — Girard (Marcel) et Hermies (Vlasta d'). — E. Z. devant la critique tchèque : la critique littéraire. — *Revue des Études slaves*, 1953.
— Grant (Elliott M.). — The composition of *La Curée*. — *RR*, February.
— Lapp (John C.). — Z. et Maurice de Fleury. — *RSH*, janvier-mars.
— Niess (Robert J.). — An early Z. letter [Harvard University, Houghton Library, 20 novembre 1865]. — *MLN*, February.

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Bordeaux (Henry). — Reconstructeurs et mainteneurs [Balzac. Bourget. Lemaître... Barrès. Maurras. Grousset. Bazin. Carrel... Saint-Exupéry]. — Plon, 1954.
— * Chaigne (Louis). — Vies et œuvres d'écrivains. IV^e série. J. Anouilh. J. Giraudoux. A. Malraux. Ch. Du Bos]. — F. Lanore, 1954.
— Blanchet (André). — Un nouveau « type » de prêtre dans le roman contemporain. — *Études*, février, mars.
— Micha (René). — La littérature belge de langue française. — *CS*, n° 321, janvier.
— Voir : *Thèses.*

Mémoires. Souvenirs. — * Farrère (Claude). — Souvenirs. — A. Fayard, 1953.
— * Germain (André). — Les gens de 1900 [J. Lorrain... L. Bloy et Henry de Groux. M. Barrès. M. Proust. A. Gide...]. — Plon, La Palatine, 1954.
— Martin du Gard (Maurice). — Journal littéraire. — *Médecine de France*, n° 48, 1953.

Surréalisme. — Balakian (Anna). — The surrealist image. — *RR*, December 1953.

Théâtre. — Blanchart (Paul). — [Alexandre] Arquillière (1870-1953). — *RHT*, 1953, fasc. 4.
— Lebel (Maurice). — Les mythes grecs dans la tragédie française contemporaine [concerne surtout J. Giraudoux]. — *Revue de l'Université Laval*, mars.
— Voir : *Thèses.*

Aguettant (L.). — Rambaud (Henri). — Un humaniste [Louis A., avec deux lettres inédites de P. Valéry à H. R.]. — *NL*, 25 février.

Alain. — Duchesnay (Guy). — Alain parmi les médecins. — *Médecine de France*, n° 49.

Alain-Fournier. — * A.-F. — *The Wanderer* (*Le Grand Meaulnes*). Translated by Françoise Delisle. Introduction by Fredrika Blair. — Garden City, Doubleday and C°, 1953.
— Delaunois (Marcel). — *Le Grand Meaulnes* et l'adolescence. — *Les Études classiques*, avril-juillet 1953.
— Schneider (Jeanne). — *Le Grand Meaulnes*, étude psycho-pédagogique de l'adolescence. — *Les Amis de Sèvres*, n° 16, Pâques 1953.

— Voir : *Péguy (Ch.)*.

Alibert (F.-P.). — Boissieu (Jean). — François-Paul A. et la Fontaine de Nîmes [lettre d'A. Gide, 2 décembre 1909]. — *Reflets de la Provence et de la Méditerranée*, n° 2, septembre-octobre 1953.

Apollinaire (G.). — * G. A. — *Alcools*. Suivi de reproductions inédites des premières épreuves corrigées de la main d'A., commentées et annotées par Tristan Tzara (Club du meilleur livre. Poésie). — Le Club du meilleur livre, 1953.

— Auric (G.). — A. et la musique. — *La Revue musicale*, janvier 1952.

— Bémol (Maurice). — G. A. et l'étranger. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1953, n° 3.

— Colombier (Pierre du). — A. et l'amitié des peintres. — *Bulletin de Paris*, 5 mars.

— Morrissette (Bruce A.). — T. S. Eliot and G. A. — *CL*, Summer 1953.

— Pia (Pascal). — La poétique d'A. — *Les Lettres Nouvelles*, février.

— Pia (Pascal). — Quand la police voulait expulser de France G. A. — *Bulletin de Paris*, 5 mars.

— Poyet (Armand). — Aimer A., c'est accompagner ses songes. — *Bulletin de Paris*, 5 mars.

Audoux (M.). — La correspondance de Marguerite A. [deux lettres inédites de M. A. à Louis Pergaud, 6 janvier, 30 juin 1911]. — *Les Amis de Ch.-L. Philippe. Bulletin*, n° 11, 1953.

Baillon (A.). — Périer (Gaston-Denys). — Forest, paysage baudelairien d'André B. — *Cahiers Jean Tousseul* (Ath), janvier-mars 1953.

Barrès (M.). — * Frandon (I.-M.). — « Assassins » et « danseurs mystiques » dans *Une enquête aux pays du Levant* de M. B. (Société de publications romanes et françaises. 41). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1954.

— * Xardel (Pierre). — Mes rencontres avec B. [extraits de *L'École vosgienne*, 1952-1953]. — Raon-l'Étape, impr. Kruch, 1953.

— La cloche de M. B. au palais du Roure. Texte inédit de Louis Gillet. — *Reflets de la Provence et de la Méditerranée*, n° 3, décembre 1953-janvier 1954.

— Moreau (Pierre). — Sur *La Colline inspirée*. — *Droit et Liberté*, février.

— Sanvoisin (Gaëtan). — Lettre à *La Parisienne* [souvenirs sur M. B.]. — *La Parisienne*, février.

— Zévaès (Alexandre). — *La Cocarde* et M. B. — *Études de presse*, n° 8, hiver 1953.

— Voir : *Bazin (R.)*, *Thèses*.

Bazin (R.). — R. B. — Une séance à l'Académie française [11 juin, 28 juin 1923 : vote du grand prix du roman à *La Brière* d'Alph. de Chateaubriant]. La mort de M. Barrès. 5 décembre 1923 [extraits des *Carnets intimes* inédits de R. B. — *Le Courrier de l'Ouest*, 17 mars.

— Camille-Schneider. — L'Alsace permanente de B. entrevue par le truchement d'un Américain. — *Le Monde*, 5 février.

— Pasquier (Mgr J.). — R. B. professeur. — *Facultés catholiques de l'Ouest. Bulletin trimestriel*, avril.

— Vincent (Mgr Francis). — R. B., l'homme et l'œuvre. — *Facultés catholiques de l'Ouest. Bulletin trimestriel*, avril.

— R. B. candidat au Conseil général en 1919. — *Le Courrier de l'Ouest*, 17 mars.

— Voir : *Péguy (Ch.)*.

Bernanos (G.). — * Bruno de J. M. (R. P.), O. C. D. — Le Sang du Carmel. — Plon, 1954.

— B. et Maurras. 1913, 1926, 1932, 1939. Documents, lettres inédites, [huit lettres, partiellement inédites de B. à Henri Massis ; quatre lettres inédites de B. à Fr. Coty, dessins]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nos 17-20, Noël 1953.

— Bouchardy (F.). — En marge d'un texte de B. — *Nova et Vetera* (Fribourg), janvier-mars.

— Frohock (W. M.). — G. B. and his priest-hero. — *YFS*, no 12, Fall-Winter 1953.

— Pontet (Maurice). — Les *Dialogues des Carmélites*. — *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, juillet-décembre 1953.

— Voir : *Thèses*.

Bernstein (H.). — Abraham (Pierre). — Henri B. [In : Les spectacles]. — *E*, janvier.

— Bailly (René). — H. B. — *Larousse mensuel*, février.

— Mesnil (Jacqueline). — H. B. Mort d'un personnage ou d'un monde. — *Évidences*, janvier.

— Saurel (René). — L'amour et le théâtre égyptien ou le théâtre d'H. B. — *TM*, janvier.

Bertrand (L.). — * Louis B. — Mes ambassades (Coll. « C'était hier »). — A. Fayard, 1954.

Bloch (J.-R.). — Voir : *Rolland* (*R.*).

Boschère (J. de). — Un poème inédit de Jean de B. : « Mouettes des flots ». — *Le Journal des Poètes*, février.

Bourget (P.). — * P. B. — *Le Disciple*. Introduction de Émile Henriot. Lithographie originale de Maurice Mourlot (Grand prix des meilleurs romans du XIXe s.). — (Monte-Carlo), A. Sauret ; P., Imprimerie nationale, 1953.

Brasillach (R.). — * R. B. — Animateurs de théâtre (Coll. Vermillon). — Éd. de la Table Ronde, 1954.

Chateaubriant (Alph. de). — * A. de C. — Des saisons et des jours. 1906-1924 [Souvenirs. 1906-1914, 1919-1924]. Dessins originaux d'A. de Ch. — Bulle, Éd. du Sapin vert, 1953 ; Paris, Éd. A. Bonne, 1954.

— Voir : *Bazin* (*R.*).

Clermont (E.). — Voir : *Thèses*.

Copeau (J.). — J. C. — Réflexions sur les petits théâtres. Inédit. — *FL*, 23 janvier.

— C. parle. — L'esprit de célébration [Fêtes. Solennité. La mélodie de Solesmes]. — L'unité de conception et de célébration [L'esprit du théâtre. La scène. L'acteur. Le metteur en scène. Le public]. Une théorie du théâtre [Notes inédites de sa première leçon sur le théâtre grec]. — Principes en art [Notes inédites extraites de sa première leçon sur la théorie du théâtre]. — *L'Art sacré*, janvier-février.

— Chancerel (Léon). — Ombre et solitude. — *Forces vives. Cahiers d'études et de documentation*, no IV, 1953.

— Massis (Henri). — De Dom Blaise à J. C. — *La Parisienne*, avril.

Curel (Fr. de). — Rauhut (Franz). — François de C. als Philosoph und Psycholog der Kultur im Geist Spenglers und Toynbees. — *Die Neueren Sprachen*, H. 3.

Deubel (L.). — Lettre inédite de L. D. à Serge Evans [26 janvier 1908]. — *Société des amis de L. D. Bulletin*, nº 29, janvier.
— E. C. — Les origines de L. D. [rectifications à l'article paru dans le fascicule 25, p. 9]. — *Société des amis de L. D.*, janvier.
— *Société des amis de Léon Deubel. Bulletin*, nº 29, janvier.

Drieu La Rochelle (P.). — Rabi. — Pour un portrait de D. La R. — *Esprit*, janvier.

Du Bos (Ch.). — * Ch. du B. — Journal. V (1929). — La Colombe, 1954.
— Chaigne (Louis). — Ch. Du B. — *L'Enseignement chrétien*, janvier, février.
— Voir : *Gide* (*A.*).

Dullin (Ch.). — Arnaud (Lucien). — C. D. et la mise en scène. — *Théâtre populaire*, juillet-août 1953.
— Monnier (Adrienne). — Randonnée shakespearienne. C. D. — *Les Lettres Nouvelles*, février.
— Reuillard (Gabriel). — C. D. l'ensorcelé. — *Paris-Comœdia*, 24-30 mars.
— Voir : *Thèses.*

Estaunié (Ed.). — Crane (Christina). — A study of the priest type in the novels of E. — *FR*, February.

Fargue (L.-P.). — Beucler (André). — Le Jura de Stendhal et celui de Courbet [un voyage avec L.-P. F.]. — *JG*, 20-21 décembre 1953.
— Voir : *Thèses.*

Gémier (F.). — Firmin G. — Lettre à propos d'un théâtre populaire [19 février 1921]. — *Théâtre populaire*, juillet-août 1953.
— Voir : *Rolland* (*R.*).

Gérard (Rosemonde). — Voir : *Rostand* (*Mme Edm.*).

Gide (A.). — * Brée (Germaine). — A. G. l'insaisissable Protée. Étude critique de l'œuvre d'A. G. (Coll. « Études françaises ». 45e cahier). — Les Belles Lettres, 1954.
— * O'Brien (Julien). — Index détaillé des 15 vol. de l'édition Gallimard des *Œuvres complètes* d'A. G. — Asnières, Éd. Prétexte, 1954.
— * Starkie (Enid). — A. G. (Studies in modern European literature and thought). — Cambridge, Bowes and Bowes ; New York, Yale University Press, 1954.
— Dieckmann (Herbert). — A. G. and the conversion of Charles Du Bos. — *YFS*, nº 12, Fall-Winter 1953.
— Guillemin (Henri). — A propos du *Journal* de G. — *JG*, 10-11 janvier.
— Massis (Henri). — A. G. et Henri Guillemin. De la *N. R. F.* occupée à l'édition Gallimard. De quelques maquillages. G., Vichy... et le Secours National. La Résistance de G. — *Le Bulletin des Lettres*, 15 février.
— Monglond (André). — Naissance d'un roman. Des *Annales de Loigny* aux *Caves du Vatican*. — [In] * Éventail de l'histoire vivante (Hommage à L. Febvre). Tome I. — A. Colin, 1954.
— Voir : *Alibert* (*F.-P.*), *Thèses.*

Gillet (L.). — Voir : *Barrès* (*M.*).

Giraud (V.). — Bady (René). — La leçon de Victor G. — *La Croix*, 14-15 février.

Giraudoux (J.). — Albérès (R.-M.). — J. G., écrivain précieux et mineur ou poète accordé à l'univers ? — *FL*, 6 février.

— Anex (Georges). — Le miroir de G. [portrait inédit, coll. R. Heyd, Neuchâtel]. — *GL*, 13-14 mars.
— Descazaux (Pierre). — G. aux deux visages. — *L'École libératrice*, 5 février.
— Kohler (E.). — J. G. et l'Allemagne. — *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, avril.
— Martineau (Henri). — J. G. — *Le Divan*, janvier-mars.
— Morand (Paul). — Un soir à Marigny. — *NL*, 28 janvier.
— Vietta (Egon). — J. G. und J.-J. Rousseau. — *Antares*, Februar.
— Voir : *XX^e siècle. Théâtre, Thèses.*

Guillaumin (**E.**). — Ballereau (Émile). — Émile G., candidat au prix Goncourt. — *L'École libératrice*, 15 janvier.

Hémon (**L.**). — Stafford (W^am). — L'auteur de Maria Chapdelaine. — *La Nouvelle Revue Canadienne*, janvier-février.

Jacob (**M.**). — M. J. — Théâtre. Tome I^er [Chronologie du théâtre de M. J. *Un amour du Titien*. La Police napolitaine. Présentation de Henri Sauguet]. — *Les Cahiers M. J.*, n° 3, 1953.
— Douze lettres de M. J. à un jeune poète [à R. L.], publiées par René Lacôte. — *LF*, 4-11 mars.
— M. J. — Méditation sur la mort [texte inédit, 1944]. — *FL*, 6 mars.
— Extraits d'une lettre de M. J. à Christian Dédéyan, 5 octobre 1943 [sur les ascendances maternelles parisiennes de M. J], publiés par A. Billy. — *FL*, 13 mars.
— Denoel (Jean). — Deux poètes morts [Michel Levanti, mort le 13 novembre 1941 ; M. J. : deux lettres inédites de M. J. à M. Levanti, 27 octobre 1938, 24 janvier 1940]. — *La Parisienne*, avril.
— Mauriac (Claude). — Les vies parallèles de M. J. — *Preuves*, janvier.
— Oxenhandler (Neal). — J.'s struggle with the Angel. — *YFS*, n° 12, Fall-Winter 1953.

Jarry (**A.**). — A. J. — Huelte d'obélisque [Inédit]. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, n° 12, 1953.
— Leiris (Michel). — Une marionnette d'Ubu [coll. du Musée des A. T. P.]. — *Arts et traditions populaires*, octobre-décembre 1953.
— Voir : *Lautréamont.*

Laporte (**R.**). — Berger (Pierre). — René L., poète de rêve et d'action. — *Carrefour*, 10 mars.
— Kanters (Robert). — R. L. — *NL*, 4 mars.
— Mazars (P.). — La mort de R. L. — *FL*, 6 mars.
— Roy (Claude). — R. L. — *LF*, 4-11 mars.
— Thiébaut (Marcel). — R. L. — *RP*, avril.

Levanti (**M.**). — Voir : *Jacob* (*M.*).

Lubicz-Milosz (**O.-V. de**). — Lecomte (Marcel). — Le thème du sang dans l'œuvre de O.-V. de L.-M. — *Le Journal des Poètes*, février.

Maurras (**Ch.**). — * Joseph (Roger)et Forges (Jean). — Biblio-iconographie générale de C. M. Essai honoré d'une lettre-préface inédite du Maître aux auteurs [Introduction de Roger Joseph]. Tomes I et II. — Roanne, Les Amis du Chemin de Paradis, 1953.
— * Pozzo di Borgo (Louis). — Ch. M., le poète du rempart. — Avignon, Aubanel père, 1953.
— Bordeaux (Henry). — Ch. M. et l'Académie française, avec des lettres inédites. — *Les Œuvres libres*, janvier.

— Jarlot (G.), S. J. — La religion de Ch. M. — *Nouvelle Revue Théologique*, janvier.
— Voir : *Bernanos (G.)*.

Mercier (L.). — * L. M. — Poèmes posthumes. Offrande à la bien-aimée. Préface de H. Bordeaux. Introduction de Jean Tenant (Éd. des *Cahiers du Nouvel humanisme*). — Le Puy, 1953.

Mugnier (Chanoine). — Voir : *Sand (G.)*.

Noailles (Ctesse de). — Germain (André). — A propos d'une exposition à la B. N. Anna de N. survivra. — *Carrefour*, 6 janvier.
— Massis (Henri). — L'exposition Anna de N. — *Le Bulletin des Lettres*, 15 janvier.
— Murciaux (Christian). — Anna de N. et Anatole France. — *Hommes et Mondes*, janvier.
— Rostand (Jean). — Hommage à Anna de N. — *RP*, février.

Péguy (Ch.). — * Ch. P. — *Un poète l'a dit* [suivi de : Nous sommes des vaincus, et de : Variation ancienne sur le début du drame de Jeanne d'Arc. Textes publiés par Mme Ch. Péguy]. — Gallimard, 1953.
— * Challaye (Félicien). — P. socialiste. — Amiot-Dumont, 1954.
— Un sonnet inédit de P. Paris double théâtre. Mercredi 28 août 1912. — *ACP*, nº 36, décembre 1953.
— P. — [Quatre] lettres à André Dally [collaborateur des *Cahiers de la Quinzaine*, sous le pseud. de Lionel Landry]. — *ACP*, décembre 1953.
— Lettre [inédite] de Ch. P. à René Bazin, 29 avril 1911. — *Le Courrier de l'Ouest*, 18 mars.
— Suite du dossier P.-Alain-Fournier. — *Paris Journal*. Courrier littéraire d'A.-F. Présenté et commenté par Auguste Martin. — *ACP*, décembre 1953.
— Schmitt (Hans A.). — P. à l'étranger. Essai d'une bibliographie de 1910 à 1930. — *ACP*, décembre 1953.
— Le 39e anniversaire de la mort de P. [La journée, par G. Lerminier. — Allocution du R. P. Noël Bonnet. — Discours de F. Dupont et G. Lerminier]. — *ACP*, décembre 1953.
— Dédicaces de Ch. P. — *ACP*, décembre 1953.
— Étude graphologique sur l'écriture de P. (vers 1925). — *ACP*, décembre 1953.
— Voir : *Thèses*.

Philippe (Ch.-L.). — Ch.-L. Ph. — Pages inédites. Extrait du manuscrit de *Croquignole* (suite). — Printemps. — *Les Amis de Ch.-L. Philippe*, nº 11, 1953.
— Lettre de Ch.-L. Ph. à André Ruyters [27 janvier 1907]. — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, nº 11, 1953.
— Bodard (Dr Robert). — Le premier séjour de Ch.-L. Ph. à Paris. — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, nº 11, 1953.
— *Les Amis de Ch.-L. Ph. Bulletin*, nº 11, 1953.

Plisnier (Ch.). — * Ch. P. — Patrimoine. — Bruxelles, Éd. Labor, 1953.
— Hommage à Ch. P. [Mons, 24 novembre 1953. Allocutions de Luc Hommel, E. Henriot, P. Harmel]. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, décembre 1953.

Proust (M.). — * Letters of M. P. to Antoine Bibesco. Translated and introd. by Gerard Hopkins. — London, Thames and Hudson, 1953.
— * Trahard (Pierre). — L'art de P. — Dervy, 1954.

— Un inédit de M. P. — Conversation avec ma mère. — *FL*, 27 décembre 1953.

— M. P. — Chardin ou le cœur des choses [inédit]. — *FL*, 27 mars.

— Un pamphlet inédit de P. contre S.-B. — *FL*, 6 février.

— Cattaui (Georges). — P. trente ans après. I. Publications d'inédits. — *Critique*, mars.

— Gregh (Fernand). — Mon amitié avec M. P. Lettres inédites. — *RDM*, 1er, 15 janvier, 15 février.

— Guichard (L.). — Notes sur quelques clefs du roman de P. — *RSH*, octobre-décembre 1953.

— Morrow (John H.). — The comic element in *A la recherche du temps perdu*. — *FR*, December.

— Nathan (Jacques). — L'état actuel des problèmes proustiens. — *IL*, janvier-février.

— Ullmann (Stephen). — Transposition of sensations in P.'s imagery. — *FS*, January.

— Virtanen (Reino). — P. and Emerson. — *Symposium*, May 1952.

— Voir : *Thèses*.

Psichari (**E.**). — Weber (Eugen). — P. and God. — *YFS*, nº 12, Fall-Winter 1953.

Radiguet (**R.**). — Voir : *Thèses*.

Ramuz (**Ch.-F.**). — Voir : *Thèses*.

Rivière (**J.**). — * Turnell (Martin). — J. R. (Studies in modern European literature and thought). — Cambridge, Bowes and Bowes ; New York, Yale University Press, 1953.

Rolland (**R.**). — * Cette âme ardente. Choix de lettres de André Suarès à R. R. 1887-1891. Préface de Maurice Pottecher. Avant-propos et notes de Pierre Sipriot (« Cahiers R. R. ». 5). — A. Michel, 1954.

— Correspondance entre R. R. et Jean-Richard Bloch. 1914-1919 (à suivre). — *E*, novembre 1953-juillet 1954.

— R. R. — *Le 14 Juillet*, monté et joué par Firmin Gémier. Journal intime inédit (1893-1902). — *Théâtre populaire*, novembre-décembre 1953.

— Lettre inédite de R. R. à André Spire [16 février 1922]. — *LF*, 3-10 décembre 1953.

— R. R. — Lettre à une jeune fille « qui croyait ne pas aimer Beethoven » (1892, fragment). Inédit. — *Biblio*, novembre 1953.

— Bastaire (Jean). — A propos de R. R. [suivi de la réponse d'Albert Béguin]. — *Esprit*, mars.

— Brunelle (Madeleine). — L'influence d'Ibsen sur R. R. — *RSH*, juillet-septembre 1953.

— Kirchner-Klemperer (Hadwig). — Renate Deitzer, R. R.s Entwicklung vom *Jean-Christophe* zur *Verzauberten Seele*. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg. Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe*, 1952-1953, H. 12.

— Mc Clain (William H.). — Soviet Russia through the eyes of Zweig and R. — *MLN*, January.

— Mc Clain (William H.) and Zohn (Harry). — Zweig and R. : the literary and personal relationship. — *The Germanic Review*, December 1953.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. *Bulletin*, nos 24, 25, 26, août-décembre 1953.

— Voir : *Thèses*.

Rostand (**Mme Edm.**). — Picard (Gaston). — Rosemonde Gérard. — *Larousse mensuel*, mars.

Saint-Denys Garneau. — Cartier (Georges). — Paysage de S.-D. G. — *Lectures* (Montréal), janvier.

Saint-Exupéry (A. de). — * Rumbold (Richard) and Stewart (Lady Margaret). — The Winged life. A portrait of A. of S.-E., poet and airman. — London, Weidenfeld and Nicolson, 1954.

— Bibesco (Princesse). — S.-E. présent. — *NL*, 4 février.

— Mesnard (Pierre). — Critique et poésie chez S.-E. — *La France catholique*, 26 mars.

— Pons (Roger). — S.-E., architecte de l'honneur. — *La Vie intellectuelle*, mars.

Suarès (A.). — Maurin (Mario). — S. and the third kingdom. — *YFS*, nº 12, Fall-Winter 1953.

— Voir : *Rolland (R.)*.

Saint-Georges de Bouhélier. — Voir : *Thèses*.

Tharaud (J. et J.). — * Le souvenir de Jérôme et Jean Th. à Angoulême. 4 novembre 1953 [par F. Grenier, L. Brunet, J.-A. Catala, E. Pissard, R. Noël-Mayer, R. Fleurisson, J. Valmy-Baysse, P. Vialar, A. Billy, E. Henriot, J. Duron]. — Éditions du Syndicat d'initiatives de la Charente. Supplément à *La Charente touristique*, nº 100, octobre-décembre 1953.

— Billy (A.). — Le mystère de la double signature. — [In] * Le souvenir de J. et J. Th...

Thibaudet (A.). — Soreil (Arsène). — C. R. de : Glauser (Alfred), *A. Thibaudet et la critique créatrice* (Paris, 1952). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 4, 1953.

— Voir : *Thèses*.

Traz (R. de). — * Le souvenir de Robert de T. 1884-1951 [L'enfance et le jeune homme. L'homme dans le rang et dans l'action. L'écrivain. L'Européen. Le chrétien. L'homme et l'ami. Bibliographie. Notes]. — Neuchâtel, Édit. de La Baconnière, 1953.

— R. de T. — Napoléon et l'Empire d'Occident (fragment). Pages inédites. — [In] * Le Souvenir...

— Barbey (Bernard). — R. de T. et le sens de l'amitié. — *JG*, 13-14 janvier 1951.

— Baud-Bovy (David). — Depuis un demi-siècle. — [In] * Le souvenir...

— Bibesco (Princesse). — Dernière rencontre ou le « renouvellement de l'alliance ». — [In] * Le Souvenir...

— Bopp (Léon). — *L'Esprit de Genève*. — [In] * Le Souvenir...

— Buenzod (Emmanuel). — Tel qu'en nous-mêmes... — [In] * Le Souvenir...

— Clerc (Charly). — De T., notre aîné. — [In] * Le Souvenir...

— Clouard (Henri). — *Le Puritain et l'Amour*. — [In] * Le Souvenir...

— Fosca (François). — Origines et famille. — [In] * Le Souvenir...

— Green (Julien). — Éloge [à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique]. — [In] * Le Souvenir...

— Jaloux (Edmond). — *L'Écorché*. — [In] * Le Souvenir...

— La Rochefoucauld (Duchesse de). — R. de T., observateur de la diplomatie nouvelle. — [In] * Le Souvenir...

— Le Grix (François). — Un Vauvenargues de la rue des Granges. — [In] * Le Souvenir...

— Lémonon (Ernest). — Le président de l'Association internationale des écrivains de langue française. — [In] * Le Souvenir...

— Nicollier (Jean). — L'imagination de R. de T. — [In] * Le Souvenir...

— Perrochon (Henri). — Le pays de Vaud et R. de T. — [In] * Le Souvenir...
— Reynold (Gonzague de). — R. de T. et la rénovation de la littérature romande. — [In] * Le Souvenir...
— Saussure (Jean de). — L'ami et le chrétien. — [In] * Le Souvenir...
— Thiébaut (Marcel). — R. de T. et l'analyse. — [In] * Le Souvenir...
— Vaudoyer (Jean-Louis). — Au temps de la jeunesse. — [In] * Le Souvenir...
— Ziégler (Henri de). — *Dépaysements.* — [In] * Le Souvenir...

THÈSES [1]

XVI[e] SIÈCLE

Divers. — Rossettini (M[me] Olga). — Les influences anciennes et italiennes sur la satire en France au XVI[e] siècle. — Univ. Paris, 1953.
— Purkis (Helen Mary). — Les écrits théoriques sur le théâtre en France au XVI[e] siècle. — Univ. Paris, 1952.

Du Bellay (J.). — Sutherland (George Mc Intosh). — Étude littéraire comparée de la poésie latine et française de J. Du Bellay. — Univ. Paris, 1952.

Garnier (R.). — Seidmann (A.-D.). — La Bible dans les tragédies religieuses de G. et de Montchrétien. — Univ. Paris, 1953.

Ronsard (P. de). — Wilson (Dudley Butler). — La poésie champêtre chez P. de R. — Univ. Paris, 1953.

XVII[e] SIÈCLE

Bossuet. — Martimort (A.-G.). — L'établissement du texte de la *Defensio declarationis* de B. — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Descartes. — Lefèvre (Roger). — Le Doute créateur de D. — La Bataille du Cogito. — Lettres, Paris, 1953.

François de Sales (S[t]). — S[t] F. de S. *Caresme de 1622.* Six sermons « recueillis ». Texte établi et présenté par Marcel Galliot. — Lettres (compl.), Paris, 1952.

Montchrétien. — Voir : *Garnier* (*R.*).

Pascal. — Francis (Raymond). — Les *Pensées* de P. en France de 1842 à 1942. Essai d'étude historique et critique. — Les *Pensées* de P., établies, préfacées et annotées par Charles Des Guerrois, sous la direction de Sainte-Beuve (documents inédits du fonds Lovenjoul à Chantilly). — Lettres, Paris, 1953.

Saint-Cyran. — Szabo (Steven). — S.-C. directeur spirituel. — Univ. Paris, 1952.

Saint-Evremond. — Barnwell (H. T.). — Les Idées morales et critiques de S.-E. Essai d'analyse explicative. — Univ. Montpellier, 1953.

1. Thèses des Universités françaises soutenues en 1952-1953 et non encore publiées. — Pour les thèses américaines soutenues en 1952-1953, voir : W[m] Marion Miller : « American doctoral degrees granted in the field of modern languages in 1952-1953 », *The Modern Language Journal,* May 1954, p. 246-252.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — Greaves (H. A.). — L'Anglais. Type littéraire en France au XVIII^e siècle. — Univ. Aix-Marseille, 1952.

— Hatton (Abbé Émile). — La Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy (Académie de Stanislas), de 1750 à 1793. Son histoire, son action sur la mentalité nancéienne. — Univ. Nancy, 1952.

Coyer (Abbé). — Malibran (G.-E.). — Un ami de la philosophie : l'abbé C. (1707-1782). Sa vie, son œuvre. — Abbé C. — *L'Année merveilleuse, la magie démontrée.* Satires de mœurs de l'abbé C. (1748). Éd. annotée avec introduction. — Lettres, Paris, 1952.

Fougeret de Monbron. — Broome (Jack Howard). — Un philosophe cosmopolite au XVIII^e siècle : F. de M., 1706-1760. — Univ. Paris, 1953.

Helvétius. — Garaudy (Roger). — La théorie matérialiste de la connaissance chez H. — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Lavoisier. — Daumas (Maurice). — L. théoricien et expérimentateur. — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Marivaux. — Boctor (Wahiba). — Le réalisme dans les romans de M. — Univ. Paris, 1952.

— Deloffre (Frédéric). — Une préciosité nouvelle. M. et le marivaudage. Étude de langue et de style. — Édition de : M., *Le Petit maître corrigé.* — Lettres, Paris, 1953.

Rousseau (J.-J.). — Farhat (Mohamed). — La notion de souveraineté nationale dans le *Contrat social* de J.-J. R. — Univ. Poitiers, 1952.

XIX^e SIÈCLE

Divers. — Bridenne (J.-J.). — La littérature française d'imagination scientifique dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. — Univ. Lille, 1952.

— Dash (Tara Prasad). — L'Inde et les écrivains français de 1890 à 1914, d'après la *Revue des Deux-Mondes.* — Lettres, Paris, 1952.

— El Nouty (Hassan M.). — Le Proche-Orient dans la littérature française de la fin du romantisme à la mort de P. Loti. — Lettres, Paris, 1953.

— Reboul (Pierre). — Le Mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration. — Lettres, Paris, 1952.

— Shepherd (James L.). — L'Amérique du Nord dans la littérature française (1830-1840). — Univ. Paris, 1953.

Théâtre. — Rassias (John Arthur). — Le développement du théâtre symboliste en France et ses conceptions dramatiques. Étude de l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, de Maeterlinck et de Claudel. — Univ. Dijon, 1952.

Ancey (G.). — Sanders (James). — Le théâtre naturaliste de Georges A. — Univ. Paris, 1952.

Balzac (H. de). — Dagneaud (Robert-Jean). — La Langue populaire dans les romans de B. — Édition d'*Un homme d'affaires*, de B. — Lettres, Paris, 1953.

Baudelaire. — Sugar de Hegyfalu (M^me Charlotte L. de). — B. et R. M. Rilke. Étude d'influence et d'affinités spirituelles. — Univ. Paris, 1953.

Blémont (E.). — Schreiner (Mlle M. E.). — Émile B. et la renaissance littéraire et artistique. — Univ. Paris, 1953.

Bloy (L.). — Lory (Marie-Joseph). — L'enfance et l'adolescence de L. B. d'après son journal inédit (1861-1868). — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Caignart de Saulcy (L.-F.). — Bassan (Fernande). — L.-F. C. de S. *Carnets de voyage inédits*, publiés avec une introduction, des notes critiques et des appendices. — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Chateaubriand. — Bassan (Fernande). — C. et la Terre Sainte. — Lettres, Paris, 1953.

— Reboul (Pierre). — Le vicomte de C. et le *Conservateur*. — Lettres (compl.), Paris, 1952.

Flaubert (G.). — Mando (Émile). — L'histoire selon F. — Univ. Paris, 1953.

France (A.). — Coulaudon (Aimé). — A. F. et la gastronomie. — Univ. Clermont-Ferrand, 1952.

Goncourt (E. et J. de). — Ricatte (Robert). — La genèse de *La fille Élisa* d'après des notes inédites d'Ed. et J. de G. — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Hugo (V.). — Kemkemian (Minas). — Le peuple et les peuples dans l'œuvre de V. H. — Univ. Paris, 1953.

Lamartine (A. de). — Fam (Lofty Sosse). — Le *Voyage en Orient* de L. Étude de langue et de style. — Le *Voyage en Orient* de L. Étude du manuscrit, avec des documents inédits. — Lettres, Paris, 1953.

— Guyard (Marius-François). — A. de L., *La Chute d'un ange*. Fragment du livre primitif. Édition critique avec une introduction et des notes. — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Loti (P.). — Millward (Keith Gomer). — L'œuvre de P. L. et l'esprit fin de siècle. — Univ. Paris, 1953.

— Van der Gulden (J. W.). — L'Orient ottoman chez P. L. — Univ. Paris, 1953.

Maeterlinck (M.). — Voir : *XIXe siècle. Théâtre.*

Marmier (X.). — Kuhn (Brigitta). — Les orientations anglo-saxonnes de Xavier M. — Univ. Paris, 1953.

Maupassant (G. de). — Culcasi-Gugenheim (Lucia). — M. et l'Italie. — Univ. Paris, 1952.

— Janssen (Carl E. Luplau). — Le décor chez G. de M. — Univ. Paris, 1952.

Nodier (Ch.). — Duban (Edmund Irving). — La jeunesse de C. N. — Charles Weiss, un ami de C. N. — Lettres, Paris, 1952.

Pontmartin (A. de). — Miserus (Max). — La critique littéraire d'Armand de P. — Univ. Paris, 1952.

Prévost-Paradol. — Guiral (Pierre). — P.-P. (1829-1870). Pensée et action d'un libéral sous le Second Empire. — Lettres, Paris, 1953.

Sainte-Beuve. — Voir : *Pascal* (*B.*).

Sand (G.). — Hudson (Helen M.). — G. S. et George Eliot. — Univ. Dijon, 1953.

Ségur (Ctesse de). — Guirgues (Mme Hélène). — La comtesse de Ségur et l'enfant. — Univ. Paris, 1952.

Staël (Mme de). — Gwynne (Gruffud E.). — Mme de S. et la Révolution française. — Univ. Paris, 1953.

Villiers de l'Isle-Adam. — Voir : *XIXe siècle. Théâtre.*

Weiss (Ch.). — Voir : *Nodier (Ch.)*.

XXe SIÈCLE

Divers. — Guyard (Marius-François). — L'image de la Grande-Bretagne dans le roman français. 1914-1940. — Lettres, Paris, 1953.

Langue. — Galliot (Marcel). — Essai sur la langue de la réclame commerciale contemporaine. — Lettres, Paris, 1952.

Théâtre. — Katz (Abraham Albert). — Les Tournées de la Comédie-Française en France pendant l'entre-deux guerres et leur influence sur le théâtre. [Suivi de la] liste des membres de la troupe de la Comédie-Française par année entre 1938 et 1951. — Univ. Paris, 1952.

Barrès (M.). — Walker (Alfred F.). — M. B. et le *Journal* de Léopold Baillard. Contribution à l'étude des sources de la *Colline inspirée*. — Univ. Paris, 1952.

Bernanos (G.). — Tucker (Joseph). — B. romancier. — Univ. Paris, 1953.

Clermont (E.). — Piron (Paulette). — Émile C., sa vie, son œuvre, son témoignage. — E. C. et l'histoire. — Lettres, Paris, 1953.

Dullin (Ch.). — Schub (Sollis Jock). — Ch. D. et son influence sur le théâtre contemporain en France. — Univ. Paris, 1953.

Fargue (L.-P.). — Schub (Mme Louise). — L.-P. F. (1876-1947). Sa vie, son œuvre. — Univ. Paris, 1952.

Gide (A.). — Lafille (P.). — A. G. et l'opinion en France de 1900 à 1950. — Lettres (compl.), Paris, 1953.

Giraudoux (J.). — Celler (Morton Mark). — Une étude du style métaphorique dans les romans de J. G. — Univ. Paris, 1952.
— Mc Lendon (Will Loving). — Le héros selon G. — Univ. Paris, 1952.

Péguy (Ch.). — Arthur (Rita). — Une âme médiévale, Ch. P. — Univ. Rennes, 1952.

Proust (M.). — Boyle (James L.). — M. P. et les écrivains anglais. — Univ. Paris, 1953.

Radiguet (R.). — Goesch (Keith John). — R. R. — Univ. Paris, 1952.

Ramuz (Ch.-F.). — Cuenod (Valentine). — Les années d'apprentissage de Ch.-F. R. à Paris. — Univ. Paris, 1953.

Rolland (R.). — Balsé (Mohan Laxman). — R. R. et Tagore. — Univ. Paris, 1952.
— Krampf (Mme Miriam). — La conception de la vie héroïque chez R. R. d'après les *Vies de Beethoven*, de *Michel-Ange*, de *Tolstoï*. — Univ Paris, 1953.

Saint-Georges de Bouhélier. — Allen (Robert W.). — S.-G. de B., sa vie, son théâtre. — Univ. Paris, 1952.

Thibaudet (A.). — Davies (John-Charles). — L'œuvre critique d'A. T. — Univ. Paris, 1953.

Valéry (P.). — Downes (Gladys Violet). — P. V. en face du symbolisme et du surréalisme. — Univ. Paris, 1953.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*